

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Sainte Brigitte de Suède
Les quatre-vingts ans de Paul Bourget
L'archiduc François-Ferdinand
L'étude et l'histoire des religions
L'idée dans le thomisme
Le mystère sur la colline

Johannes JORGENSEN
Fernand DESONAY
Maurice MURET
J. LEBRETON, S. J.
Marcel DE CORTE
Fernand DESONAY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Dom Ursmer Berlière, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Pacifistes et « objecteurs de conscience » restent servis à souhait. La parade du Casque d'Acier, à Berlin, dimanche, devant le Kronprinz et le chancelier von Papen accompagné du général von Schleicher, l'écho qu'elle eut en Allemagne, la mentalité qu'elle révèle, l'état d'esprit qu'elle dénote, voilà qui éclaire de singulière façon la volonté de paix de l'Allemagne.

L'Allemagne ne veut l'égalité que pour avoir la supériorité. Un peuple que rien ni personne ne menacent ne s'amuse pas à endosser l'uniforme, à pratiquer, chaque semaine, pendant des heures, des exercices militaires sous la plus stricte des disciplines, uniquement parce qu'il ne jouit pas d'une égalité de droits — égalité qui, si ce peuple était réellement pacifique ne lui apporterait d'ailleurs rien du tout. La vérité, comme l'écrivait un journal d'outre-Rhin, est que « les Allemands veulent tous un uniforme, veulent tous être sodats ». Et pourquoi donc, si ce n'est pour se battre! Aboutissement logique des mensonges qui ont trompé et égaré les masses allemandes. Les autorités morales du Reich ont failli à leur mission. Elles n'ont pas osé dire la vérité, la vérité qui délivre. Fœrster a raison : sans conscience de sa culpabilité dans la guerre, logiquement, le peuple allemand devait tomber victime d'une mystique revancharde. Le mal est fait. L'Europe se trouve une nouvelle fois devant une Allemagne décidée à la guerre.

Que fera-t-elle, cette Europe menacée?

Il ne manque pas de pauvres chasseurs de chimères pour lui prêcher la politique de l'agneau allant se mettre sous le couperet dans l'espoir d'apitoyer l'égoïste. Si on ne comprend pas une telle aberration d'esprit, il faut bien constater qu'elle existe. Hier encore nous lisions dans une revue belge, spécialisée depuis quelque temps en... folies pacifistes, et qui paraît avoir rompu définitivement avec tout bon sens, ces hautes considérations :

Quelle attitude prendre à l'égard de cette volonté du peuple allemand de recouvrer l'« égalité » que le Traité de Versailles a enlevée au Reich et des révisions qu'elle implique?

L'ignorer — on ne le peut plus. D'ailleurs, cela ne la supprime pas. La briser — pas davantage. Et parce qu'on ne brise pas la volonté d'un peuple de 60 millions d'individus et parce que, parmi les signataires des traités, plusieurs sont prêts, sinon à soutenir les revendications allemandes, à ne pas s'y opposer, vainement.

Dangereuse quand elle demeure sur le plan des nationalismes soupçonneux et agressifs, cette volonté devient un facteur positif quand on l'intègre dans le cadre de la reconstruction nécessaire de l'Europe. (sic!)

Il est vrai que pour cela, il faut se purger de ce qui reste de l'esprit de Versailles, de la méfiance et de l'hypocrisie de Genève (je parle de la Conférence du Désarmement), du formalisme de Lausanne.

— Impossible, dites-vous. Et surtout quand l'Allemagne de 1914 renaît, avec ses hobereaux et ses militaires.

— Qui vous dit que l'Allemagne ne doive elle aussi apporter sa part de bonne volonté, et notamment dans la question du désarmement car, si solide que soit sa position juridique, le réarmement de l'Allemagne serait le signal d'une crise européenne qui, fatalement, se résoudrait par la guerre. Mais croyez-vous qu'on lui facilitera la tâche

en se constituant les gardiens intraitables d'un statu quo condamné à la fois par l'expérience et par la raison?

Si les gouvernements ne réalisent pas la solidarité qui unit les nations et les Etats, si les uns et les autres ne se résolvent pas à faire les sacrifices nécessaires à la paix, tant pis pour l'Europe et, je le crains, pour la civilisation.

Que dites-vous de cette « volonté qui devient un facteur positif quand on l'intègre dans le cadre de la reconstruction nécessaire de l'Europe » si on peut la faire abandonner « le plan des nationalismes soupçonneux et agressifs »? Comme si cette volonté n'était pas essentiellement nationaliste! La faire quitter le plan des nationalismes équivaldrait à l'anéantir. Or, tout en Allemagne crie le désir d'une guerre de revanche; tout montre que le prétexte de l'égalité n'est que la poursuite de la supériorité; alors, comment donc amener cette Allemagne à faire preuve de... « bonne volonté, notamment dans la question de désarmement »? Le Casque d'Acier, l'hitlérisme, cent autres organisations guerrières, prouvent, à l'évidence, l'absence totale de toute bonne volonté allemande dans la question du désarmement.

L'auteur des lignes que nous venons de citer se trompe du tout au tout en affirmant que la position juridique de l'Allemagne est solide. Mais il s'agit bien de jurisme! L'Allemagne veut réarmer tout simplement. Elle sait que la France ne peut pas désarmer sans savoir sa sécurité garantie. Elle sait que la recherche et l'établissement de mesures internationales garantissant la sécurité des Etats de la S. D. N. demanderont du temps. Elle sait aussi que ces mesures s'opposeraient à sa volonté de revanche et à son impérialisme. Elle veut les éviter en précipitant les événements. Elle réclame l'égalité, et l'égalité immédiate, sous menace de quitter la S. D. N. et de réarmer tout de suite. La France, directement visée, après avoir tout cédé — la dernière faute fut l'évacuation anticipée de la Rhénanie — est acculée. Si elle désarme, la voilà prise entre deux pays, l'Allemagne et l'Italie, qui, depuis dix ans, entraînent leur jeunesse dans des formations nettement militaires : et voilà la France sous la menace d'une nouvelle invasion. Si elle ne désarme pas la course aux armements recommencera et ce sera, tôt ou tard, la guerre...

Dans le *Peuple*, M. Louis de Brouckère écrivait ces jours-ci :

L'« égalité » que revendique l'Allemagne n'est point celle vers laquelle mène un désarmement général, progressif et rapide, c'est l'égalité d'avant guerre, le droit égal à accumuler le matériel, à gonfler les effectifs. Elle demande en somme à recommencer au point où l'on en était en 1914.

Ce serait tragique pour nous. Mais combien davantage pour l'Allemagne elle-même. Peut-être pourrait-elle, avec la volonté tenace que nous lui connaissons, refaire une armée considérable. Sans doute sa détresse économique présente ne l'en empêcherait-elle même pas. Il est même possible que le surcroît de commandes assuré ainsi à l'industrie allemande aiderait au retour d'une de ces périodes d'activité désordonnée qui sont comme les accès de fièvre de l'organisme

social, et que les bonnes gens prennent pour une manifestation de la force et de la santé. Mais après?

Après? Ce serait la lutte, l'âpre lutte pour la victoire, économique d'abord, militaire ensuite, reprise par les moyens d'avant guerre. On sait ce qu'elle a coûté une première fois à l'Allemagne et au monde. Son résultat cette fois pourrait-il être plus heureux, même au sens que l'on peut donner à ce mot dans le monde des Hohenzollern, de leurs associés et de leurs serviteurs? Dans la course nouvelle à la mort dont elle prétend donner le signal, elle a cette fois un handicap terrible! Quelles sont ses chances de gagner? Et gagnât-elle, quel prix pourrait-elle s'attribuer dans une Europe que de nouvelles épreuves condamneraient à une décadence irrémédiable?

Chercher le salut de l'Allemagne dans son réarmement est la plus insigne des folies. Il est impossible que l'opinion moyenne ne s'en aperçoive un jour. Espérons que ce sera avant qu'il soit trop tard, et que l'on préparera enfin cette collaboration pacifique en Europe hors de laquelle il n'est point de salut.

Parfait, jusqu'ici, et on ne peut qu'acquiescer. Mais que dire de la suite :

Mais cette collaboration exige vraiment un changement bien profond et de méthode, et de ton et d'esprit, chez nos voisins... et chez nous! Souhaitons le changement chez elle, et travaillons à le réaliser chez nous.

Alors, nous, les Belges, les envahis de 1914, le petit pays pacifique et antimilitariste, nous devons changer, et profondément, de méthode, de ton et d'esprit? Que le citoyen de Brouckère veuille donc préciser la nature de ce changement. En quoi et comment les Belges pourraient-ils obtenir que l'Allemagne consentit enfin à faire preuve de bonne volonté? Qu'avons-nous à faire, nous, pour qu'elle renonce à réarmer? Sur tout, comment nous opposons-nous à cette collaboration pacifique de l'Europe, puis qu'il paraît que, pour la promouvoir, il nous faut changer de méthode, de ton et d'esprit? Faut-il que nous désarmions complètement? Faut-il encourager les « objecteurs de conscience » et supprimer au plus tôt toute armée?

M. de Brouckère est membre de la Conférence du désarmement. Il ne peut pas ignorer que, seule, l'Allemagne met obstacle à « cette collaboration pacifique en Europe hors de laquelle il n'est point de salut ». La volonté allemande de guerre et de domination ne peut être brisée que par l'entente des autres nations européennes. Nous sommes, hélas!, loin de compte... Et l'Allemagne ne le sait que trop...

Les Soviets sont parvenus à créer une culture splendide, affirmaient donc ce jeune catholique, parti pour la croisade de l'Esprit nouveau, et que nous nous sommes permis d'interpeller la semaine dernière.

Un livre nous est arrivé, entretemps, qui apporte de singulières précisions sur cette culture splendide, et dans le domaine vital de la pédagogie scolaire. Un Suisse, M. Eugène Dévaud, l'a étudiée avec soin, la pédagogie scolaire en Russie soviétique, et ses conclusions font frémir.

Vers l'âge de seize ans, lui-même l'a raconté, Vladimir Ilitch Oulianov-Lénine, élevé religieusement, eut un jour l'intuition brusque et nette que Dieu n'était pas. Aussitôt, sans réfléchir ni tergiverser, il arracha la petite croix qu'il portait à son cou, cracha sur elle, la jeta sur le sol et la piétina...

La jeunesse de l'U. R. S. S. est convenue à refaire le geste négateur de Lénine. Il n'y a pas de Dieu. Ce qui est divin, c'est l'humanité. L'humanité divinisée est créatrice en ce qu'elle peut produire; elle est la fin suprême des individus qui ont à se fondre en sa collectivité; à qui la sert fidèlement, elle promet aussi le bonheur.

L'« idéologie » léniniste est une « athéologie » dont les dogmes sont proposés aux écoliers des Républiques soviétiques aussi impérativement que s'ils venaient de l'absolu, en un catéchisme qu'ils doivent réciter correctement pour pouvoir prétendre au pain, au toit, à la vie.

Citons encore, pour l'édification des admirateurs de la « culture splendide » :

La neutralité scolaire est une « hypocrisie » occidentale, répétait volontiers Lénine. Jamais aucune école ne fut neutre. L'école communiste ne peut pas l'être et ne l'est pas; elle propage, elle impose une doctrine, une « idéologie », c'est à-dire, selon la définition même de Boukharine, « un système de pensées, de sentiments et de règles de conduite » qui domine tout l'homme et dirige toute la vie.

L'instituteur, en U. R. S. S., n'est pas neutre; « au contraire, on fait tout pour le transformer en un militant actif ». L'école professe une doctrine politique et une doctrine philosophique. La doctrine politique est celle du collectivisme communiste adapté au régime transitoire, mais assez long, deux ou trois générations au moins, de la dictature du prolétariat; et l'élève deviendra un léniniste militant. La doctrine philosophique est celle du matérialisme, grâce à laquelle l'élève deviendra un marxiste convaincu. Selon l'occasion, selon la tournure de l'esprit, les pédagogues mettent l'accent tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des doctrines. Toutes deux d'ailleurs n'en font qu'une, considérée, tantôt sous l'aspect d'une spéculation théorique, tantôt sous celui de l'application concrète.

* * *

Mais voici qui a plus spécialement trait à la « Révolution culturelle » :

« Nous voulons édifier la culture socialiste, en nous servant de tout ce que l'époque bourgeoise a donné de précieux à l'humanité ». Que recouvre donc, pour les pédagogues russes, ce mot magique : la culture?

La culture dont parle Kurella comprend d'abord des progrès très humbles et qui sentent leur « petit-bourgeois »; nous pourrions retourner aux starostes du bolchéisme toutes les plaisanteries de Marx et de Lénine. Car rien n'est plus « petit-bourgeois » que la « culture » qu'on souhaite offrir aux ouvriers et aux paysans : une chambre plaisante et propre (1), une alimentation copieuse et saine, des douches et des bains, un ameublement hygiénique et plaisant, des loisirs avec la faculté de les passer au club, au cinéma, dans les amphithéâtres de culture physique, sur les terrains de jeu et, pendant quelques semaines, un séjour dans une maison de repos, à la campagne. Nous n'avons pas le cœur de ridiculiser ces modestes exigences; elles ne sont en rien de la culture; elles sont cependant une des conditions de la culture vraie, celle de l'esprit, celle du cœur. Il est nécessaire, pour cultiver le savoir comme la vertu, de jouir d'une certaine assurance à l'égard des nécessités matérielles de la vie. On peut tendre d'un effort plus soutenu vers les choses spirituelles, quand on n'est pas tracassé par le souci du lendemain. Encore faut-il croire à la culture.

Les marxistes y croient, mais à leur manière; l'esprit n'est pour eux qu'une matière évoluée jusqu'à la conscience de ses besoins. La culture de l'esprit ne saurait donc se comprendre que dans le sens étroit d'une science meilleure, et des besoins, et de la manière d'y satisfaire, science de la matière, étude de la nature qui fournit les produits à l'état brut, étude de la technique qui les transforme en produits utilisables, étude d'une société d'êtres dont les besoins sont tout matériels et qui se sont assemblés pour mieux y pourvoir. L'homme est bien capable de penser; mais il ne saurait s'évader de la matière.

Que l'on nous pardonne ces citations un peu longues, mais puisqu'il se trouve de jeunes catholiques pour parler de culture splendide, il n'y a qu'à entendre ceux qui furent y voir de près.

Citons encore :

Lénine ricanaient haineusement quand il parlait de la religion. Ses disciples se sont acharnés à l'anéantir. Tous les voyageurs rentrés de Russie notent l'espèce de rage qui possède les coryphées du bolché-

(1) « Avoir son coin à soi, ses meubles, sa famille isolée, détachée de la vie collective, tel est l'idéal dans lequel les travailleurs sont éduqués par le régime de vie individualiste et petite bourgeoise qui domine dans les pays capitalistes et même chez nous. Mais le prolétariat... fossyeur de la bourgeoisie, est appelé à enterrer aussi la vie individualiste petite-bourgeoise et à la remplacer par une vie socialiste, fondée sur la collectivisation de la satisfaction des besoins quotidiens et culturels des travailleurs, libérant ces derniers, et avant tout la femme, du souci du ménage privé ainsi que des enfants et de leur éducation individuelle. » SABSOVITCH, L'U. R. S. S. dans dix ans, p. 124.

visme, dès qu'il est question de religion. Ils s'en montrent offusqués comme d'un manque de goût. Pourquoi ne se contente-t-on pas, en U. R. S. S., de négliger Dieu à l'instar des gouvernements jérus de neutralité? Que ne s'en tient-on à la formule commode : la religion est affaire privée! Sous ce couvert, on instituerait une école strictement laïque. Au bout de soixante ans, le résultat qu'on cherche serait obtenu : le peuple aurait déserté l'église et la religion se mourrait.

Mais l'antireligion est de l'essence même du communisme. Les raisons accidentelles que l'on allègue parfois : que la religion a partie liée avec des formes politiques et sociales abolies, que ses adeptes fomentent l'agitation contre révolutionnaire, comme aussi l'abrutissement des popes, l'obscurantisme, etc., ne sont qu'accidentelles. Comme le faisais remarquer justement Pierre Dominique, au cours de tumultueuses conférences organisées par la Comité d'études sociales et politiques sur « l'esprit du bolchévisme », les « bolchéviques ont une religion, celle de la matière et de la production matérielle »; cette religion, « ils l'imposent » sans ménagement; ils ont un « dieu » aussi, aurait-il pu ajouter, qui est l'humanité collective, que cette religion prétend servir. « C'est pourquoi on a eu raison de dire que, dans les écoles, il n'y avait qu'une propagande, celle de l'Etat. Les écoles sont essentiellement matérialistes, les collèges, des collèges matérialistes, les universités, des universités matérialistes ». Sous peine de se détruire eux-mêmes et de disparaître, les marxistes ne peuvent pas ne pas « imposer » le matérialisme, et, partant, ne peuvent pas ne pas combattre toute religion spirituelle. L'humanité est dieu. Les individus singuliers deviennent semblables à des dieux dans la mesure où ils se fondent dans la collectivité; ils sont créateurs dans la mesure où ils produisent; ils servent leur dieu dans la mesure où leur travail est socialement utile; leur culte s'exprime dans le maniement des machines et la conduite des tracteurs.

Théoriquement, le communisme est radicalement antireligieux.

Une dernière citation, enfin :

La plus formidable puissance que la Russie déchaîne contre la religion, nous ne l'avons pas mentionnée encore : c'est celle des millions d'enfants, de petits « sans-Dieu », qui, dès maintenant, s'organisent, s'entraînent et entrent en campagne contre leurs camarades, contre leurs parents, contre ce Christ qui les a tant aimés...

Celui qui scandalise le plus insignifiant de ces petits mérite qu'on le précipite dans la mer, une pierre au cou. Quels châtements sont préparés pour ceux qui repaissent d'une nourriture empoisonnée les générations d'un pays qui couvre le sixième des terres émergées, et qui se pressent dans les écoles à raison de trois millions d'élèves nouveaux par an?

L'ancienne génération, même si elle adhère sincèrement au régime, demeure plus ou moins intoxiquée « d'opium » religieux. On la laisse mourir; le moujik n'est pas inquiet, s'il se risque devant les icônes. Mais qu'elle « n'infecte pas » la nouvelle couvée. Il est défendu à quiconque, parents, prêtres et maîtres, de parler de religion aux enfants autrement que pour la bajouer. L'article « confessionnel » de la Constitution (réaction du 18 mai 1929) ne tolère aucune propagande religieuse, mais laisse libre cours à la propagande antireligieuse.

On ne se fait pas faute d'user de cette latitude. Les orateurs bolchévistes se vantent volontiers des victoires remportées par le prolétariat sur « le front religieux ». Ce terme militaire signifie lutte acharnée, sans merci, non seulement contre telle forme confessionnelle qui déplaît aux dirigeants, mais contre toute croyance intime et personnelle en Dieu. C'est à Dieu lui-même que s'en prennent les brigades de choc antireligieuses, créées en 1925; elles s'appellent officiellement les « sans-Dieu ». On institue à leur intention des cours spéciaux d'athéisme et des écoles supérieures antireligieuses. Une « université antireligieuse pour enfants » a été inaugurée en automne 1930, à Léninegrad.

La propagande des « sans-Dieu » parmi les écoliers est officiellement protégée par le gouvernement de Moscou. L'atmosphère de l'école, comme celle de toutes les institutions pour enfants, est celle d'un milieu de négation et de blasphème. Les programmes comportent des cours « de darwinisme et de matérialisme scientifique ». Tout l'enseignement tend à provoquer dans ces âmes tendres le dégoût de la religion, le mépris de l'Eglise, la haine du prêtre. Toutes les leçons doivent servir à détruire la foi, à vilipender les usages chrétiens. Chaque école possède son coin des « sans-Dieu ».

Culture splendide, en effet! Parce que, ajoutait notre jeune réformateur catholique, « les Soviets ont puisé ses thèmes dans la

vie actuelle du prolétariat russe et parce qu'ils veulent donner à cette vie un sens profond et constructif en lui insufflant le dynamisme de la révolution ». La vie actuelle du prolétariat russe exhume mort des âmes et ravale l'homme au rang de la bête. Le « dynamisme de la révolution », c'est la course à la barbarie, et à l'abrutissement.

Culture inhumaine, culture atroce, culture proprement démoniaque : voilà la vérité...

* * *

Culture splendide! Telle est aussi l'opinion de M. André Gide, l'écrivain français qui eut, sur une partie de la jeunesse, la déplorable influence que l'on sait.

Je voudrais crier très haut — vient-il d'écrire — ma sympathie pour l'U. R. S. S., et que mon cri soit entendu, ait de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort : son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais pouvoir travailler. Voir ce que peut donner un Etat sans religion, une société sans cloisons. La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès.

Et oui, le plan quinquennal contient un chapitre culturel : au terme de cinq ans, tous les enfants doivent fréquenter l'école, tous les adultes de moins de soixante ans doivent savoir lire et écrire. On prétend que la Russie tsariste ne comptait que 33 % d'habitants sachant lire et écrire et que la Russie soviétique en comptait 75 % en 1931. Peut-être n'y aura-t-il plus un seul analphabète demain en Soviétie. Mais une nation d'illettrés croyant en Dieu, se sachant rachetés et sauvés par le Christ et honorant l'institution et les vertus familiales est infiniment supérieure à un peuple de savants sans religion et sans morale familiale. L'incroyable déclaration d'un André Gide, de ce raffiné de culture occidentale, qui n'est ce qu'il est que parce qu'il y eut en France et en Europe des siècles d'influence chrétienne et familiale, est un nouvel exemple de l'aberration où peut sombrer l'intelligence devenue sa propre idole.

Qui donc rendra leur sens aux mots! répétait volontiers Pie IX...

Dans la petite plaidoirie que M. de Wasseige prononça, l'autre soir, devant le micro de Radio-Catholique, en faveur du vote des femmes à la province, l'honorable député permanent de Namur parla de justice violée, de droit méconnu, etc. Mais non, mais non! Libre à quiconque d'estimer utile le vote des femmes à la province, mais la justice n'est pas outragée et aucun droit n'est foulé aux pieds parce que les femmes ne votent pas!

Il n'y a, en faveur du vote des femmes à la province, qu'un seul argument — nous répétons — un seul — et c'est qu'il serait probablement favorable aux catholiques. Tout le reste est... littérature et fantaisie.

A cet argument, parfaitement légitime d'ailleurs, mais que nous croyons n'être pas probant, nous répondons : oui, peut-être le vote des femmes à la province commencerait-il par être favorable aux catholiques. Mais l'électoratisme est une maladie très contagieuse. Après les hommes, les femmes en souffriraient. D'autant plus qu'après le vote à la commune et à la province, très rapidement, sans doute, la femme serait appelée à voter pour les deux Chambres!

* * *

Je suis adversaire du suffrage universel inorganisé, a dit M. de Wasseige, et partisan du suffrage familial. Mais puisque le suffrage universel existe, qu'il le soit, alors, réellement, universel...

Répliquons que si le suffrage universel des hommes est une peste, pourquoi donc souhaiter l'extension de cette peste aux

femmes? Félicitons-nous au contraire, que ce suffrage universel ne soit pas universel...

Croire que le vote des femmes conduira au vote familial n'est qu'une dangereuse illusion. Ce n'est pas en étendant les maux de la démocratie politique qu'on les guérira. Travaillons, au contraire, à les limiter et à les circonscrire.

Aucune justice, aucun droit, aucune logique, n'exigent l'octroi, aux femmes, des mêmes droits politiques dont jouissent les hommes. Que les femmes votent à la province demain, et il n'y aurait, en Belgique, ni plus de justice respectée, ni plus de droits reconnus, ni plus de logique pratiquée. La réforme du code électoral n'aurait rien à voir avec la justice, le droit, la logique, à moins de détourner ces mots de leur sens. Les catholiques belges partisans du vote féminin ne le sont que par utilitarisme politique. Nous croyons qu'ils se trompent et, qu'après un premier avantage, la réforme qu'ils préconisent ne vaudrait plus, à la cause du catholicisme belge, que de graves inconvénients.

Article remarquable sur les Jeux olympiques dans le dernier numéro de la *Revue universelle* :

Fondés en 1116 avant l'ère chrétienne, interdits en 691 après Jésus-Christ par un rescrit de l'empereur Théodose, les Jeux olympiques grecs sont une des très rares institutions humaines qui ont duré près de mille ans. Quand le goût de l'activité physique réglée sous le nom de sport reparut dans l'Europe continentale après une éclipse, un éducateur français, M. de Coubertin, forma et mena à bonne fin le dessein de convier tous les quatre ans les nations de l'univers à des jeux athlétiques qui apporteraient au monde moderne quelques-uns des biens certains que le monde grec avait dû aux jeux d'Olympie.

Ce raisonnement par analogie portait au départ deux assez fortes causes d'erreur, l'une historique, l'autre morale. Les Grecs avaient certainement connu à Olympie un sentiment fédérateur; mais c'était un sentiment exclusif; ils ne se rencontraient (au moins jusqu'à la conquête romaine) qu'entre Grecs, ils proscrivaient le Barbare. Ils sentaient en commun ce qu'ils avaient de propre et de supérieur. Tandis qu'aux Jeux olympiques modernes, toutes les nations sont admises à égalité dans la confusion.

La seconde erreur est plus grave puisqu'elle est morale: il n'est rien moins que certain que plus les hommes se rencontrent, mieux ils s'entendent. La nature humaine en général, les circonstances actuelles de l'histoire, en un temps où les nationalités s'exaspèrent les unes contre les autres jusqu'à la frénésie, conseilleraient pour le moins la prudence. Multiplier entre les jeunes hommes et les jeunes peuples les rencontres où l'on s'affronte, où l'on lutte, où il y a un vainqueur et un vaincu, c'est multiplier les risques de conflit plutôt que les chances d'entente. Ce n'est certainement pas de ces rivalités qu'émergeront les assises de la paix éternelle. Quand deux peuples auront une raison de se quereller, ce n'est pas parce que leurs jeunes gens se seront mesurés et parfois querellés dans les stades que les armes leur tomberont des mains. Tandis que le moins qu'on puisse dire, et en restant prudent, est qu'on ne serait pas étonné qu'une bagarre entre deux jeunes équipes nationales excitées fût un jour le casus belli et la dangereuse étincelle qui mettra le feu aux poudres.

La hiérarchie des valeurs est bouleversée. Aux yeux des masses — et pas seulement des masses... — le muscle prime le cerveau. Que de compatriotes sont... fiers quand un coureur cycliste belge est champion du monde ou que l'équipe belge de football a battu les onze Hollandais! Quelle déception « entée », chez des millions de Français, si la coupe Davis avait repassé l'Atlantique!...

Les jeunes peuples se jugent les uns les autres d'après la valeur de leurs athlètes: c'est enfantin, mais c'est ainsi. Alors, toute la planète est entraînée. On emplirait des pages à entasser les faits et les preuves, mais les uns et les autres sont de notoriété publique, et l'on abrégera en rappelant que les universités américaines entretiennent, comme champions universitaires, des nègres illettrés ou des colosses blancs, la veille gardeurs de vaches dans la prairie, qui n'ont pour étude que de lancer le disque ou de dormir la jambe

attachée à la tête du lit afin d'assouplir le corps pour le saut en hauteur; et que les peuples où le nationalisme est à l'état aigu, comme l'Allemagne et l'Italie, prennent au sérieux et sont tout près de prendre au tragique, le sport qui tient une place importante dans leur politique du prestige.

... La délégation qui a été la plus admirée, à Los Angeles, a été l'italienne. En Allemagne, les ministères, les Etats, les villes prennent soin d'élever des stades sans regarder à la dépense. Le bourgmestre de Cologne s'est vanté d'offrir à sa cité une ceinture de terrains de sport qui jouerait pour la culture de l'individu humain au vingtième siècle, un rôle équivalent à celui qu'avait joué au siècle passé la ceinture des églises. Nuremberg a profité de la crise, au plus fort du drame de l'inflation, pour faire construire par les chômeurs le plus beau stade du monde. Quant à M. Mussolini, lorsqu'un coureur italien n'a pas fait son devoir dans une étape du Tour de France, il reçoit le soir même un télégramme de blâme signé du Duce; et en cas de succès, les félicitations officielles.

Ainsi stimulés, les Italiens ont brillé aux Jeux olympiques.

La culture physique primant la culture spirituelle! Des centaines de milliers de jeunes gens faisant, dans un stade immense, avec un ensemble parfait, des gestes identiques, pendant des heures: serait-ce là, désormais, l'idéal de la civilisation? Certes, mens sana in corpore sano, mais le culte exagéré des corps atrophie et tue l'esprit...

* * *

Citons, pour finir, ces intéressantes remarques :

Bien que les résultats qu'on appelle techniques en argot moderne ne rentrent pas du tout dans notre propos, on ne peut se dispenser de tirer les remarques utiles du fait que Los Angeles a vu un bouleversement extraordinaire, et, au sens littéral, unique, des records. Jamais ils n'avaient été améliorés avec cette ampleur et dans cette proportion.

Ceux qu'on jugeait les plus inaccessibles ont été secoués, pulvérisés. On tenait pour miraculeux que l'Américain Spencer eût couvert les quatre cents mètres en quarante-sept secondes, c'est à peine si l'on y croyait: l'Américain Carr les a couverts, de façon irrécusable, en quarante-six secondes et deux dixièmes. Un tel résultat n'avait jamais été approché par l'homme, on ne le croyait guère possible.

Cependant, dès maintenant, on envisage qu'un coureur nouveau fera encore mieux que Carr. Cet exercice aussi ancien que l'humanité: courir, a été amélioré en notre temps de façon prodigieuse. Il y a un certain nombre de siècles que l'humanité sait courir: ce sera au XX^e siècle qu'elle aura appris à courir, à sauter et à nager de façon scientifique. Un homme des cavernes, un chasseur du magdalénien, avec ses ressources naturelles, n'eût guère brillé derrière un universitaire américain. Achille aux pieds légers eût été battu sur cent mètres par les nègres américanisés Tolan et Metcalf. Le soldat de Marathon, qui tombait mort après une course de quarante-deux kilomètres, était assurément entraîné de manière déplorable.

Singularité du progrès! Nous n'avons pas produit de poète plus grand qu'Homère, de sage plus subtil qu'Ulysse. Nous ne sommes ni plus vertueux, ni plus intelligents, ni plus artistes, ni plus civilisés. Nous sommes plus instruits et nous courons plus vite.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,

la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux, politiques, sociaux, littéraires, artistiques et scientifiques.

Sainte Brigitte de Suède⁽¹⁾

Il va de soi — mais peut-être ne sera-ce pas inutile de le dire — que je ne prétends pas à vous donner, pendant les soixante minutes d'une conférence normale, une idée complète de ce que fut en réalité la grande sainte suédoise.

Il y faudrait toute une série de conférences — trois ou quatre.

Une pour la *politicienne*, si vivement et profondément intéressée aux affaires de son pays (même pendant son long séjour en Italie, de 1350 à sa mort en 1373, elle était toujours aux écoutes, l'oreille tendue vers cette patrie lointaine qu'elle n'oubliait jamais).

Une pour la *catholique*, la femme d'Action catholique — pour employer la terminologie moderne — aussi vivement et profondément intéressée aux affaires de l'Eglise romaine comme à celles de son pays.

Une pour la *fondatrice d'ordre*, si originale.

Une pour la grande *voyante* et *visionnaire*.

Une enfin pour l'*écrivain* — peut-être, comme l'a dit Sigrid Undset (en voilà une qui s'y entend, en écriture), le plus grand génie littéraire de la Suède avant Strindberg.

Ce que je tâcherai de vous donner ce soir ne sera donc qu'une esquisse — puisse-t-elle vous faire entrevoir les beautés du tableau!

Ce ne sera qu'une introduction ou une invitation — puisse-t-elle vous donner l'envie de lire ce grand et beau roman vécu qui est la vie! — pas romancé du tout, ce n'est pas nécessaire! — de la sainte de Vadstena.

C'était il y a cinq siècles, en 1430. Et c'était dans les Pays-Bas, dans le petit village de Coudewater, près de la ville d'Uden, non loin de Bois-le-Duc. De bonne heure le brave Pieter de Gorter était sorti de sa maison et allait, au bout de son jardin, voir si ses abeilles étaient au travail. Car la matinée était belle, le jardin plein de fleurs.

A son grand étonnement, aucun des petits insectes n'avait encore quitté la ruche. Que se passait-il? Inquiet, le paysan s'approchait de la demeure des abeilles — et ne voulait presque pas en croire à ses propres oreilles.

Car de la ruche sortait une délicieuse musique — une musique comme de petites clochettes d'argent — non, de petites voix argentines... Emu, Pieter de Gorter s'arrêta net; encore plus ému, il tomba à genoux, car il avait reconnu la mélodie et compris le texte; c'était le *Gloria in excelsis Deo* qu'il entendait chanter dans la ruche...

C'est à peine s'il osa se lever et, par une petite ouverture, se rendre compte de ce qui se passait chez ses abeilles... Et, ô miracle — qu'est-ce qu'il voyait? Les petites bêtes avaient construit une minuscule église, et à chacun de ses côtés, elles avaient édifié un beau petit couvent — le tout de bonne et belle et très blanche cire... Et de la petite église sortait ce chant merveilleux — c'étaient les abeilles qui chantaient messe...

Bien vite le beau paysan s'en fut chez M. le Curé — et avec le curé arrivèrent beaucoup d'autres personnes. La musique s'était tue — mais l'église, avec ses deux couvents, était bien là. Et noble dame *Milla van Campen*, qui se trouvait parmi la foule, s'avança et déclara à Pieter qu'elle voulait lui acheter le terrain où ce miracle s'était produit pour y édifier un couvent de l'ordre de sainte Brigitte. Car, dans la règle de cet ordre, il était prescrit qu'il y aurait toujours deux couvents près de chaque église, un pour les frères, un autre pour les sœurs.

Ainsi fut fait, et le couvent fut construit, et puisque le lieu s'appelait Coudewater (Eaux froides), le couvent prit le nom de Mariawater, « eaux de Marie » (1).

C'était là l'introduction dans les Pays-Bas de l'Ordre, fondé un siècle plus tôt, de la grande sainte suédoise. Parmi les premières religieuses de Mariawater, il y avait des Sœurs, venues de Maria-Kroon, en Poméranie, d'autres, de Besançon. Le confesseur, un certain P. Severin, arriva d'un couvent brigittin, appelé *Paradiso*, près de Florence. D'autres couvents du même ordre existaient en Bavière, en Angleterre, un peu partout dans la chrétienté. Et toute cette organisation avait sa racine et son centre dans une petite ville nordique, la ville de Vadstena, dans ce royaume de Suède où — d'après les paroles de la sainte elle-même — « les ténébres sont plus grandes que partout ailleurs, parce que c'est le royaume le plus septentrional qui existe au monde » (« *det Land, hvor Mørkret är störst, og som är nordligst i världen* »).

Pour celui qui connaît les pays du Nord et les peuples scandinaves, il n'y a rien d'étonnant que ce fût justement la Suède qui donna naissance à la seule personnalité religieuse européenne qu'ont produite ces trois royaumes. Déjà avant le christianisme, le peuple suédois était le plus pieux; rien n'égalait en splendeur et en importance le sanctuaire d'Upsal. Et si les Suédois furent les derniers à embrasser la religion catholique, ils en devinrent les adeptes les plus fervents. Après l'introduction — par la force et par la fraude — de la « Réforme » luthérienne, les Suédois embrassaient avec la même ferveur ce qu'on appelait « le pur Evangile » et combattaient, pendant la guerre de Trente ans, pour la victoire de ce même Evangile. Ce ne fut pas un geste théâtral, quand Gustaf Adolf, le matin avant la bataille de Breitenfeld, leva son épée vers le ciel et implora la bénédiction de Dieu sur son armée. Et ce ne fut pas un caprice de femme quand sa fille abjura cette même religion pour retourner à la Foi de sainte Brigitte, la Foi romaine. On a pu proclamer, en plein XX^e siècle, comme cri de guerre d'un grand mouvement populaire suédois : « Le peuple de Suède, peuple de Dieu (*Sverigs folk, Guds folk*). Et pensez au rôle que jouent les problèmes religieux dans la littérature moderne suédoise — pensez aux *Miracles de l'Antéchrist* et à *Jérusalem* de Selma Lagerlöf, pensez à Strindberg qui voulait mourir avec la Bible sur sa poitrine et qui, sur son tombeau, n'admettait qu'une simple croix, avec l'inscription *O Crux ave, spes unica*. Pensez à Karlfeldt, dont les plus belles poésies doivent leur inspiration aux rustiques tableaux, à sujet biblique, des peintres pieux de sa Dalécarlie... Et vous comprendrez à quel point Brigitte était fille de son pays, Suédoise jusqu'à la moelle.

Mais cette Suédoise fut en même temps Romaine — et, par là, Européenne. Quand, au retour de Compostella, elle passait par la France, elle s'intéressa à la politique de ce grand pays, autant qu'à la politique de sa patrie. Et, surtout, elle s'intéressa aux affaires de l'Eglise universelle, de la sainte Eglise catholique. Jamais Brigitte n'aurait compris l'incompatibilité, proclamée de nos jours, entre esprit national et esprit universel. Et c'est pourquoi sa grande figure reste encore aujourd'hui — et aujourd'hui même plus que naguère — un symbole de pacification, de réconciliation. On l'a vu à Vadstena, il y a quelques années, quand des Sœurs Brigittines, appelées de Rome, participaient, à côté d'un pasteur luthérien et des autorités suédoises, à la commémoration solennelle de la Sainte, le 23 juillet 1923, 550 ans après sa mort. Et au moment où la longue discorde entre l'Etat italien et le Saint-Siège prit fin, et l'épineuse Question romaine fut heureusement résolue, on se rappela une vision de la grande Suédoise — vision prophétique dont on voyait maintenant la réalisation, et qui rendait, tout d'un

(1) SCHUTGER, *Geschiedenis van het bisdom s'Hertogenbosch*, V, 593, cité par D. Logeman v. d. Willigen : « Jets over Brigittinessenkloosters », dans « Dietsche Harande en Belfort », 1913, pp. 9-10.

(1) Conférence faite à la Tribune des Conférences Cardinal-Mercier, à Bruxelles.

coup, les *Révélations* de sainte Brigitte intéressantes, d'un intérêt d'actualité. Ce texte se trouve dans le sixième livre des dites *Révélations*, au chapitre XIV, et sa teneur est la suivante :

« Je vis comme une grande plaine, du palais du Pape près Saint-Pierre jusqu'au château Saint-Ange et de là jusqu'à l'Hôpital Santo-Spirito et puis jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Et autour de cette plaine, il y avait un mur très fort et il y avait aussi beaucoup de maisons. Et j'entendis une voix qui disait : Ce Pape qui aimera l'Église comme moi et mes amis l'aiment, sera propriétaire de ce lieu et y habitera avec ses conseillers, de manière qu'il pourra plus librement et plus tranquillement les appeler près de lui et les consulter (1) »

A un à peu près, c'est la *cité du Vatican* , dont la voyante a dessiné ici, six siècles avant, la topographie, comme elle a indiqué les raisons de sa constitution et de son existence

* * *

Au début du XIV^e siècle s'élevait, dans la province de Upland, non loin de Stockholm, le château de Finsta. Selon l'usage du pays, c'était une construction en bois, une espèce de *Blockhouse*, peint en rouge, comme le sont encore aujourd'hui les maisons suédoises, les *stugor* dont la couleur écarlate brille partout en Suède, parmi les bouleaux au tronc blanc, au feuillage clair, ou devant le mur sombre d'une forêt de sapins.

Et dans ce manoir rustique vivait le noble Suédois Birger Persson, d'une très vieille famille suédoise, alliée à la maison régnante des *Folkungar*. En second mariage, il avait épousé Ingeborg, fille de Bergt Magnusson, que les souverains suédois traitaient de cousine. Après avoir combattu les païens en Carélie, Birger avait été nommé *lagman* (charge approximativement rendue par le mot français *sénéchal*) et était l'auteur d'un Code civil qui, en 1296, reçut la confirmation du Roi.

Brigitte naquit le 14 juin 1303 et fut la cinquième enfant de ces parents. (Avec le système moderne de *Birth controle*, nous aurions dû nous passer de sainte Brigitte! Mais personne n'y pensa encore.) La petite fille reçut la meilleure instruction, dont disposait, en ce temps-là, la Suède. Elle apprit, non seulement la doctrine catholique, mais aussi l'histoire de son pays et, surtout, de l'introduction du christianisme en Suède. Elle s'intéressa vivement à saint Anchaire, ce moine bénédictin de l'abbaye de Corbie qui, missionnaire de la civilisation française, prêcha l'Évangile aux bords du Maelar et mourut archevêque de Hambourg.

Et puis arriva le jour décisif — le jour où l'âme encore tendre de Brigitte reçut l'empreinte qui déterminait sa vie ultérieure.

C'était un dimanche, pendant le carême 1314, à Finsta. Dans la chapelle du manoir, un Dominicain avait prêché sur l'Incarnation et la Passion du Christ. Brigitte, qui avait en ce temps-là à peine onze ans, était profondément émue. Les paroles du frère prêcheur lui avait fait comprendre l'infinie déclaration d'amour que Dieu faisait à l'humanité en s'incarnant pour vivre, souffrir et mourir comme elle. Elle vit l'éternel Amour supporter la vie et la mort sans jamais dire : C'est assez! Elle vit Jésus-Christ s'immoler pour elle, avant qu'il lui demandât rien en retour — et elle l'aima...

Tout le jour, Brigitte songea aux paroles qu'elle avait entendues, et, la nuit venue, elle ne put s'endormir. Ce Dieu expirant dont elle avait, pour la première fois, *réalisé* l'existence, absorbait toutes les facultés de sa jeune âme. Et soudain, comme l'apôtre sur le chemin de Damas, elle aperçut une grande lumière — et dans la lumière le Crucifié, aux plaies saignantes...

« C'est ainsi qu'on m'a traité », disait, avec une voix infiniment douce, le Maître du ciel et de la terre.

« O mon doux Seigneur, qui vous a fait tant de mal? » demanda bouleversée, la jeune enfant.

« Ceux qui méprisent mon amour et l'oublient », répondit Jésus.

La vision s'évanouit — mais cette enfant de dix ans ou onze ans, porta désormais, comme saint François, dans son cœur l'image des souffrances du Christ. Peu de temps après, elle put pleurer

(1) « Om at han maghe thäs frälselicare oc rölicare samansanka sina radhgiuara ». (Kl. III, 193).

sa mère — ce fut la première grande douleur que ce même Christ lui envoya.

La mort d'Ingeborg changea toute la vie de Brigitte. Son père la confia à une tante, du nom de Catherine, qui habitait le château de Aspences, sur le bleu lac de Sommen, en Ostrogothie. Et c'est de cette maison là que Brigitte, encore très jeune, doit sortir pour devenir la femme d'un jeune noble suédois du nom d'Ulf, fils de Gudmar, et seigneur du vieux manoir d'Ulfasa, un peu plus vers le Nord, dans la même province et sur le lac de Boren. Birger amena sa fille à sa nouvelle demeure — à l'entrée du pont-levis, la parenté d'Ulf était rassemblée autour de lui — et Birger s'avança et lui donna sa fille, en employant la vieille formule suédoise qui est si belle et qu'il est si difficile de rendre dans une autre langue :

« Je te donne ma fille comme épouse pleine d'honneur et de fidélité, afin qu'elle partage ta couche et ton toit — qu'elle dispose de tes clefs — qu'elle jouisse du tiers de tes deniers et des droits qu'accorde la loi du roi Erik. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ».

* * *

Ce fut un mariage chrétien comme on en voyait au Moyen âge. Brigitte et Ulf menaient ensemble une vie de pénitence, de charité et de prière. Le matin, à midi et le soir, les deux jeunes époux récitaient ensemble les heures de la sainte Vierge. Le vendredi, ils se confessaient au même prêtre et le dimanche ils s'approchaient ensemble de la Table sainte. Ils se regardaient, non dans le faux miroir de l'amour idolâtre, mais dans la vérité de l'amour qui vient de Dieu. Chacun cherchait à prier, à souffrir, à mériter pour que l'autre devint meilleur. Ulf apprit de sa femme l'usage du cilice et de la discipline. Ensemble, ils secouraient les pauvres et donnaient des aumônes aux couvents. Aux yeux de ces Scandinaves, la propriété n'était qu'un fief, prêté par Dieu et protégé par les commandements divins — quelque chose qu'il faudrait administrer pour le Bien commun. Si les étudiants que la Suède envoyait s'instruire à Bologne ou à Paris leur avaient parlé de la possession selon le Code romain, de la domination absolue que l'individu avait sur la terre qu'il possède, de la liberté qu'il s'attribue d'en jouir pour son seul intérêt, Ulf et Brigitte eussent été singulièrement surpris. Posséder — selon leurs idées nordiques — supposait des obligations plutôt que des droits, et ces obligations ils s'appliquaient à les remplir de leur mieux. Dans leur château, les pauvres étaient les *hôtés* favoris; chaque midi, avant de se mettre à table, Brigitte en servait douze de ses mains; le jeudi, elle leur lavait les pieds...

Dès le commencement de leur mariage, les deux époux s'étaient inscrits au tiers ordre de saint François. Mais d'un amour égal, Brigitte s'intéressait à tous les couvents dont la province de Upland était si riche. Non loin de Ulfasa, dans la ville de Skeninge, s'élevait le couvent des Frères Prêcheurs et le couvent des Dominicains, fondé par la B. Ingrid. Du vivant même de saint Bernard, des Cisterciens s'étaient établis à Alvastra, au pied de la petite montagne Omberget, sur les bords du lac Vettern qui, pareil à une mer intérieure, étend ses eaux vertes entre des rochers, des bois et des grandes plaines. A quelque distance de ces moines vivaient les nonnes Bernardines dans leurs couvents de *Vreta* et de *Risaberga*. Souvent Brigitte et Ulf se rendaient à la ville de Linköping, pour voir l'évêque Nils *Hermansson* mort, plus tard, en odeur de sainteté, ou leur confesseur, le chanoine Maître *Mathieu*. Cet homme fut un savant, et nous lui devons la première traduction suédoise de la Bible. Brigitte portait le plus vif intérêt à ce travail et lisait assidûment sa traduction.

Quelque temps après le mariage de Brigitte, elle perdit son père (1328) et son mari fut appelé à faire partie du conseil royal et élu *sénéchal* de la province de Nérie. Ulf faisait maintenant de longs séjours près du roi, à Stockholm, et Brigitte restait seule à Uljasa, occupée de l'éducation des sept enfants, qu'elle lui avait donnés.

L'aîné des enfants était un fils du nom de Charles, puis venaient Birger, Benoît, Gudmar et les filles Marthe, Catherine et Ingeborg. Peu après la naissance d'un huitième bébé, appelé Cécile, Brigitte fut appelée elle-aussi à quitter sa famille et à aller à Stockholm comme éducatrice de la jeune reine Blanche de Namur, épouse du roi Magnus qui justement venait d'atteindre sa vingtième année.

Brigitte passa plusieurs années près du jeune couple, portant toujours son cilice sous les somptueux habits de cour, vivant d'une vie intérieure au milieu d'un monde dissipé. Le roi et la reine l'aimaient; en 1337, ils lui donnèrent même une preuve publique de

respect, lorsqu'ils lui demandèrent de tenir sur les fonts baptismaux, l'aîné de leurs enfants, le prince Erik.

Mais les époux royaux qui, eux-mêmes, n'étaient encore que des enfants, étourdis et avides de plaisirs, s'ennuyaient à la longue à écouter les admonitions de l'austère Brigitte. Le roi Magnus remplaçait ses vieux conseillers par des personnages plus jeunes et qui partageaient ses goûts — Blanche de Namur, reine, épouse et mère avant l'âge de quinze ans, ne rêvait que luxe et fêtes. Et lentement Ulf et Brigitte se retirèrent de la cour — ou en furent éloignés comme des importuns.

C'est maintenant que commencent les pèlerinages du couple pieux. Pendant trente-cinq jours, ils faisaient ensemble le long voyage de Stockholm à Nidaros, pour prier sur le tombeau de saint Olaf, le martyr royal de Stiklestad. Et quelques années après, ils repartirent pour Saint-Jacques de Compostelle. Pour tout le Moyen-Âge Compostella, Rome et Jérusalem étaient les trois grandes villes mystiques et on les confondait à tel point que — comme nous a raconté André Mabile de Poncheville dans son beau livre « Sur le Chemin de Saint-Jacques » les — pierres qui indiquaient aux pèlerins la route vers Compostella portaient simplement l'inscription *HERUSALEM*.

Le départ eut lieu en 1341; les biographes nous racontent que Brigitte et Ulf firent vœu de continence pour le temps du pèlerinage et s'obligeaient à vivre frugalement et à endurer en route les tourments de la soif, en souvenir de la Passion du Sauveur et de sa soif sur la Croix.

En passant par Cologne et Aix-la-Chapelle, les pèlerins arrivaient à Tarascon, où ils visitèrent le sépulcre de sainte Marthe. A pied, ils firent la montée de la Sainte-Baume et s'agenouillèrent dans la grotte sombre et froide, sanctifiée par la pénitence de Marie-Madeleine. Par mer, ils arrivaient en Galice, *Jakobsland* comme l'appelaient les Nordiques, « Pays de Jacques ».

Le chemin de retour les emmena de nouveau par la France, et c'était pendant ce trajet que Ulf tombait gravement malade — et que Brigitte reçut la première grande communication divine sur son avenir.

* * *

C'était à Arras, dans la maison d'un chanoine hospitalier. Brigitte veillait près du lit de son mari, auquel on venait de donner l'Extrême-Onction. Dans ses rêves et ses délires, Ulf parlait tout le temps de la Suède — il ne voulait pas mourir ici, dans un pays étranger, il voulait revenir écouter le clapetis des vagues du lac de Boren et le bruissement des grandes forêts de sapins... « Laisse-moi revenir, ô mon Dieu, implorait-il, et je te promets de me faire moine pour le reste de ma vie et de te servir ainsi fidèlement jusqu'à ma mort! Mais pas mourir ici, oh non, pas ici! »

Brigitte l'écoutait et priait. En entrant dans le royaume de Philippe de Valois, elle s'était recommandée aux patrons de la France; maintenant, elle les implorait pour le moribond. Et voici que soudain un vieillard vénérable lui apparut. « Je suis Denis », dit l'apôtre des Gaules, « c'est moi qui fus envoyé de Rome pour prêcher l'Évangile dans ces contrées. Et moi je te prédis que Dieu te chargera aussi de le faire connaître à l'univers! » Et soudain les parois de la chambre disparurent, et Brigitte voyait, derrière les montagnes et derrière la mer, deux villes — l'une qui était Rome, l'autre Jérusalem! « Ton mari ne mourra pas cette fois — tu le reconduiras en Suède — et puis tu iras voir les villes que je t'ai montrées! »

Brigitte avait quarante ans, quand ces paroles retentirent à son âme. Comme le grand poète florentin, elle se trouvait « au milieu du chemin de la vie », mais non, comme lui, perdu dans une forêt obscure, éloigné du bon chemin que par sa faute il avait perdu. Au contraire, devant les yeux éblouis de la Suédoise s'ouvrait une grande et droite voie, la voie royale de la volonté de Dieu, et au bout de cette voie il y avait Rome, et au-dessus de Rome il y avait Jérusalem, et au-dessus de la Jérusalem terrestre il y avait la Jérusalem céleste — *Cælestis urbis Jerusalem, beata pacis visio...*

* * *

Ulf guérit. Il revit sa patrie et ses enfants — puis, fidèle à sa parole, il alla frapper à la porte du couvent de Sainte-Marie d'Alvastra. Avant d'y entrer, il avait arrangé, avec Brigitte, l'avenir des enfants. Les deux fils majeurs étaient déjà mariés, une fille également. Katherine accepta la main du jeune seigneur Edgard

de Küren. Ingeborg entra comme novice au couvent de Risaberg. Ulf pouvait donc faire ses adieux au monde, et il les fit. Mais il ne vécut que trois ans parmi les moines blancs d'Alvastra. A son lit de mort, il fit appeler Brigitte et la remercia de tout le temps qu'ils avaient passé ensemble. « Au trépas de mon mari », a dit plus tard la grande Suédoise, « mon cœur devint comme l'oiseau sauvage qui n'a plus de nid! » Et elle se bâtit près d'Alvastra, une petite cabane où elle vivait, voisine du couvent où Ulf avait vécu et au cimetière où il dormait le sommeil des justes.

Brigitte passa ici cinq ans — et c'est ici que commence la grande série de ses révélations. Son confesseur habituel était un Cistercien, Pierre *Olafsson*, sous-prieur de l'abbaye, tandis que maître *Matthieu* se réservait la direction de sa vie intérieure. Souvent aussi, elle se confessait chez un Dominicain de Skenninge, le P. *Pierre*. Nous verrons plus tard ces personnages pieux la suivre à Rome.

C'est aussi dès maintenant que Brigitte commence à s'intéresser aux affaires de l'Église universelle. Jusqu'ici, son horizon s'était borné au royaume où elle était née et dont elle connaissait les mœurs et comprenait la politique. Son voyage à Saint-Jacques de Compostelle lui avait appris beaucoup sur l'état des esprits dans l'Europe catholique. Sous la direction de maître Matthieu, elle s'initie lentement à une compréhension plus complète des temps dans lesquels elle vivait.

C'était le temps des papes d'Avignon — c'était, plus spécialement, le pontificat de Clément VI (1342-1352). « Sa Cour », dit de lui un historien moderne, M. G. Mollat, dans son livre *Les Papes d'Avignon*, « sa Cour était la plus policée de l'Europe, le rendez-vous de la meilleure noblesse, égayée par des fêtes, des bals et des tournois. Les plus beaux esprits de l'époque s'y pressaient. On y rencontrait des peintres d'Italie ou d'Allemagne, des sculpteurs et des architectes français, des poètes, des lettrés, des physiciens, des médecins, des astronomes. »

Maître Matthieu a dû parler souvent à Brigitte de ce pape qui menait, loin de la ville des apôtres, la vie d'un grand seigneur séculier, et c'est ensemble qu'ils allèrent chercher dans les Écritures et surtout dans l'Apocalypse de saint Jean des éclaircissements sur l'avenir de l'Église. En lisant les écrits de maître Matthieu, on remarque de frappantes similitudes entre certains passages de ses commentaires et les révélations de la sainte. Tous les deux, ils attendaient l'apparition prochaine de plusieurs Antéchrist, et dans une vision, Brigitte croyait d'entendre les paroles suivantes : « Durant la vie de ceux qui vivent maintenant, de tels tonnerres, de tels éclairs tomberont sur mon Église, que beaucoup désireront la mort, mais elle s'enfuira loin d'eux ». Elle entrevoyait déjà la nécessité d'une réforme de l'Église — et c'est pour contribuer à cette réforme qu'elle voulait fonder un nouvel ordre qui accepterait (comme l'ordre de Fontevrauld qu'elle a pu connaître en France) également des hommes et des femmes et qui s'appellerait simplement l'*Ordre du Sauveur*.

L'idée de cette fondation se trouva déjà chez la sainte dans une révélation qui lui fut donnée peu de temps après la mort de son mari. Un jour, qu'elle priait à Alvastra, dans l'église des Cisterciens, Jésus lui apparut et lui parla : « Autrefois, j'avais des vignes qui me donnaient du bon vin », dit le Seigneur. « Ces vignes étaient les ordres religieux. Maintenant, elles demeurent stériles, et j'en planterai de nouvelles. Tu y porteras de jeunes ceps, et ma grèce les fera fructifier. »

L'idée était grandiose — de créer en Suède, dans le pays le plus septentrional de la Chrétienté, un ordre destiné non seulement à convertir les peuples scandinaves, mais à se répandre dans tout le monde catholique. Les constitutions que rêvait sainte Brigitte pour son Institut peuvent se résumer ainsi :

Chaque monastère renfermera deux couvents, un pour les hommes, un autre pour les femmes, et au milieu des deux une Église commune. Mais les deux couvents n'auront qu'un seul supérieur — et ce supérieur sera une supérieure! Comme Brigitte dans son mariage avait été le directeur spirituel de son mari, ainsi la Mère abbesse devait diriger, non seulement les moniales mais aussi les moines, même ceux qui sont prêtres! « L'abbesse, dit la sainte, occupera le même rang que la sainte Vierge au milieu des apôtres et des disciples. »

Les évêques de la Suède voyaient d'un assez bon œil la nouvelle fondation, et le roi, qui continuait à vénérer et, surtout, à craindre celle qu'on commençait partout à appeler une sainte, lui donna une grande propriété que la Couronne possédait à Vadstena, un peu au Nord d'Alvastra, pour l'érection du premier couvent de

l'ordre du Saint-Sauveur. Mais il fallait à Brigitte une approbation universelle — il lui fallait l'approbation du pape. Elle se rappela la vision qu'elle avait eue à Arras — et un jour, dans l'année 1346 elle entend de nouveau la voix du Seigneur qui lui dit : « Ta règle est écrite, les fleurs poussent, le fruit viendra en son temps... Pars pour Rome. Là, les rues sont pavées d'or et rougies du sang des martyrs. » Et c'est là qu'elle doit trouver le pape...

Mais le pape n'est pas à Rome, Clément VI est à Avignon. Le Seigneur le sait aussi bien qu'elle. C'est pourquoi elle élève la voix et parle, comme nulle femme avant sainte Catherine de Sienne n'avait encore parlé :

« Ecris de ma part, au pape Clément VI ce que je te dicte, » dit le Seigneur à Brigitte. Et la sainte écrit sa première lettre au Pontife, dans les termes suivants :

« Moi, Jésus-Christ, je t'ai exalté. Je t'ai fait passer par tous les honneurs. Lève-toi afin de mettre la paix entre les rois de France et d'Angleterre; ce sont des bêtes dangereuses qui dévorent les âmes. Puis viens en Italie contempler les lieux arrosés du sang de mes saints... Souviens-toi du passé. Tu as suivi ta volonté qui était opposée à ton devoir, tu as provoqué ma colère, et j'ai été patient. Maintenant mon temps est proche — et le tien va finir. Je te demanderai compte de tes négligences, de l'audace de ta vie. Si tu n'obéis point, tu descendras tous les degrés spirituels que tu as montés. Ton corps et ton âme sentiront l'épreuve — ta langue ne parlera plus avec facilité — ton nom, que tu as fait résonner sur terre, sera en opprobre devant ma Face et devant celle de mes saints. C'est par ma permission que tu as monté tous les degrés; mais je te demanderai compte de l'avoir fait sans en être digne... Je me souviendrai que, sous ton règne, l'ambition, la cupidité florissaient dans l'Eglise. Tu pouvais réformer, améliorer beaucoup de choses — tu ne l'as pas voulu! Avant ta dernière heure, anéantis tes fautes passées par ton zèle final!... Consulte le livre de ta conscience et reconnais que je te dis la vérité! »

C'était immédiatement après la bataille de Crécy que le Christ dictait cette lettre à sa servante. Le bon sous-prieur Pierre la traduisit en latin et partit pour Avignon dans l'intention de transmettre le message du Christ à son Vicaire terrestre. (On faisait ça au Moyen âge!) Et le moine suédois arriva au palais magnifique qui s'élève encore sur le rocher des Doms, fut admis à la présence de Clément et lui donna, tout tremblant d'émotion, la lettre terrible. Le pape français lut, sans broncher, les phrases violentes de la sainte et congédia le moine avec des paroles polies et aimables. Trois ans après, il proclama le jubilé de 1350 et appela tous les fidèles à Rome — mais sans y aller lui-même. Parmi ceux qui suivirent son appel furent Brigitte et ses pieux amis.

* * *

Il y a un mot célèbre de saint Paul qui concentre comme dans une formule l'état d'âme de tout homme qui aime Dieu et voudrait faire sa volonté — c'est le mot célèbre *Foris pugnae, intus timores*. « Des luttes au dehors, et en même temps l'âme remplie de peur, de crainte! » Il faut combattre, il faut affirmer, il faut tenir bon — mais au plus intime de l'âme il y a la petite voix terrible qui chuchote : « Si tout ça que tu professes et auquel tu crois, auquel tu sacrifies ta vie, ne fût pas vrai? Alors quoi? Alors tu ne serais qu'une pauvre dupe, un trompé, un illusionné qui donne tout — et ne reçoit rien! » C'est la voix du doute, la voix qui veut nous faire perdre pied, nous veut faire rentrer dans l'abîme du désespoir.

Brigitte, l'autoritaire et la volontaire, qui parla au nom du Christ à son vicaire — Brigitte a connu aussi ces heures effroyables où tout semble s'écrouler, où rien ne reste debout dans le scepticisme universel... Nous trouvons, dans ses *Révolutions*, les traces de ces heures sombres — mais qui nous la rendent plus humaine et plus proche.

C'était le jour même où, à Vadstena, l'on avait posé la première pierre du nouveau monastère — ça devait donc, pour Brigitte, être un jour de triomphe et de joie. Mais comme il arrive si souvent, au milieu de la gloire, son âme était inondée de tristesse. Et elle avait une grande vision.

Elle voyait une échelle qui, de la terre, montait jusqu'aux pieds du Juge suprême. Et sur les degrés de l'échelle, il y avait un religieux suédois qu'elle connaissait fort bien et qu'elle savait

grand philosophe et très docte théologien. Et entre lui et le Juge commence maintenant un dialogue dans lequel passent tous les doutes que remuaient déjà les libre-penseurs de l'époque de sainte Brigitte.

La forme de cette dispute est celle de la scolastique. Comme chez saint Thomas d'Aquin, il y a la *Quaestio* — et puis la réponse aux objections de cette *Quaestio*. Mais le fond est celui qui, encore de nos jours, occupe et préoccupe l'Apologétique catholique. Assistons donc pendant quelques minutes à ce débat qui se déroula, il y a six siècles, dans l'âme de la voyante suédoise mais qui n'a perdu que très peu de son actualité.

I. DEMANDE DU MOINE. — Pourquoi m'avez-vous donné des sens, s'ils ne peuvent faire leur volonté?

RÉPONSE DU JUGE. — Mon ami, les sens ne sont pas les instruments du bon plaisir de l'homme; ils doivent servir au bien de son âme.

II. LE MOINE. — Pourquoi n'est-il pas permis de s'enorgueillir, puisque votre passion a expié nos fautes? Pourquoi n'est-il pas permis de se venger, de jouir ou de se reposer?

LE JUGE. — L'orgueil éloigne du ciel, l'humilité y conduit. Le rôle du corps de l'homme et des biens temporels est de faire acquérir à l'âme des biens éternels. La source de la justice n'est pas la vengeance, mais la charité. On ne doit prendre le repos nécessaire à l'infirmité humaine que si la pénitence a châtié l'insolence de la chair.

III. LE MOINE. — Pourquoi notre chair a-t-elle des appétits qu'il nous est interdit de satisfaire? Pourquoi la nourriture nous est-elle offerte, si nous ne pouvons nous rassasier? A quoi nous sert le libre arbitre, si nous n'en faisons pas usage? L'instinct de la reproduction, s'il doit être combattu? Le cœur, si nous réprimons son amour pour ce qui nous cause des jouissances?

LE JUGE. — L'homme est doué d'intelligence afin de conduire ses sens dans la voie de la vie et de les arrêter sur la voie de la mort. La nourriture soutient les forces; prise avec excès, elle les épuise. Le seul usage raisonnable du libre arbitre est de renoncer à sa volonté propre pour la soumettre à la volonté de Dieu. L'union de l'homme et de la femme n'a d'autre but que la transmission légitime de la vie. Le cœur humain est destiné à renfermer ma divinité; il doit avoir en moi ses délices.

IV. LE MOINE. — Pourquoi chercher la sagesse divine quand je suis doué de sagesse humaine? Pourquoi pleurer lorsque je nage dans la prospérité, et me réjouir en l'affliction de la chair? Pourquoi craindre si je suis fort? Pourquoi soumettre ma volonté dont je suis le maître?

LE JUGE. — Le sage selon le monde est aveugle selon Dieu; il faut donc rechercher humblement la sagesse divine. Les honneurs du siècle conduisent l'homme à sa perte, s'il ne les porte pas dans la prière et les larmes. Au contraire, l'affliction et l'infirmité de la chair mènent au bonheur. La force humaine n'est rien devant la force divine. Le libre arbitre privé de guide ne peut être qu'une source de péchés.

V. LE MOINE. — Pourquoi avez-vous créé les vers de terre et les fauves dangereux! Comment permettez-vous les infirmités, les tribunaux iniques et les affres de la mort. (C'est le grand et terrible problème de l'existence du mal, que Brigitte affronte ici.)

LE JUGE. — Depuis la désobéissance par laquelle l'homme s'est élevé contre son Dieu, je me sers des animaux pour châtier les méchants, éprouver les bons, et inspirer de l'humilité aux uns et aux autres. L'infirmité frappe le corps, afin de le conserver chaste et de le réduire à la patience.

L'iniquité des juges est tolérée pour l'avancement des justes. A l'heure de la mort, il est équitable que l'homme se purifie par des souffrances expiatoires.

VI. LE MOINE ne se tient pas encore pour battu, revient à l'attaque. — Pourquoi, parmi les enfants, les uns meurent-ils avant de naître, quoique doués d'une âme, et les autres reçoivent-ils le baptême?

Pourquoi permettre la ruine du juste et la fortune de l'impie? Pourquoi la peste, la famine, la mort imprévue et le meurtre?

LE JUGE. — L'enfant meurt avant de naître, soit à cause des péchés des parents, soit par l'intervention de ma justice. Quoiqu'il

ne puisse pas jouir de la vision béatifique, je le traite avec miséricorde. Les justes doivent désirer l'affliction, à l'égal d'un bien. S'ils la tolèrent sans en comprendre l'effet, un jour, ils verront la nécessité de la discipline qui les a formés.

La tribulation épargne les impies, parce qu'elle les rendrait plus méchants encore. Les hommes subissent la peste et la famine, afin que ceux qui ne confessent pas le Seigneur dans la joie, le confessent dans l'adversité. Si les mortels savaient l'instant de leur mort, ils serviraient Dieu par crainte, au lieu de le servir par charité. D'ailleurs, n'est-il pas équitable que la créature soit frappée d'incertitude, puisqu'elle s'est éloignée de la certitude? Quant aux meurtres, ils sont permis pour l'épreuve des justes ou pour la damnation que méritent les serviteurs de Satan.

VII. LE MOINE. — Pourquoi y a-t-il au monde des choses belles et d'autres viles? Pourquoi moi qui suis beau, riche et de sang noble, ne suivrais-je pas le sentiment du monde, et ne m'élèverais-je pas au-dessus du vulgaire? Pourquoi ne pas me préférer à autrui, puisque j'ai droit à plus d'honneurs?

Pourquoi ne pas rechercher la gloire que je mérite? Pourquoi ne pas demander un salaire, si je rends service?

LE JUGE. — Les biens de ce monde ne sont utiles qu'à ceux qui les méprisent. Tout homme est conçu dans l'iniquité. Sa volonté ne peut rien changer au sang dont il naît. (Brigitte elle-même était de sang noble, presque royal.) Si le noble est supérieur au roturier, il doit craindre que le jugement suprême ne soit d'autant plus rigoureux à son égard, qu'il a reçu davantage. En dehors du nécessaire, l'homme ne possède que pour donner. S'enorgueillir de richesses prêtées par la Providence serait une usurpation et rechercher sa propre louange, une tromperie; Dieu seul, source de toute bonté, est bon par essence. Si l'on réclame une récompense temporelle pour des services de charité, on se prive du salaire éternel.

LE MOINE. — Pourquoi êtes-vous né d'une vierge? Pourquoi n'avez-vous révélé par aucun signe sensible la virginité de votre mère?

Pourquoi n'avez-vous fait connaître votre naissance qu'à un très petit nombre d'hommes?

Pourquoi avez-vous fui en Egypte et permis le massacre des innocents? Pourquoi souffrez-vous le blasphème et le triomphe du mensonge sur la vérité?

LE JUGE. — Je suis né d'une vierge, parce que la virginité est ce qu'il y a de plus pur sur la terre. Un miracle prouvant la virginité de ma mère n'eût point convaincu les incrédules, qui résistent aux prédictions des prophètes et au témoignage de Joseph. J'ai laissé à Marie le mérite d'être ignorée et à ma naissance le caractère humble qui confond la superbe humaine. La fuite en Egypte est une manifestation de mon infirmité. Elle doit aussi enseigner à fuir la persécution, pour la plus grande gloire de Dieu. Le massacre des innocents est une figure de ma passion et révèle le mystère de l'appel divin. Je souffre les blasphémateurs dans l'attente de leur conversion. C'est l'homme qui, en préférant le faux au vrai, fait régner le mensonge.

XIII. LE MOINE (attaquant à fond, cette fois). — O Juge, pourquoi conservez-vous votre grâce à certains pécheurs et l'enlevez-vous à d'autres? Pourquoi prévenez-vous parfois l'enfance d'un homme de grâces que vous refusez à sa vieillesse? Pourquoi l'inégalité des épreuves, l'inégalité de l'intelligence, l'inégalité de l'entendement? Pourquoi appelez-vous les uns dès le commencement de leur carrière, les autres à la fin?

LE JUGE. — Ivre de liberté, l'homme doit apprendre que tout lui vient de Dieu; aussi la grâce lui est tantôt accordée, tantôt refusée. Le Seigneur, prévoyant la fidélité de certains enfants, la résistance de certains vieillards, fervents à leur début dans la vie, donne les lumières utiles, ou les retire si elles doivent augmenter la sévérité de son arrêt. Souvent l'impie ne porterait pas la souffrance sans murmurer: s'il y échappe en ce monde, il est à craindre qu'il ne soit damné dans l'autre. L'intelligence et l'entendement ne sont rien, comparés à l'esprit de conduite. Chacun possède les connaissances qu'il lui faut pour se sauver. Parfois peu de lumière éclaire; davantage éblouirait l'esprit et le porterait à douter. Ceux qui abusent de leur raison seront châtiés. Bien écrire, bien dire, est vanité, si l'on ne vit bien. La mesure des grâces répond à l'usage que l'homme fait de son libre arbitre. La prospérité des méchants témoigne de la patience

du Seigneur. L'adversité des justes témoigne du souci qu'il a de prouver l'instabilité des joies terrestres.

XV. LE MOINE. — Pourquoi avez-vous créé les choses inutiles? Pourquoi n'exaucez-vous pas les prières de vos amis? Pourquoi n'a-t-on pas la liberté de faire tout le mal qu'on veut? Pourquoi ceux qu'anime l'Esprit-Saint conservent-ils la puissance de pécher? Pourquoi le démon tente-t-il toujours les uns et jamais les autres?

LE JUGE. — Je n'ai rien créé d'inutile, mais par le péché originel, l'homme s'est privé de voir les choses dans leur vérité. De même qu'un enfant élevé dans les ténèbres ne comprendrait pas la lumière du jour, il ne comprend plus les clartés célestes. Dieu n'exauce pas toujours les prières de ses amis, parce qu'il voit mieux le bien réel. La justice divine soustrait, pour un temps, les impies au démon et s'efforce de les détourner du mal; elle leur offre l'exemple des justes que l'épreuve excite à de grandes entreprises.

En passant par la tentation, les fidèles comprennent l'efficacité de la grâce qui, sans un effort personnel, ne pourrait cependant pas les sauver. L'âme qu'inspire l'Esprit-Saint, garde, avec le libre arbitre, la faculté de pécher. Si elle s'éloigne de Dieu, Dieu s'éloigne d'elle. Le démon est le bourreau des justes, dont il augmente la gloire éternelle. Il est aussi le bourreau des méchants, qu'il tourmente parfois dès cette ère. Son action reste dans les secrets de la Providence.

XVI. LE MOINE. — Pourquoi, si vous êtes égal à Dieu, est-il écrit que ni vous, ni les anges, ne savez l'heure du jugement? Pourquoi y a-t-il désaccord dans les récits évangélistes, tous quatre inspirés de l'Esprit-Saint (C'est déjà le rationalisme moderne — on croit entendre Renan!)? Pourquoi avez-vous si longtemps différé votre incarnation? Pourquoi, après avoir déclaré qu'une seule âme vaut plus que le monde, n'envoyez-vous pas partout vos prédicateurs?

LE JUGE. — J'ignorais l'heure du jugement, cachée à toutes les créatures, en tant qu'homme et non en tant que Dieu. L'Esprit-Saint diffère en ses œuvres et en ses inspirations. La vérité complète est dans la réunion de tous les Évangiles; certains d'entre eux rendent la lettre, d'autres l'esprit de mes leçons. Mon incarnation arriva en son temps, après que la loi naturelle eut dévoilé le penchant de l'humanité au mal et que la loi écrite eut montré à l'homme la misère humaine. Fait à l'image de ma divinité, l'homme est, sur terre, ce qu'il y a de plus noble. S'il abuse de sa raison et de mes dons, le temps de ma justice, remplace celui de ma miséricorde; il n'est plus digne d'écouter les messagers du salut, et je ne charge point mes serviteurs de travaux inutiles.

Le moine se tait enfin. Et à son tour le Juge interroge son interlocuteur qui — comme les Pharisiens et comme certains ergoteurs de l'époque de sainte Brigitte — disputaient moins pour apprendre et être éclairés que pour montrer leur habileté en dialectique et donner libre cours à leur esprit sceptique et narquois.

« Tu as l'intelligence du Bien et du Mal », lui dit sévèrement le Rédempteur. Pourquoi donc préfères-tu les biens périssables aux biens éternels? »

« Parce que », réplique le Moine (et il y a un accent de repentir dans sa réponse) « parce que l'entraînement de mes sens l'emporte sur la voix de ma raison. »

Il ne faut pas plus pour toucher le cœur de Celui que Brigitte appelle le Juge :

« A la fin de ta vie », déclare le Christ, plein de miséricorde, au pauvre Moine harassé de doutes et dominé par l'esprit de dispute et de controverse, « à la fin de ta vie, tu verras bien ce que valent ton éloquence et la faveur du siècle qu'elle te procure! Ah que tu serais heureux si tu restais fidèle aux devoirs de ta profession! »

Le Juge et le Religieux disparurent. Mais dans son cœur, Brigitte entendait encore la voix du Sauveur lui dire : « Ton cœur était jadis comme un acier froid. La douleur de perdre ton mari que tu aimais plus que tout sur la terre, y alluma le feu de ma charité. Maintenant, je me révélerai à toi et je t'enseignerai à instruire les hommes ».

* * *

En 1349, Brigitte quitta la Suède qu'elle ne devait plus revoir. Elle était accompagnée de son confesseur, frère Pierre de Skenninge,

d'une amie d'enfance, Ingeborg Dannas, de ses deux aumôniers et de plusieurs serviteurs. Le petit groupe de Suédois débarqua à Stralsund et traversa l'Allemagne. Nous retrouvons la sainte à Milan où elle vénéra les reliques de saint Ambroise, des saints Gervais et Protas — puis à Gènes d'où elle se rendit par mer à Ostie.

C'était vers la fin de l'année et sur la route qui mène le long du Tibre à la ville éternelle, Brigitte se trouva environnée d'innombrables pèlerins qui arrivaient avant les fêtes de Noël, désireux d'assister à l'ouverture du Jubilé. C'était un monde infiniment varié — seigneurs et nobles dames chevauchaient au milieu de moines à pied, de clercs, de marchands, de paysans, de jongleurs et de vagabonds. On venait de tous les coins du monde, on parlait toutes les langues. Mais parfois toutes ces voix si différentes s'unissaient dans un grand chœur — tous se sentaient sur le chemin de la Ville de Dieu et du grand Pardon — et un seul cri montait de tous les cœurs : *Sancte Petre, sancte Paule, misericordia!*

Par la Porta San Paolo, près de la pyramide de Costius, on entra à Rome. Et Brigitte put constater de ses propres yeux combien avait eu raison tous ceux qui lui avaient raconté l'état de désolation dans lequel se trouvait la ville des Apôtres. Tout en marchant elle murmurait les Lamentations du Vendredi-Saint : *Quomodo sedet sola civitas...* Comment est devenue si délaissée la ville qui était pleine de gens — la maîtresse des nations est devenue comme une veuve — la Reine de toutes les cités comme une qui doit payer son tribut aux autres... *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum!*

Agenouillée près du tombeau du premier Pape, Brigitte résolut de consacrer le reste de sa vie à ramener le successeur de Pierre à Rome. Elle sentit que telle serait sa mission dans l'Eglise et que c'était pour cela que Dieu l'avait éloignée de tout ce qu'elle aimait — du pays de ses pères et de sa langue maternelle, de la demeure de ses enfants comme du tombeau de son mari, au cimetière solitaire d'Alvastra, près du lac de Vettern.

Brigitte faisait valoir à Rome sa haute position — on voyait généralement en elle une princesse suédoise; des biographies italiennes, écrites au XVIII^e siècle, lui donnent encore le titre de *principessa di Nericia*. La Curie voulut la loger et on lui offrit le palais du frère du Pape, Hugues de Beaufort, cardinal du titre de Saint-Laurent in *Damao*, l'actuel Palazzo della Cancelleria. Cette maison s'appuyait à l'église même et Brigitte trouvait avec ravissement dans le palais un petit oratoire qui donnait sur l'intérieur de l'église. Plus tard, elle quittait cette demeure princière pour accepter l'hospitalité d'une amie romaine, Francesca Papazuri, et s'installa dans sa maison (sur l'actuelle Piazza Farnese).

Et c'est là que vécut pendant des années et des années la sainte Suédoise. Elle, l'indépendante et l'autoritaire, qui voulait dans sa règle que même les prêtres obéissent à une femme — elle apprenait à fléchir sa volonté sous les commandements de son confesseur. Elle le voulait ainsi elle-même; elle travaillait à plier cette volonté impérieuse, à la briser, s'il le fallait. Toute sa vie était réglée par maître Pierre — prières, pensées, paroles, sorties, aumônes — il contrôla tout. Chaque jour, elle se confessait à lui et se reprochait même d'avoir levé les yeux sans sa permission. Par cette vie de pénitence, d'abnégation continue, de prière et d'oraison, elle cherchait à amener l'événement tant désiré : le retour du Pape.

En attendant, elle reçut le commandement d'apprendre le latin. Aussitôt, cette femme de quarante-cinq ans s'appliqua, sous la direction de frère Pierre, à décliner des noms et à conjuguer des verbes. Souvent, elle aurait préféré aller avec les autres pèlerins visiter les tombeaux des martyrs, mais il lui fallait rester dans sa cellule, penchée sur la grammaire. Peu à peu, elle arriva à parler convenablement le latin — elle put lire le texte de la Vulgate, les Pères de l'Eglise et les livres des mystiques. Toutefois, ce fut son confesseur qui tenait la plume quand elle voulait s'adresser, dans la langue officielle de l'Eglise, aux grands personnages ecclésiastiques.

Celui qui tenait à Rome la place de Clément VI, le vicairé pontifical Ponzio Peretti, ne l'écouta pas. « La terre, dit le Seigneur à Brigitte, cache le ciel à ce prélat. » Elle s'adressa alors au cardinal légat Annibale Gaetani, mais sans plus de succès. Brigitte le légat plus tard sous le nom très peu charitable du *singe* (mais il faut se rappeler que sainte Catherine employait des expressions aussi peu courtoises quand elle parlait de certains cardinaux).

« Reste à Rome, dit Jésus un jour à Brigitte, jusqu'à ce que tu

voies le Pape et l'Empereur. » L'Empereur était, depuis 1347, Charles de Bohême qui, en effet, avait promis de n'entrer à Rome que pour recevoir des mains du Pape la couronne impériale. Clément VI ne songeait guère à venir le sacrer — et le 2 décembre 1352 la foudre tomba sur les cloches de Saint-Pierre et les fondit. On savait le Pape très malade à Avignon, et tout Rome s'écria : « Le Pontife est mort! » En effet, Clément VI mourut trois jours après.

Son successeur, Innocent VI, semblait vouloir réaliser les désirs de Brigitte. Son cardinal-légat, le grand Alborno, conquérait, une à une, toutes les villes de l'Etat pontifical et les rendit à leur maître. Pourtant le Pape se faisait toujours attendre et mourut à la fin « parmi les grands pécheurs, à Avignon », comme l'a dit Pétrarque.

C'était pendant ce pontificat que Brigitte commença ces pèlerinages qui lui firent connaître toute l'Italie mystique. Après la mort de son mari, Eggert, la fille de Brigitte, Kathérine, était devenue sa compagne à Rome. Toutes deux savaient le latin, comprenaient et parlaient l'italien. Et les deux femmes visitèrent ensemble les sanctuaires des environs de Rome, les vieilles basiliques perdues dans la campagne romaine, les catacombes de saint Sébastien et de sainte Agnès — les seules qu'on connaissait. Elles se rendent au mont Gargan, sanctuaire célèbre depuis le VIII^e siècle par l'apparition de l'archange saint Michel — à Bari, pour vénérer saint Nicolas — à Benevent, où repose le corps de l'apôtre saint Barthélemy — à Ortona, où l'on vénère le corps de saint Thomas. Tertiaires franciscaines, elles firent le pèlerinage d'Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule — saint François lui-même voulait apparaître à Brigitte pour l'assurer de l'authenticité du fameux et contesté pardon.

Ces pèlerinages durèrent à peu près deux ans. Puis, Brigitte, toujours accompagnée de sa fille Catherine et de plusieurs ecclésiastiques et séculiers, rentra à Rome et recommença son travail pour faire retourner le Pape. Le successeur d'Innocent, le bénédictin français Guillaume Grimard de Grisac, avait pris le nom d'*Urbain* — nom qui semblait indiquer la décision de rentrer à Rome, à l'*Urbs*. Toutefois, il paraissait aussi décidé que ses prédécesseurs à ne pas quitter Avignon. Tandis que le Latran — « mère et chef de toutes les églises du monde », fut la proie d'un incendie, le pape s'occupait à réparer et agrandir son palais sur les bords du Rhône. C'était alors que la sainte suédoise conçut une lettre dans laquelle elle lui dit toute la vérité sur l'état dans lequel se trouvait la capitale de la chrétienté. La lettre était adressée à un prélat de sa connaissance; Brigitte y écrivit :

« Révérend Seigneur, faites avertir le pape de l'état lamentable de sa ville. Les édifices où reposent les ossements des martyrs sont détruits, les temples souillés par les hommes et par les animaux... Les clercs, qui vivaient des revenus de l'Eglise, cèdent la place à des laïcs; obligés de renoncer au mariage pour obtenir les prébendes du canonicat, ceux-ci se livrent ouvertement à l'inconduite. Véritables entremetteurs du diable, les prêtres les imitent; ils ne rougissent pas d'avoir des maîtresses et tirent gloire de leurs enfants naturels, Les moines qui, jadis, chantaient jour et nuit les louanges de Dieu vont à peine au chœur... les abbés habitent des châteaux situés en pleine campagne... et ils avouent des paternités criminelles. On ne les reconnaît point à l'habit, qu'ils raccourcissent à la façon des vêtements séculiers; ils cachent leur scapulaire comme une honte et portent des armes... Les règles de saint Augustin, de saint Benoît, de saint François et de saint Dominique ne sont plus observées. Les pénitenciers absolvont les pécheurs à prix d'argent... et dans la ville de Rome, il y a des centaines d'adultes qui meurent sans les sacrements... Les chrétiens exercent l'usure avec plus de cupidité que les juifs, on ne craint plus les châtimens de l'Eglise, les excommuniés osent assister aux offices, les prêtres les accueillent et si l'on paie, ils ne refusent pas de les enterrer. »

Ce message arriva jusqu'à Urbain et lui alla droit au cœur. Aux premiers mois de 1365, il fit savoir à son vicairé à Rome qu'on pouvait l'attendre. En même temps arriverait l'Empereur pour se faire couronner.

Tout l'Italie entra en joie à ces nouvelles. Venise, Naples, Gènes, Pise envoyaient leurs galères à Marseille pour accompagner le Pape. Et le 3 juin 1367, Urbain mettait pied sur la terre italienne, à Corneto, et célébrait la messe sur le rivage, à ciel ouvert. Parmi les envoyés des républiques italiennes se trouvait le fonda-

teur du plus jeune ordre religieux de l'Eglise, Giovanni Colombini de Sienne — lui et ses disciples avaient pris poste sur le pont où débarqua le pape; agitant des branches d'olivier, ils criaient sans cesse : « Loué soit Jésus-Christ! Vive le Pape! » (1)

Lentement, Urbain s'avança vers Rome. Pendant les grandes chaleurs, il séjourna longuement à Orvieto, à Viterbe. Les mois se suivirent, l'automne succéda à l'été. Enfin le grand jour se lève — c'est la veille de la Toussaint, le 31 octobre 1368.

Toutes les cloches de la ville éternelle sonnent. Deux mille évêques, abbés et prieurs précèdent le Pape — le Pape qui, à la fin revient. Et le voilà — le voilà — entouré de ses cardinaux français — le voilà, petit, blanc, vêtu de blanc, sur son blanc coursier, guidé par Amédée de Savoie, suivi de Rodolphe de Camerino qui déploie l'étendard de l'Eglise — *il gonfalone di santa Romana Chiesa*. Le voilà — et derrière lui Galeotto Malatesta, à la tête de trois cents chevaliers.

La procession s'avance, s'avance lentement, le long du Tibre, par les rues étroites, devant des églises en ruine. De son cheval blanc, Urbain regarde — il voit partout la désolation — ses yeux se remplissent de larmes — ses lèvres remuent — il dit les psaumes que chantait Israël près du fleuve de l'exil — *super flumina Babylonis*.

Le cortège s'avance toujours, on arrive à la Cité Léonine, on arrive au Borgo, on arrive à Saint-Pierre. Le Pape voit pour la première fois la cathédrale de la chrétienté — et le pape pleure. Il descend de son coursier, il monte les escaliers, il entre dans la Basilique — ruisselant de larmes, il s'agenouille au tombeau de son premier Prédecesseur : « Me voici! *Ecce, adsum!* »

L'immense basilique constantinienne (la fresque de l'incendie au Borgo, de Raphaël, nous montre encore sa façade) est remplie jusqu'aux cinq portes d'argent. Le pape se relève, il prend place dans la chaire de Pierre, sur le Siège Pontifical. Et sur tout un peuple qui en sanglotant croule sur les dalles, dans un silence si profond qu'il fait trembler, il dessine la bénédiction Papale — cette bénédiction qui, pendant 60 ans, n'a pas été donnée — la grande bénédiction romaine — *Urbi et Orbi...*

Brigitte était arrivée au sommet de sa vie. Elle devait encore vivre quelques années, elle devait réaliser le deuxième de ses grands rêves, aller en Terre Sainte, s'agenouiller près de la Crèche de Bethléem, prier au Calvaire, pleurer sur le marbre froid du Saint-Sépulchre, puis retourner à Rome et mourir.

Mais tout cela n'était qu'un épilogue à la plus grande œuvre de sa vie.

Personne ne nous a dit où se trouvait Brigitte le jour de l'entrée solennelle du pape à Rome. Peut-être en prière et en extase dans sa cellule, près du Palazzo Farnese — peut-être, et plus probablement, à côté de sa fille bien aimée Catherine, parmi la foule à Saint-Pierre, sous la main bénissante d'Urbain. Mais où qu'elle fût — sa prière a dû être la même. Après la longue attente, fidèle et patiente, après tant de prières et tant d'exhortations envoyées au Pape, après tant de veillées et de pénitences, le voilà enfin revenu. Elle ne savait pas encore que, sous peu, Urbain quitterait la ville Eternelle pour retourner à sa patrie — ni qu'il faudrait une autre sainte pour faire retourner, et cette fois pour toujours, un autre Pape à Rome. Elle ne savait pas cela — et elle a dû s'écrier avec le Vieillard de l'Evangile :

« Seigneur, maintenant laissez-moi m'en aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut! *Nunc dimittis Servam tuam, Domine, in pace.*

JOHANNES JÖRGENSEN

(1) Voir mon livre *Le Feu sacré*, Paris 1916, pp. 129-136.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Les quatre-vingts ans de Paul Bourget

Paul Bourget a quatre-vingts ans. Cela signifie une fête de l'esprit, un hommage qu'il faut rendre à la conscience littéraire, le couronnement mérité. Mais cela signifie d'abord que Paul Bourget est né en 1852. Les *Essais de Psychologie Contemporaine* sont de 1883; le *Disciple*, de 1889; l'année suivante paraissait ce curieux livre : *Physiologie de l'amour moderne*. Ce n'est pas faire outrage à la vitalité productrice de l'octogénaire que de situer dans un passé bien mort l'influence du romancier, sa philosophie, sa « manière ». On vantera, ces jours-ci, le nombre des œuvres qui atteignent presque au nombre des années. On rappellera que la maison Plon publiait, il n'y a pas bien longtemps, deux longues nouvelles inédites et qui n'ont rien de sémelle. Ayons le courage de la vérité. Depuis la guerre, Paul Bourget vide ses tiroirs. *Le Démon de midi* (1914) demeure un *terminus ad quem*. Nous disposons désormais du recul suffisant pour juger à sa juste valeur un homme d'un autre âge.

* * *

Cet âge eut sa beauté. Comme il eut ses faiblesses. Dans un pamphlet injuste, avec des éclairs de lucidité, Léon Daudet s'est attaché à ruiner dans nos esprits ce « stupide XIX^e siècle » qui l'a vu naître. C'était surtout affligeant pour les mânes paternels. Car le doux auteur du *Nabab*, de *Numa Roumestan* croyait dur comme fer aux dogmes et marottes scientifiques. Chez lui, le naturalisme n'est qu'une formule. Mais il s'est contenté, toute sa vie, de cette formule-là.

La seconde moitié du XIX^e siècle n'a pas encore trouvé son étiquette définitive. On a donc dit le naturalisme, le réalisme. On tâcha même à les distinguer. Il faudrait parler, nous croyons bien, du scientisme. Et mettre à la Science une S majuscule, tant les autres manifestations de l'esprit subissent le prestige — et le contre-coup — de ses conquêtes, de ses triomphes. Cela est vrai surtout aux environs de 1875, lorsque Paul Bourget a vingt ans.

La querelle du *Disciple* a pu faire illusion sur la nature des rapports intellectuels qui unissaient le jeune romancier au maître de sa génération. En réalité, nul plus que Paul Bourget n'a accordé au déterminisme, à la notion scientifique de la « loi » son importance souveraine. Et nous entendons bien qu'en matière de morale plus tard en matière de religion, peut-être même aussi en matière de politique, le culte nouveau perdant de ses adeptes en même temps que se précisaient les faillites scientifiques, Bourget apporte un correctif au système trop rigide d'un Taine sans souplesse. Mais il serait vain de croire à une réaction. Tout au plus pouvons-nous constater un certain dégoût de l'utilitarisme. Après 1875, la littérature passe sous le signe d'un intellectualisme convaincu. La science n'y perdra rien. On continue d'accepter ses enseignements. Bourget comme les autres. C'est ce qu'il nous plairait de souligner ici.

Le principe de la détermination valait dans les sciences physico-chimiques lorsque Taine s'est avisé de l'appliquer aux choses de l'esprit. Pour la génération d'après 1850, l'homme est bien ce « théorème qui marche ». Un roman n'est qu'un amas d'expériences. Encore ces expériences tendent-elles à l'établissement d'une loi. Car un fait n'est intéressant que pour autant qu'il s'explique par celui qui le précède dans la série des causes, pour autant qu'il rende raison de celui qui le suivra. Que tous les faits, c'est-à-dire

toutes les causes de la série achèvent inéluctablement la réalisation d'un plan intelligible, sinon conforme à nos désirs, voilà la part faite au déterminisme conscient et organisateur.

Il serait trop aisé de démontrer que nous touchons là au mécanisme du « roman à thèse », comme on a baptisé le roman de Bourget. Romans à thèse, théorèmes que ces constructions ingénieuses où les événements ne sont plus juxtaposés au hasard d'une vie que domine la coïncidence, mais arrangés, combinés, déformés en somme pour les besoins d'une cause — si respectable soit-elle d'ailleurs! Or cette *respectability* même en a pipé plus d'un. Parce que Paul Bourget assignait au jeu ordonné de ses expériences infaillibles, sous le couvert d'une « crédibilité » où il est passé maître, des fins morales, religieuses ou patriotiques, parce qu'il asseyait sur des prémisses truquées des conclusions d'un traditionalisme rassurant, on a crié à l'ennemi de Taine. Pour un peu Brunetière l'eût embrigadé dans la croisade antisocialiste, ce même Brunetière qui oubliait — ou feignait d'oublier — ses propres incartades « du côté de chez » Spencer et de l'évolutionnisme en matière d'histoire littéraire. Tant il est vrai qu'on n'échappe pas au milieu où l'on vit.

Accordons à Paul Bourget le bénéfice de ses thèses elles-mêmes. Sachons gré au défenseur vigilant et courageux des solutions que proposent l'amour de l'ordre et le respect des croyances, le devoir social et le devoir individuel. Il reste que la démonstration est à base de parti pris, que le choix des données impose mathématiquement la « marche » du problème. C'est, si l'on veut, du déterminisme moral.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, il est possible, il est même probable que le passage rapide d'une classe sociale à une classe supérieure ne se réalise qu'au détriment de la stabilité du déclassé (*l'Etape*). Et dans le cadre étroit où les enferme, jusqu'à les étriquer, le romancier tout pénétré de son système, nul doute que les personnages du roman n'expient cruellement cet autre péché originel. Mais la terre cesserait-elle de tourner si à cette loi infiniment plausible dérogeaient les quelques exceptions infiniment respectables que constituent autant de cas d'espèce? Le malheur est que, pour Paul Bourget comme pour Taine, les cas d'espèce signifient plutôt de ces cas aberrants dont l'expérimentateur se débarrasse avec sérénité.

Trop bien construits et trop sûrement déterminés, tels nous apparaissent les romans de la seconde moitié du XIX^e siècle. Bourget n'échappe pas à la règle. Il y échappe d'autant moins qu'il n'a nulle envie de se soustraire à la stricte observance. Au contraire. On lui a souvent fait grief d'avoir élu ses héros, les belles adultères qui mettent double voilette et changent de fiacre à chaque coin de rue, dans le monde des désœuvrés à cinquante mille livres de rentes. Le snobisme n'y est pour rien. Bourget n'a cure des duchesses qui ne seraient que duchesses. Marcel Proust serait, à cet égard, plus vaniteux, plus sot. Mais, de même que le physicien, que le chimiste procèdent à leurs expérimentations dans les circonstances les plus favorables, à l'abri de tout agent perturbateur et le « climat » aidant du laboratoire, ainsi convenait-il, pour laisser aux différentes causes de la série leur jeu normal, leur jeu selon la norme, selon les règles, selon la « loi », d'exonérer les personnages, les « marionnettes », des soucis d'affaires, d'argent, de ménage, des activités de la vie. La vie en pâtît, l'élément humain. Taine aussi se défendait d'être un homme. Il lui suffisait d'être un savant.

* * *

A cette conception logique et périmée il nous est difficile d'apporter aujourd'hui l'adhésion de sentiment que suppose une admiration sans mélange. Nous n'aimons pas non plus le style de Paul

Bourget. Il est correct, mais froid, « démonstratif » sans chaleur, sans verve. On l'a rapproché devant nous du style de Balzac. Quelle erreur! Balzac entassait dans la fièvre des notations plus vraies que la vérité. Et l'image se précisait ainsi, au gré des touches successives, sans préoccupation de l'effet à produire. Image singulièrement suggestive : les rues avec leurs odeurs, les maisons et leurs moisissures, des personnages hüllucinatoires. Nous connaissons le cousin Pons, la cousine Be'te. Nous les reconnaissons entre cent mille. Le style les a créés sous nos yeux, bien plus que la trame du roman où ils vivent. « Bourget boit du chocolat » disait Richepin, un jour de gouaille. Rien qu'à le relire à voix haute, cela se sent.

Mais laissant de côté cet élément de pure forme, nous insistons plus volontiers sur le sens — sur l'absence — de l'inquiétude. A notre goût, rien n'est plus attachant, rien n'est plus révélateur de ce qu'il faut bien appeler le génie de l'homme que le frisson d'un Pascal en proie au silence des espaces infinis. Paul Bourget, romancier à thèse, est trop sûr de la route où le dirige une carte qui ne laisse rien au hasard. Triste rançon du déterminisme que cette orgueilleuse sérénité! Taine n'apparaît pessimiste que dans les *Origines de la France contemporaine*. Mais seules des raisons politiques expliquent cet accès de désenchantement. Chez Bourget, nulle trace d'hésitation. Pareil au chirurgien qui se fie à sa virtuosité et dont le scalpel péremptoire a toute l'aisance d'un réflexe, le romancier décréte, il condamne, il absout avec la même certitude, la même infaillibilité. Nous demandons plus d'humanité, plus de faiblesse — et que l'on tremble.

Ce serait le lieu d'évoquer Mauriac. Catholique et traditionaliste lui aussi, mais au prix de quels déchirements, de quelles âpres et sanglantes batailles! Il nous souvient d'avoir lu récemment, en première page de l'*Echo de Paris* qui a renoué l'heureuse tradition du grand quotidien littéraire, un article admirable sur le thème des « désespérés ». Mauriac y faisait une allusion, oh! très discrète, à ce suicide d'un jeune officier de marine, coupable d'avoir cru, de toute sa spontanéité, aux amours sans amour avec une « star » sans clarté. Certes, le suicide est, pour une conscience chrétienne, le pire des expédients, puisqu'il jette l'homme devant son Juge dans l'acte même du péché. Et pourtant, à cette protestation d'un idéalisme puéril mais touchant contre les lâchetés, les compromissions, les mensonges de la vie et la veulerie des vivants, n'est-il pas permis de chercher une excuse, une excuse qui rachèterait le pauvre, l'abandonné, le souffrant, le vaincu? Mauriac a pensé. Et comme il appelait un jour sur la femme deux fois meurtrière que le hasard d'un reportage lui avait donné d'assister au prétoire la miséricorde, toute pitié, il nous demande pour l'officier tombé du haut de ses illusions et de son beau navire, plus qu'une aumône, un élan d'indulgence. Imaginez un roman de Paul Bourget sur le suicide : la thèse ne souffrirait pas de ces apitoiements.

Est-ce à dire que nous avons progressé depuis 1875? A livrer toute notre pensée : sur ce chapitre, oui. Que le relativisme du romancier contemporain ne s'accommode pas toujours des exigences de la morale traditionnelle, nous n'aurons garde de le constater. Gide est un pervertisseur public; « l'immoraliste », le plus dangereux des maîtres. Marcel Proust a montré par son exemple que les ratiocinations en matière de psychologie aboutissent fatalement aux déviations de l'instinct : plus loin que le normal, l'anormal — c'est la règle. Et pour passer à la poésie dite pure, qui n'ignore que M. Valéry, à force de tourner en rond autour de son cerveau, s'imagine, chaque matin que Dieu fait, qu'il redécouvre tout seul le mécanisme de la connaissance? Le « moi » est haïssable chez eux, et chez beaucoup d'autres après eux. Pourtant c'est quand il pénètre en lui-même, « dans le fond désolé du gouffre intérieur », que l'homme, que l'écrivain prend conscience de son

humanité totale. La littérature d'aujourd'hui, au milieu d'un désarroi qui est le désarroi de la quête, avec des tâtonnements, des défaillances, des abandons, mais aussi avec une bonne volonté la plus émouvante, cherche à restituer dans le respect qu'on lui doit accorder le cas d'espèce. Et ne nous faites pas l'injure de croire que nous assimilons à la littérature la production, annuelle, alimentaire et qui se vend bien d'un marchand de papier sali.

* * *

Le roman déterministe est bien mort. Nous n'irons pas pleurer sur son destin. Paul Bourget survit à la déroute de ce qui fut un idéal de jeunesse. C'est la pire peine des octogénaires.

Que notre hommage ne fasse pas défaut à celui dont nous vénérons la parfaite probité dans l'erreur ! L'erreur — et elle fut commune à toute une génération — consistait à attendre de la science plus que ce qu'elle pouvait donner, à mettre le cœur en formules, la vie en théorèmes avec corollaires, à faire du roman une thèse. Le mérite — et il reste grand — est d'avoir servi, par le moyen imparfait d'un système précaire, des idées vraies, nobles, hautes et qu'il faut saluer. D'avoir eu vingt ans sous le pontificat de Taine, cela aura peut-être empêché Bourget d'être aussi humain que nous voudrions, cela ne l'empêche pas d'être le *great old man* qu'il continue de vouloir.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

L'archiduc François-Ferdinand⁽¹⁾

Son mariage

Avant de s'éprendre de la comtesse Sophie Chotek et de contracter avec elle un mariage morganatique, François-Ferdinand avait eu des visées plus hautes. Il avait certainement songé à demander la main d'une fille du prince de Galles, plus tard Édouard VII. Il s'ouvrit un jour de ce projet au baron Margutti, aide de camp de l'Empereur : « Oui, lui déclara-t-il, le moment est venu de relever le prestige de la monarchie par des mariages appropriés, mais ce mariage dont vous parlez, même s'il était réalisable, ce que j'ignore encore, est forcément si lointain qu'il vaut mieux, pour l'instant, n'en point parler ». Il ajouta, comme s'il prévoyait l'avenir : « Les choses se passent toujours, dans la vie, autrement qu'on ne l'avait projeté ». Ne dirait-on pas que François-Ferdinand, qui se méfiait de tout le monde, se méfiait même de son cœur ? Au surplus, on le voit mal se mariant dans la famille d'Angleterre sous le règne de la reine Victoria. La différence de religion n'eût-elle pas formé un obstacle infranchissable ?

La légende veut qu'il ait rencontré la comtesse Chotek pour la première fois en 1894, au bal du Gouverneur, à Prague, mais il est exagéré de parler d'un coup de foudre qui aurait frappé, ce soir-là, à jamais, l'archiduc et celle qui devait devenir sa femme. Plusieurs années s'écoulèrent sans que l'on connût rien, du moins dans le public, de l'idylle qui s'ébauchait. La maladie et la volonté de guérir occupèrent François-Ferdinand dans cette période de sa vie plus que tout le reste, mais il est possible qu'il entretint, dès lors, une correspondance secrète avec la jeune comtesse. Il se plaignait en tout cas à son médecin de l'impossibilité où se trouvait un Habsbourg d'obéir à la voix de son cœur pour des raisons d'étiquette : « Et voilà pourquoi, lui disait-il, maris et femmes sont, parmi nous, vingt fois apparentés. C'est grand dommage pour nos

enfants qui sont, pour la moitié, dégénérés et épileptiques ». C'est plus tard, c'est seulement au printemps de 1899 que François-Ferdinand mit son médecin dans ses confidences. Ses sentiments l'inclinaient vers Sophie Chotek, mais sa « peur de vivre » lui inspirait certains scrupules. Était-il assez guéri de la poitrine pour prendre femme ? Devait-il redouter de lui communiquer son mal ? Pouvait-il compter sur des enfants sains de corps ? Son médecin le rassura en toute conscience : « Il n'était pas contagieux et ne risquait point de donner le jour à des enfants malades. Le mariage et la vie calme qui s'ensuit généralement ne pouvaient qu'être avantageux à sa santé. Si l'union qu'il avait en vue devait lui apporter ces bienfaits, il pouvait envisager le mariage sans la moindre arrière-pensée ».

L'archiduc François-Ferdinand, toutefois, ne s'était pas encore décidé quand éclata le scandale qui lui força la main. Il était devenu l'hôte assidu de la famille de l'archiduc Frédéric, non point parce qu'il comptait épouser une de ses nombreuses filles, mais parce que la comtesse Chotek, dame d'honneur de l'archiduchesse, lui plaisait de plus en plus. L'archiduchesse Frédéric, née princesse Isabelle de Croy-Dumlen, encourageait naturellement François-Ferdinand. Elle en était à se demander laquelle de ses filles deviendrait impératrice d'Autriche quand un tragique incident vint dissiper ses rêves. François-Ferdinand avait passé la journée chez elle et quittait à peine le château quand une femme de chambre remit à l'archiduchesse Isabelle une montre munie de sa chaîne oubliée par l'archiduc au tennis. Un médaillon formant breloque pendait à la chaîne de montre. L'archiduchesse, obéissant à l'instinct ou à un pressentiment, ouvrit le médaillon et recula stupéfaite en y découvrant une photographie de sa dame d'honneur, cette Sophie Chotek, qu'elle avait recueillie par charité et qui se permettait d'entrer en coquetterie avec l'héritier du trône. Elle manda sur-le-champ la coupable, lui arracha des aveux qui achevèrent de l'instruire et la chassa séance tenante, comme une domestique. Le lendemain, tout le monde apprenait ce drame et la Cour, puis la ville ne parlèrent plus d'autre chose.

Les Chotek de Chotkova et Wognin étaient évidemment très pauvres, mais ils étaient aussi de très ancienne noblesse. Les Chotek font partie de ces quelques familles nobles de sang slave qui échappèrent aux massacres de la guerre de Trente Ans et aux émigrations qui s'ensuivirent. Ils sont barons depuis 1556, comtes depuis 1723, magnats de Hongrie depuis 1766. Le chef de la famille siégeait de droit à la Chambre autrichienne des seigneurs. Sophie Chotek était la cinquième fille du comte Bohuslaw Chotek et de la comtesse Wilhelmine Kinsky. Le comte Chotek avait été ministre d'Autriche-Hongrie à Bruxelles et à Dresde. Né fastueux, il dépensait largement l'argent qu'il n'avait pas. Les parents de Sophie avaient mené pendant quelque temps une existence brillante, mais les mauvais jours, trop vite venus, les prirent de court. Leurs enfants durent se tirer d'affaire, après la mort de leurs parents, comme ils purent. La comtesse Sophie avait été heureuse d'entrer comme dame d'honneur chez l'archiduchesse Isabelle qui n'était pas, du reste, une maîtresse indulgente ni bonne. L'archiduchesse Isabelle jouissait d'un renom d'avarice qui paraît fondé. Elle voyageait sans femme de chambre et la comtesse Sophie Chotek devait alors jouer le rôle de courrier et de camériste. Naturellement orgueilleuse, elle souffrait et s'irritait de ce manque d'égards. Les attentions de François-Ferdinand lui assuraient des horizons enchanteurs. Il n'est pas prouvé qu'elle ait cherché, par un calcul savant et de cauteleux manèges, à l'attirer dans ses filets, mais elle joua du moins un jeu serré pour l'y retenir et pour donner à cette amourette la fin la plus avantageuse.

La comtesse Sophie Chotek était née le 1^{er} mars 1868 à Stuttgart. Elle comptait donc trente-deux ans quand François-Ferdinand l'épousa, en juillet 1900. Elle n'était pas précisément belle ni même jolie, mais elle avait ce qu'on appelle de la race. Grande et forte, elle avait un visage osseux, mais éclairé par deux yeux bruns superbes et couronné par une magnifique chevelure d'un brun clair. L'archiduchesse Isabelle, tout imbuë de l'esprit qui régnait à la Cour de Vienne, n'avait jamais envisagé le crime dont sa maison était devenue le théâtre. Elle en apprit de belles en interrogeant ses domestiques : rendez-vous secrets, correspondance clandestine.

En se séparant de sa dame d'honneur à grand scandale, elle rendit d'ailleurs à tout le monde, y compris la dynastie, le plus mauvais service. François-Ferdinand, le plus entêté des princes, blessé dans la personne de celle qu'il aimait, releva le défi et

(1) D'un volume à paraître en octobre, chez Grasset, à Paris.

résolus de mener jusqu'aux autels, cette personne de naissance inférieure qu'il aurait peut-être, dans d'autres circonstances, accompagnée moins loin et moins haut.

* * *

Pour apprécier à sa juste mesure l'émoi de la Cour autrichienne, il faut se rappeler la domination tyrannique qu'exerçait encore l'étiquette au commencement du XX^e siècle. Plus de cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis que les Habsbourg avaient perdu leurs domaines espagnols, mais ils avaient pieusement conservé les us et coutumes de leurs ancêtres plus heureux. Voltaire a écrit : « Plus un peuple est libre et moins il a de cérémonies ». Les Espagnols du XVII^e et du XVIII^e siècles n'étaient pas libres et les Autrichiens du XIX^e ne l'étaient pas davantage. Esclave d'un protocole d'airain, le souverain espagnol était encore plus gêné que ses sujets. On cite des preuves étonnantes de la tyrannie tragique exercée à la Cour de Madrid par cette étiquette, plus forte que tout. Philippe III d'Espagne, souffrant d'une légère indisposition, on mit à son chevet un brasero dont le feu trop vif finit par l'incommoder. Le marquis de Pobar invita le duc d'Albe, gentilhomme de la Chambre, à faire enlever le brasero, mais le duc d'Albe se refusa : ce soin incombait au duc d'Usseda, sommelier du corps. Prévenu en hâte, le duc d'Usseda arriva, mais trop tard : Philippe III avait pris un érysipèle dont il mourut.

François-Joseph n'aurait peut-être pas été cérémonieux jusqu'à la mort, mais sa conscience à remplir ses devoirs ne s'offensait point des rigueurs de l'étiquette. Il s'y pliait volontiers et voulait que les autres s'y plussent. Son médecin, le docteur Kerzl, mandé en hâte à son chevet, étant accouru en veston, François-Joseph, dès qu'il eût recouvré ses esprits, lui fit signe d'aller passer l'habit noir comme l'exigeait l'étiquette. Aussi souffrait-il vivement des entorses que sa femme, l'impératrice Elisabeth, habituée aux mœurs plus simples de la Cour bavaroise, infligeait chaque jour, et comme à plaisir, aux bonnes coutumes. Au premier dîner de gala où l'impératrice Elisabeth parut à Vienne, elle ôta ses gants pour manger. Une dame d'honneur s'approcha d'elle et lui fit respectueusement observer qu'il était de règle que l'impératrice d'Autriche gardât ses gants pendant le repas. « Cette règle, répliqua l'impératrice, cesse désormais d'être en vigueur et je ne remettrai pas mes gants ». Elisabeth aimait la bière, mais l'étiquette espagnole ne tolérait à la table impériale que du vin. Elisabeth aimait à se baigner... mais il n'y avait alors de salle de bain ni à la Hofburg ni à Schoenbrunn, ni dans les pavillons de chasse de l'Empereur. Elisabeth avait de jolis souliers qui disparaurent et qu'elle réclama. On lui répondit que l'impératrice d'Autriche devait, chaque jour, porter des chaussures neuves, les chaussures une fois portées revenant de droit aux femmes de chambre. Elisabeth insista pour qu'on lui permit de porter plusieurs fois les mêmes souliers. Sur quoi ses femmes de chambre répandirent le bruit qu'elle était avare, ce qu'elle n'était certainement pas. Elisabeth aimait les chevaux. Elle prit des leçons d'équitation dans un cirque. Elle aimait à chevaucher seule en laissant voir ses chevilles et même quelque peu d'une jambe fort bien faite. Il n'en fallut pas plus pour que la Cour vit en elle une demi-folle. On comprend qu'à peine informés du sentiment et des projets de François-Ferdinand, les familiers de l'empereur accusèrent l'archiduc d'avoir perdu la tête. L'héritier du trône songeait à épouser une comtesse Chotek! Quelle extravagance! Il aurait pu, à la rigueur, s'unir par les liens du mariage avec une comtesse Harrach ou une comtesse Schoenborn. Du moins, le principe de l'égalité de naissance de l'*Ebenbürtigkeit* eût été à peu près sauvegardé, mais une comtesse Chotek ne pouvait monter sur le trône sans attirer sur celui-ci la colère du ciel.

Les archiduchesses s'affligeaient à qui mieux mieux d'une mésalliance si énorme. Plus d'une avait espéré que l'archiduc la distinguerait. Il se mêlait donc à leur indignation d'ordre dynastique un grain de mélancolie sentimentale. Des réunions mondaines où l'on blâmait François-Ferdinand et où l'on formulait l'espoir que l'Empereur opposerait son veto sortirent d'étranges historiettes. On apprit que le père de Sophie, le comte Bohuslaw, était devenu fou peu avant de mourir et qu'il aurait, dans un wagon, froidement étranglé une de ses filles. Si du moins sa pitoyable victime avait été la comtesse Sophie! Quelle épreuve eût été épargnée à l'*Erzhaus!* Je m'empresse d'ajouter que cette histoire de strangulation, soigneusement relevée et répandue par Maxi-

milien Harden, est évidemment fautive. Les personnes les mieux renseignées sur les antécédents de la famille Chotek et que j'ai pu interroger à ce sujet, tant à Prague qu'à Vienne, ont énergiquement nié l'authenticité de ce meurtre romanesque.

François-Joseph ne fut pas le dernier à s'émuvoir du projet matrimonial formé par son neveu. Le souvenir de la catastrophe de Meyerling était en train de s'effacer dans son esprit. Ses familiers avaient cru remarquer qu'il parlait plus amicalement de François-Ferdinand et désirait se rapprocher de lui. L'amourette absurde de l'héritier présomptif retourna contre lui le souverain, plus hostile que jamais. François-Joseph avait souffert dans son orgueil, qui était grand, et dans sa conscience dynastique, qui était chez lui le sentiment suprême, de la folle conduite des siens. Quand on lui avait annoncé le suicide de Rodolphe, il n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « Il est mort comme un tailleur! » Les mésalliances de tant d'autres membres de la famille impériale ne l'avaient pas trouvé plus indulgent. Du moins ces dévois n'étaient-ils pas appelés à régner. De prime abord, François-Joseph déclara que le dessein de son neveu ne s'accomplirait pas. Il se crut assez fort, pendant quelque temps, pour empêcher cette union ridicule. Il y perdit son latin. Moins obéi que le Sénat romain, il dut souffrir que Tite épousât Bérénice.

François-Joseph avait l'esprit de famille sans aimer beaucoup la sienne, mais il se comporta toujours scrupuleusement envers elle. Il avait attiré en Autriche et à Vienne ses parents proches ou lointains, tombés dans le malheur. Il avait invité le vieux roi de Hanovre et sa famille, le comte de Chambord et sa femme Marie-Thérèse, la mère de Philippe de Cobourg et du tsar des Bulgares, la très séduisante princesse Clémentine d'Orléans. Alphonse XII d'Espagne avait été élevé au *Theresianum* et avait épousé une archiduchesse. L'Autriche, en un mot, était devenue sous François-Joseph une maison de santé et de retraite pour têtes découronnées en espoir de couronne. Et François-Joseph lui-même faisait figure, non sans grandeur, de suprême gardien de la légitimité. On comprend qu'il ressentit amèrement le tour inattendu que lui jouait son neveu.

Il commença à réprimander l'archiduc et le supplier. Il fit appel à sa fierté et à son sentiment du devoir, mais sans succès. François-Joseph ne réprouvait pas seulement le mariage de l'héritier du trône avec la comtesse Chotek parce qu'elle était de naissance inégale, mais parce qu'il prévoyait, dans le droit public austro-hongrois, des difficultés presque insurmontables et parce qu'il en redoutait, non sans raison, un nouvel affaiblissement de la monarchie. On racontait à Vienne que le comte Tisza se réjouissait ouvertement des amours inégales et fantasques de l'archiduc. Quel fâcheux symptôme!

Rebuté par son neveu, François-Joseph essaya d'agir sur la personne d'où venait le mal, sur Sophie Chotek elle-même. Elle était renommée pour sa piété. On lui dépêcha les évêques les plus éloquentes de Vienne et autres lieux. Elle les écoutait avec déférence, mais réfutait leurs arguments avec un argument plus fort, à ses yeux, que tous les autres : « Le Ciel lui ordonnait de persévérer. Le Ciel l'avait investie d'une haute mission auprès de l'archiduc, en faveur de la Monarchie ». Le comte Sforza raconte qu'elle tint un jour ce propos étonnant : « Si je veux épouser l'archiduc, c'est pour sauver son âme. » Son confesseur, un Père jésuite, l'encourageait dans cette voie : « En épousant l'archiduc, disait-il à sa pénitente, vous rendrez un signalé service à l'Eglise. »

Un prélat qui avait joui naguère d'un large crédit auprès de François-Ferdinand jeune homme, Mgr Marschall, fut prié d'user de son influence sur l'héritier du trône. Il échoua comme les autres messagers et n'y gagna qu'une chose : l'animosité persistante du couple archiducal. Quand il fut question de lui, quelques années plus tard, comme prince archevêque de Vienne, l'archiduc et l'archiduchesse intriguèrent si fort auprès du Vatican que le pape désigna un autre prélat. Nomination d'autant plus significative que l'empereur en personne avait appuyé Mgr Marschall. Prélat de grande culture et de grand bon sens, le candidat écarté avait prévu, lui aussi, les complications qui résulteraient du mariage inégal de François-Ferdinand. Plus tenace que l'Empereur, Mgr Marschall ne se gêna point pour blâmer le souverain de s'être laissé fléchir : « C'est, disait-il, la plus impardonnable des fautes qu'ait commises François-Joseph. » Propos qui laisse entendre que ce monarque en connut d'autres.

On sait que l'archiduc Rodolphe, follement épris de la baronne Vetsera, avait vainement supplié son père d'appuyer la demande

en rupture de mariage qu'il avait adressée au Vatican. A cette prétention, il est vrai exorbitante, François-Joseph avait répondu comme il devait répondre : par un refus indigné. Las de lutter et las de vivre, Rodolphe s'était suicidé. François-Ferdinand dans son conflit avec l'empereur, montra plus de constance. Il était, d'ailleurs, soutenu à la Cour par une minorité de personnes influentes, entre autres par l'imératrice Elisabeth qui ne laissait pas d'exercer sur son mari une certaine influence. Elle plaïda de toutes ses forces la cause de son neveu. Elle brûlait dans son romantisme de le voir triompher, l'encourageait et le réconfortait dans ses jours de dépression : « Franz, lui disait-elle, tiens bon et marie-toi avec celle que tu aimes, sinon tu auras de vilains enfants. » François-Ferdinand « tint bon » et, dans sa volonté d'aboutir, réussit à trouver enfin l'allié tout-puissant dont il avait besoin. C'est l'intervention personnelle du pape en sa faveur qui finit par emporter, dit-on, le consentement de François-Joseph; mais l'Empereur persista à exiger un mariagemorganatique excluant du trône Sophie Chotek et ses enfants. Et par un serment solennel, prononcé la veille du mariage, l'archiduc déclara devant toute la Cour qu'il souscrivait aux restrictions imposées par son oncle. Le premier ministre autrichien était alors Ernest de Koerber, qui passait pour témoigner à l'archiduc et à ses vœux matrimoniaux plus d'indulgence que les autres personnages officiels. C'est lui qui rédigea, d'accord avec François-Joseph, la formule de renonciation imposée à l'archiduc. Il tenta vainement d'adoucir les conditions mises par l'Empereur à son consentement. François-Joseph se montra inflexible. La cérémonie de la renonciation se déroula à la Hofburg, le 28 juin 1900. Elle laissa à tous ceux qui y assistèrent, à François-Joseph plus qu'à tout autre, un souvenir lugubre.

Tous les archiducs étaient là, flanqués d'un grand nombre de ministres, de généraux, de hauts dignitaires. L'Empereur avait son expression revêché et dure des mauvais jours et c'est sur un ton presque menaçant qu'il prononça son discours : « J'ai convoqué, déclara-t-il les membres de ma maison, les conseillers secrets et les ministres, car la déclaration qu'ils vont entendre est de grande importance pour l'*Erzhaus* et la Monarchie. Constattement animé du désir de veiller au bien de ma maison et soucieux de donner à mon neveu une preuve de mon amour tout spécial, j'ai approuvé son mariage avec la comtesse Sophie Chotek. La comtesse Chotek descend d'une noble souche, mais sa famille n'appartient pas pour autant à celles qui, d'après la tradition de notre maison, peuvent être considérées comme étant de naissance égale. Seuls, d'autre part, des mariages avec femmes de familles égales peuvent être reconnus. Donc, ce mariage avec la comtesse Sophie Chotek rentre dans la catégorie des mariagesmorganatiques et les enfants qui, avec la grâce de Dieu, en naîtront ne pourront entrer en possession des droits réservés aux membres de l'*Erzhaus*. En conséquence, Son Altesse l'archiduc va prononcer un serment solennel par où il le reconnaît tout ce qui vient d'être énoncé sur son mariage (que ce mariage est un mariagemorganatique) et que ce mariage ne peut donc être considéré comme égal et que les enfants qui en sortiront, avec la grâce de Dieu, ne peuvent être tenus pour *ebenbürtig*. J'invite le ministre de la maison impériale à donner lecture du serment à Son Altesse l'Archiduc. »

Le ministre de la maison impériale lut alors à haute voix la formule par où François-Ferdinand renonçait au trône pour ses enfants à venir. Triste héros de cette cérémonie expiatoire, l'archiduc n'avait pas un visage moins sombre que son oncle et tout le reste de la noble compagnie. Et ce fut d'une voix sourde, où perçaient la contrainte et le dépit, qu'il répéta à voix basse le serment que la loi et son oncle lui imposaient.

* * *

Trois jours plus tard, le 1^{er} juillet 1900, François-Ferdinand célébrait, dans la chapelle de Reichstadt, en Bohême, son mariage avec la comtesse Sophie Chotek. La cérémonie nuptiale se déroula sans le moindre appareil. François-Ferdinand gagna l'autel au bras de sa belle-mère, l'archiduchesse Marie-Thérèse, qui, dès le premier jour, avait pris fait et cause pour lui. Suivaient les sœurs de l'archiduc, les archiduchesses Maria-Annunziata et Elisabeth, puis la mariée, en robe de soie blanche. A la droite de la comtesse Chotek se tenait son oncle, le prince de Löwenstein, qui lui servait de témoin. A sa gauche, se tenait le chef de

la famille Chotek, le comte Karl Chotek; puis venaient les parents de l'épouse, puis le maître de la Cour, comte Nostitz, qui servait de témoins à François-Ferdinand; enfin, une dame de la Cour, M^{me} Malliard de Chatonaye et le comte Cavriani. Le doyen Hickisch, du clergé de Reichstadt, prononça une allocution déférente et cordiale. L'archiduc et sa femme échangèrent alors leurs anneaux. Et le doyen Hickisch déclara : « Puisse ces anneaux promettre un bonheur conjugal sans nuage! C'est le vœu que formement en ce moment des millions de cœurs. » L'orgue joua l'hymne national que l'assistance écouta debout, une messe fut célébrée et le déjeuner de noces eut lieu.

A la fin du repas, la belle-mère de l'archiduc proposa un triple hurra en l'honneur des mariés. Un orchestre militaire exécuta de nouveau l'hymne national. Et les mariés s'en furent, acclamés par les enfants des écoles qui formaient la haie. Ils allèrent passer leur lune de miel dans ce château de Konopischt qui devint leur asile favori à l'un et à l'autre. Le jour même du mariage, François-Joseph conféra à Sophie Chotek le titre de princesse Hohenberg. Il devait lui faire attendre six ans le titre de duchesse.

On a soutenu qu'il aurait pu se montrer moins rigoureux, mais il semble bien qu'en agissant comme il fit, il se borna à interpréter, à vrai dire rigoureusement, les lois établies. La Pragmatique Sanction, promulguée par l'Empereur Charles VI en 1713 et qui fixait le droit de succession dans la maison d'Autriche, ne contient aucune disposition spéciale sur le droit au trône des enfants nés du mariage d'un archiduc avec une personne de naissance inégale, mais ces enfants sont écartés du trône par l'*Österreichische Hausgesetz* dont se réclamait, en l'espèce, François-Joseph. Le serment imposé à François-Joseph contraignait celui-ci à renoncer pour sa femme et ses enfants au trône autrichien, mais au trône autrichien seulement.

Quant à la possibilité d'accession au trône de Hongrie, cette question se présentait sous un jour beaucoup plus complexe et douteux. La Constitution hongroise ne prévoit pas les mariagesmorganatiques. L'épouse du roi de Hongrie, fut-elle Cendrillon, monte sur le trône en même temps que son mari. Rien ne s'opposait donc à ce que Sophie Chotek devint un jour reine de Hongrie où ses fils auraient pu devenir princes royaux. Quand François-Ferdinand, sur la volonté de son oncle, prononça son serment de renonciation à Vienne, les ministres hongrois éprouvèrent un vif embarras, tempéré, d'ailleurs, par une certaine satisfaction, car ils voyaient dans la difficulté naissante le moyen de relâcher encore le lien qui rattachait la Hongrie à l'Autriche. Il était dit, dans l'accord de 1867, que la Pragmatique Sanction formait la base des rapports austro-hongrois. Aussi fallut-il laisser le ministre président Szeil déclarer officiellement ceci qui n'est pas très clair : « La Pragmatique Sanction ne fixant pas une règle de succession au trône commun d'Autriche et de Hongrie, la Hongrie s'en remet exclusivement, sur cette question de la succession au trône, aux dispositions contenues dans la Pragmatique Sanction. » Le serment de l'archiduc fut incorporé au Code hongrois par un acte spécial.

Les Autrichiens avaient énergiquement soutenu jusqu'alors la thèse d'après laquelle la Pragmatique Sanction créait aux deux États des obligations identiques et mutuelles. Le coup de tête de l'archiduc permettait au particularisme hongrois d'affirmer sa manière de voir, qui était aux antipodes de celle-là. Peut-être l'historien Schüssler exagère-t-il quelque peu quand il constate qu'à partir de ces négociations et des débats constitutionnels qu'elles provoquèrent, l'Autriche-Hongrie cessa d'exister et qu'il n'y eut plus désormais, et tout au plus, qu'une Hongrie-Autriche. Il n'en est pas moins certain que cette dispute et les perspectives qu'elle ouvrait pour le jour où la succession de François-Joseph deviendrait vacante, aggravèrent, dans l'empire et au dehors, la notion de la décadence austro-hongroise. On comprend que François-Joseph ne pardonnât pas volontiers à son neveu sa malheureuse passion pour Sophie Chotek. Et François-Ferdinand lui-même, s'il n'avait eu d'autre souci, comme il le prétendait, que le bien de la monarchie, aurait dû renoncer soit à son trône, soit à son amour.

Il se garda de rien sacrifier à la raison d'État et passa les quatorze années de sa vie mariée à préparer son avènement, peut-être aussi, mais cela n'est aucunement prouvé, l'avènement de sa femme. Il avait annoncé à ses proches que sa campagne recevrait, à peine serait-il monté sur le trône, le titre officiel de « l'épouse (*Gemahlin*) de l'Empereur et Roi. » On lui adresserait la parole

en l'appelant Altesse Royale (*Königliche Hoheit*). Quant aux deux fils auxquels Sophie Chotek donna le jour, François-Ferdinand laissait entendre que l'aîné entrerait dans l'armée, le cadet dans le clergé. On l'entendit plaisanter très haut le jour du baptême de ce dernier : « N'a-t-il pas déjà, demandait-il, l'air d'un petit évêque ? » Mais peut-être ces propos tenus en public avaient-ils pour but principal de faire taire les commérages sur d'autres desseins prêtés au père.

* * *

Jusqu'au moment où il s'éprit de Sophie Chotek et en fit sa femme, François-Ferdinand avait affecté de parler du sexe faible en termes cavaliers. On connaît la théorie de Guillaume II sur les femmes et les K où elles doivent se confiner (*Kirche, Küche, Kinder*). Moins galant encore, l'archiduc aimait à répéter jusqu' alors : « Les femmes ne sont à leur place que dans la cuisine et au lit. » Mais Sophie Chotek était femme à réclamer et obtenir plus d'égards. Elle déclarait, non sans habileté, en présence de François-Joseph qu'elle ne convoitait rien pour elle, ni pour ses fils. François-Ferdinand, de son côté, répétait à l'envi que l'héritier présomptif, c'était l'archiduc Charles, son neveu et nul autre; mais François-Joseph n'en persistait pas moins à croire que l'épousemorganatique du *Thronfolger* ferait l'impossible afin de monter elle-même sur le trône d'Autriche et de pourvoir ses enfants d'une façon ou d'une autre. Il était entretenu dans cette conviction par Mgr Marschall, victime des rancunes archiduciales. L'empereur savait, d'autre part, que François-Ferdinand trouverait, à la Cour même, des soutiens sérieux s'il s'avisait jamais de solliciter du pape l'annulation de son serment. Un aumônier de la Cour, Mgr Mayer, se faisait fort de prouver que ce serment était nul et non avenue « pour avoir été prononcé au nom de personnes qui n'existaient pas encore ». Des événements plus tragiques que tout le reste empêchèrent les craintes de François-Joseph de se réaliser.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que, deux ans après l'attentat de Sarajevo et en pleine guerre, l'archiduchesse Marie-Thérèse, qui avait recueilli les enfants de son beau-fils, chercha à faire attribuer au prince Max, l'aîné, le duché de Lorraine. Marie-Thérèse ne doutait pas que la Lorraine dût rester à l'Allemagne, mais, observait-elle dans sa lettre à Guillaume II, la création d'une Lorraine ducale, sur laquelle eût régné le prince Max, ne pouvait que satisfaire à la fois l'Allemagne et la France. Les Français, bien à tort, blâmaient le statut donné à la Lorraine par l'Allemagne, victorieuse en 1871. Ils avaient tort, mais peut-être y avait-il lieu, pour des raisons politiques, de tenir compte de leurs protestations. L'installation du prince Max en Lorraine ducale allait tout arranger. Cette solution, déclarait Marie-Thérèse, eût ravi l'archiduc. Guillaume II n'avait-il pas toujours fait grand cas des vœux de ce fidèle ami ?

L'empereur allemand montra pour la forme à M. de Jagow la lettre de l'archiduchesse Marie-Thérèse, mais entendit sans surprise le chef de la *Wilhelmstrasse* proposer qu'on répondît par un non formel à ces étranges suggestions. Guillaume II fit donc savoir à Marie-Thérèse qu'un projet de Lorraine ducale rencontrait l'opposition absolue de la noblesse allemande, du *Bundesrat* et du *Reichstag*. Marie-Thérèse se le tint pour dit, mais sa démarche prouve peut-être que le souci d'assurer l'avenir de ces princes tombés du ciel préoccupait leurs proches plus que leurs parents, plus que leur père. Il est vrai que leur sort, au lendemain du meurtre de Sarajevo, était d'autant plus précaire que François-Ferdinand sur la sommation de François-Joseph, avait renoncé à leur transmettre jusqu'aux biens hérités du duc de Modène. Dans les petites choses comme dans les grandes, le mariage morganatique de l'héritier du trône créait des situations inextricables, parfois grotesques. On ne sortait pas des incidents pénibles.

La princesse Hohenberg accompagnait-elle à la gare son mari partant en voyage, elle pouvait prendre place dans une voiture impériale, mais elle devait revenir de la gare dans un véhicule dont les roues n'étaient pas dorées et où ne devaient point figurer des valets en livrée de gala. Assistait-elle aux courses ou à une représentation, en compagnie de son mari, celui-ci devait prendre place dans la loge réservée à la Cour, mais sa femme n'avait pas le droit de s'asseoir à son côté. François-Joseph et le prince Montenuovo étaient là, d'ailleurs, pour veiller au respect de l'étiquette. Et ils y mettaient l'un et l'autre d'autant plus de zèle que l'exaspération de l'archiduc ne laissait pas de les réjouir. Le prince Montenuovo, qui détestait l'héritier présomptif, détesta bientôt

sa femme plus encore. La mère de Sophie Chotek était née, comme on sait, comtesse Kinsky. Les Montenuovo, d'autre part, étaient apparentés aux Kinsky et le maître des cérémonies de la cour avait bien compté, semble-t-il, qu'on cousinerait. Froissée par l'attitude qu'avait adoptée à son égard l'aristocratie autrichienne, la princesse Hohenberg battit froid en bloc à tout ce monde, y compris Montenuovo. Celui-ci, voyant ses espoirs déçus, en fut poussé à se montrer plus insolent que jamais. Il affectait, lors des grandes cérémonies, de ne savoir vraiment où placer la femme de l'archiduc. Quel tracas! Quel casse-tête! Un soir, lors d'un de ces galas qui mettaient Vienne en émoi, tous les membres de la maison impériale firent leur entrée au bras d'une dame ou d'un cavalier du même rang. Sophie Chotek venait en queue du cortège et toute seule. Elle avait subi de cruelles humiliations. Celle-ci, toutefois, lui parut dépasser la mesure et quand, le lendemain, Montenuovo-Neipperg, légèrement ennuyé par le bruit qui se faisait autour de l'incident, alla s'excuser au palais du Belvédère, il ne fut même pas reçu. François-Ferdinand et sa femme faisaient leurs malles et quittaient Vienne, la rage au cœur.

On savait à la Cour que François-Joseph se désintéressait à ces querelles et n'élèverait jamais la voix, pas plus en faveur de son neveu que de sa nièce par mésalliance. Cette indifférence explique les coups d'épingle des subalternes. On faisait sa cour à l'empereur en humiliant l'héritier du trône. La princesse Elisabeth Windischgrätz, fille du feu kronprinz Rodolphe, passait pour exceller, plus que n'importe qui, dans ce divertissement stupide. François-Joseph, qui l'adorait, lui pardonnait tout. Elle en profitait, tantôt pour voyager à bord d'un navire de la flotte comme pour narguer François-Ferdinand dont c'était le domaine, tantôt pour s'installer au château de Miramar au moment où le couple archiducal souhaitait d'y venir. Les archiduchesses jubilaient au récit que leur faisait de ces méchants tours la princesse Windischgrätz. L'archiduchesse Isabelle, la mère de famille déçue dans ses espoirs matrimoniaux, se distinguait, elle aussi, par son zèle à brimer François-Ferdinand et son épouse. Elle applaudissait, dans sa belle âme, aux intrigues qui se nouaient entre eux et ne leur laissait aucun répit.

* * *

François-Ferdinand avait fait, en épousant Sophie Chotek, un mariage d'amour s'il en fut jamais. Il n'est que juste de constater que l'objet de cette grande passion paya largement de retour le prince qui lui avait tout sacrifié. La duchesse Hohenberg marquait à François-Ferdinand un dévouement à toute épreuve, l'enveloppant d'un manteau quand il faisait froid et lui apportant elle-même des pantoufles quand il rentrait, trempé, d'une partie de chasse. Redoutant les attentats, elle exigeait que l'archiduc se fit accompagner d'un policier quand il devait paraître en public. Elle ne veillait pas moins sur l'âme de son mari que sur son corps. François-Ferdinand, marié, devint encore plus dévot qu'il n'était. Sa femme n'admettait dans son intimité que des serviteurs et des amis d'une piété reconnue. Quand le général Auffenberg fut nommé ministre de la Guerre, elle le félicita en ces termes : « Enfin, nous avons un ministre bon catholique ». Auffenberg, cependant, était moins pieux que ne le pensait la duchesse Hohenberg. Et quand il y parut, son étoile ne tarda pas à pâlir au ciel du Belvédère et de Konopischt. Que cette piété fût sincère, cela n'est pas douteux, mais la duchesse de Hohenberg exagérait la piété, au dire des méchantes langues, pour se faire mieux voir du Vatican le jour où son mari, poussé par elle, demanderait l'annulation du serment prononcé malgré lui; c'est là peut-être pure médisance. Sophie Chotek était, d'ailleurs, aussi intrigante qu'elle était orgueilleuse et pleine d'ambition. Les insolences des archiduchesses la désespéraient. Elle jurait d'un tirer vengeance. En attendant, elle relevait vertement les offenses provenant de personnages moins considérables. Comme on discutait un jour, en petit comité, le rôle que jouerait la duchesse Hohenberg aux côtés du futur empereur, le comte Paar, qui était l'homme de confiance de François-Joseph, déclara : « Il se passera ce qui s'est passé à la Cour d'Italie quand Victor-Emmanuel II épousa en mariage morganatique la comtesse Mirafiori. Tout le monde, ou presque, ignorait jusqu'à son existence. » Le propos, rapporté tout chaud à Sophie Chotek la remplit d'amertume. Le général Margutti, qui faisait partie, lui aussi, du groupe où ce propos fut tenu, se trouvait précisément au Belvédère. Sophie Chotek le fit appeler et d'une voix où perçait un vif déplaisir, lui déclara : « Le comte Paar, je le sais, a tracé un parallèle entre le comtesse Mirafiori et moi-

même. Dites-lui que sa comparaison pêche par la base et m'a péniblement blessée. Entre ma naissance et mon éducation et celles de la comtesse Mirafiori, il y a un abîme. Le comte Paar l'a oublié. Je n'admets pas cela ».

Très fêré de sa noblesse, la duchesse avait le plus plébéien des défauts, l'avarice. Elle redoutait, plus encore que son mari, les vaines dépenses. De passage à Salzburg, elle provoqua un incident pénible en montant dans une voiture à un cheval alors que d'usage immémorial, en Autriche, les gens de qualité ne montent que dans un véhicule tiré par deux coursiers. Elle aggrava son cas en refusant, la promenade achevée, de payer au cocher ce qu'il demandait et en le traînant au poste de police où le commissaire donna tort au cocher, naturellement, et le frappa d'une amende. Les menus faits de ce genre ne sont pas rares dans la vie quotidienne du ménage archiducal. Ils révèlent son mépris pour le peuple et combien peu l'archiduc et sa femme cherchaient à se faire aimer des petites gens.

Préoccupé, à la veille de son mariage, par sa maladie, les soins et les déplacements qu'elle entraînait, François-Ferdinand n'avait pu s'adonner à la chose publique autant qu'il aurait souhaité. Guéri ou, du moins redevenu très capable de supporter fatigues et soucis, poussé au surplus par sa femme aux ambitions demeurées, l'archiduc s'appliqua désormais à faire vraiment figure d'héritier présomptif. Il savait à quel point toute initiative de sa part déplaisait à François-Joseph, mais n'en était que plus porté à s'immiscer dans les affaires. Il s'y mêlait d'ailleurs dans un sens rigoureusement conforme aux préférences de Sophie Chotek : « Cherchez la femme », a-t-on dit de tout temps. Dans le cas de François-Ferdinand, il n'était pas besoin de chercher longtemps. C'est ainsi que peu de mois après son mariage, au printemps 1901, il accepta le protectorat d'une association scolaire, strictement confessionnelle, le *Katholischer Schulverein*. Il en profita pour prononcer une allocution où il mêlait à des témoignages de déférence et à des promesses d'obéissance à Rome des pointes inutilement blessantes à l'adresse de certains partis autrichiens, moins respectueux du Saint-Siège : « Le mouvement du *Los von Rom*, déclara-t-il à une délégation du *Schulverein*, équivalait ni plus ni moins à *Los von Oesterreich*. » Propos non moins excessif qu'intempestif. Il engendra des polémiques furibondes. Sophie Chotek était, d'ailleurs, célèbre, parmi ses intimes, pour son manque de tact. Son mari, nous en avons déjà donné des exemples, n'excellait pas moins dans ce domaine. A eux deux, ils accomplirent des chefs-d'œuvre de maladresse.

On a contesté l'emprise de la duchesse Hohenberg sur son mari. Nikitsch-Boules affirme que son action a été, à tout le moins, fort exagérée. Il ne semble pas que tel fût le cas. La duchesse exerçait bel et bien sur l'archiduc l'influence que tout le monde lui attribuait. Si François-Ferdinand commença par protéger le comte Berchtold jusqu'à favoriser de toutes ses forces sa candidature à la succession d'Aerenthal, c'est fort probablement à la prière de Sophie Chotek. Le comte Berchtold avait épousé une comtesse Karolyi qui, à la différence de tant d'autres grandes dames, avait prodigué, des les premiers jours, les marques d'une vive amitié à l'épouse morganatique. C'est par gratitude que celle-ci chantait les louanges du comte Berchtold et le déclarait tout désigné pour le *Ballplatz*. En quoi, et comme nous verrons tantôt, elle se trompait lourdement. On a dit de François-Ferdinand qu'à l'encontre de Guillaume II, il savait choisir ses serviteurs. Ce n'est pas tout à fait exact, du moins quand sa femme était en jeu.

Sophie Chotek a commis des bévues. Mais elle avait une vertu (au sens étymologique de ce mot) qui suit toujours ceux qui la possèdent : la force de volonté. Elle souffrait atrocement des humiliations dont la Cour l'abreuvait, elle aurait voulu griffer François-Joseph quand il répondait par un silence glacial aux compliments serviles qu'elle lui prodiguait, mais elle montra le courage de dissimuler et de persévérer et cette obstination commençait, quand elle mourut tragiquement, à porter des fruits.

Elle gravit les échelons du pouvoir avec patience, avançant à l'ancienneté, si l'on ose dire et à l'assiduité. Tel un petit employé, après avoir balayé les salles et collé des timbres-poste, devient sous-chef, puis chef de bureau. Heureux accidents qui se produisent parfois et donnent courage aux intrigants. Elle fut nommée tour à tour princesse. *Durchlaucht*, duchesse et *Hochzeit*. Ce fut une invitation à la Cour de Roumanie qui brisa la manière d'ostracisme dont l'avaient frappée, d'abord, les familles régnantes. Invitée à Sinaïa avec l'archiduc, elle y fit bonne figure. Le roi

Carol, instruit des sentiments anti-hongrois de François-Ferdinand, voulait gagner celui-ci à la cause roumaine. Il n'aurait pas pu s'y prendre plus efficacement. Sophie Chotek rentra de Bucarest enchantée de la reine Elisabeth et pro-roumaine à jamais. Elle allait jusqu'à pardonner aux Roumains de n'être pas catholiques.

Le roi Edouard VII n'aurait pas demandé mieux, si l'on en croit M. Wickham Steed, que de voir officiellement, dans la duchesse Hohenberg, la future impératrice d'Autriche; mais George V, après lui, et surtout son entourage, se montrèrent moins coulants. Quand eut lieu, en 1910, à Londres, le couronnement du nouveau roi d'Angleterre, François-Joseph, retenu à Vienne, dut déléguer François-Ferdinand, mais c'est en vain que l'archiduc tenta d'obtenir une invitation pour sa femme. L'ambassadeur Menadorff-Pouilly, *persona* pourtant *gratissima*, fit de son mieux pour contenter l'archiduc. On lui répondit poliment, mais de façon négative. C'est pour réparer la blessure d'amour-propre infligée alors au couple archiducal que George V invita, par la suite, exactement en 1913, François-Ferdinand et sa femme à venir chasser à Windsor. Le Roi se montra d'une prévenance parfaite, mais ne put obtenir la même politesse de tout le monde. L'archiduc et sa femme ne rentrèrent à Vienne qu'à moitié satisfaits. Ils étaient revenus non moins froissés d'une première visite à la Cour de Berlin où Guillaume II, qui désirait gagner l'archiduc, l'avait invité avec son épouse. Guillaume II fit l'aimable, mais ne fut point suivi. L'impératrice Augusta-Victoria observa les distances avec une arrogance blessante. A la Cour de Saxe, la duchesse Hohenberg, il est vrai, avait été mieux accueillie, mais ceci ne compensait pas cela.

Malgré ces ennuis, et même ces affronts, François-Ferdinand paraît bien n'avoir jamais regretté son mariage. Son amour conjugal est, peut-être, le trait le plus humain de cette figure historique par ailleurs dure et tendue. Tout ce que son cœur se pouvait exhiler de tendresse, il le partageait entre sa femme et ses trois enfants, c'est-à-dire sa fille Sophie, née le 24 juillet 1901, son fils Maximilien (Max), né le 2 septembre 1902, et son fils Ernest, né le 27 mai 1904. La vie de famille, la vie à la campagne, les plaisirs de la chasse et la surveillance de ses jardiniers compensaient quelque peu les ennuis découlant de sa position fautive à la Cour et les déceptions résultant de la politique de son oncle, « la politique du chien crevé », comme aurait dit Clemenceau. Il revenait constamment à Vienne pour y exercer son métier d'héritier présomptif, pour y tisser les fils de ses intrigues, pour tenter de faire prévaloir ses maximes contre vents et marées, mais il retournait aux champs ou dans la montagne et les bois, ou sur les rivages de l'Adriatique dès qu'il en avait le loisir. Dans sa prévoyance, il avait fait construire au château d'Artstetten, non loin de Pöchlarn, sur le Danube, un tombeau de famille pour lui et les siens. Suivant la règle, il aurait dû dormir son dernier sommeil à Vienne, dans la fameuse crypte des Capucins, à côté des autres Habsbourg; mais là, il eût reposé seul. C'est pour n'être point séparé de celle qu'il aimait, même après la mort, qu'il construisit le tombeau d'Artstetten.

François-Ferdinand prouvait ainsi, à n'en pas douter, son attachement passionné pour sa femme et toute sa famille, mais il n'en arrivait pas moins à cet homme étrange de prononcer des paroles déconcertantes et qui cadrent mal avec cet amour. François-Ferdinand, la méfiance incarnée, se méfiait-il de lui-même, de sa parole donnée, de sa fidélité? On est tenté de le croire. Il voulait, en tout cas, tout prévoir, jusqu'au risque d'oublier Sophie Chotek. Comme on discutait un jour, en sa présence, et devant le professeur Lammasch, le destin réservé aux princes Max et Ernest et leurs chances d'accession au trône, l'archiduc déclara assez haut pour être entendu de tout le monde : « Mais on oublie le cas, après tout possible, où ma femme mourrait avant moi. Je pourrais alors contracter un second mariage et, cette fois, avec une personne de naissance égale. Les enfants nés de cette seconde union pourraient très régulièrement prétendre à ma succession. » Les personnes, qui assistaient à ce discours, furent unanimes à éprouver quelque gêne d'entendre ainsi l'archiduc prévoir la mort de l'être qu'il aimait le plus au monde afin de le remplacer sans retard. Seul, François-Ferdinand ne comprit pas ce qu'il y avait de choquant dans son hypothèse. Même quand il montrait du cœur, ce prince singulier n'en avait pas autant et ne l'avait point placé de même sorte que le commun des mortels.

Maurice MURET.

Membre correspondant de l'Institut de France.

L'étude de l'histoire des religions⁽¹⁾

Léonce de Grandmaison était étudiant en philosophie et avait vingt-deux ans quand il commença à s'intéresser à l'histoire des religions. En cette année 1891, les catholiques réunis à Paris en Congrès international, du 1^{er} au 6 avril, avaient dénoncé le danger que cette science nouvelle, exploitée par nos adversaires, faisait courir à la foi, et en même temps convié les savants catholiques à l'étude de ces problèmes qui intéressaient si vivement l'histoire de l'humanité. Ils avaient cité, entre autres (pp. 19-20), ce programme rédigé par M. van Hamel pour les écoles secondaires de Rotterdam :

Le fétichisme : chez les nègres ; chez les Israélites : la pierre de Béthel, l'arche, les téraphim ; chez les chrétiens : les reliques, la croix.
La lutte des dieux : Osiris et Typhon ; Iahveh et Baal ; Ormuzd et Ahriman ; le Christ et Satan.

Les lieux sacrés : bois sacrés, fleuves sacrés (le Jourdain, le Gange) ; la Terre sainte ; les cinquante villes qui possèdent les cendres de Bouddha ; Lourdes ; la Salette.

Hommes doués de forces surnaturelles : thaumaturges, sorciers, Moïse (phaïes d'Égypte), magiciens, Elisée, Jésus, Pierre et Paul, Simon le magicien, saints catholiques, exorcistes, charlatans.

Hommes inspirés : prophètes, derviches tournants, rugissants, la légende de la Pentecôte.

Dans ses notes de cette année, Léonce de Grandmaison transcrivait ce programme et en rapprochait un plan d'études proposé par le Conseil municipal de Paris pour être enseigné à l'Hôtel de ville (2) :

Transformation des croyances : le bouddhisme en Orient ; le christianisme en Occident.

Sources multiples du dogme chrétien. Le culte de l'Homme-Dieu, dernier terme de l'anthropomorphisme grec. Apothéose du jémninin : la Mère de Dieu. La morale antique et la morale chrétienne. La vie monastique. La fin d'un monde. La loi morale de l'Histoire.

Dans leur schématisme rigide et naïf, ces programmes faisaient apparaître la méthode syncrétique par laquelle on prétendait ruiner la transcendance du dogme chrétien et dissoudre les croyances. Dans ce même cahier de notes l'étudiant transcrivait ce passage d'une conférence de Max Muller :

Alors, laissant de côté une partie de ce qui est adoré ou prêché dans les temples hindous, dans les vigaras bouddhiques, dans les mosquées musulmanes et dans les églises chrétiennes, chaque croyant apportera avec lui dans cette crypte silencieuse ce qu'il préfère à tout, sa perle de grand prix (3).

Cet éclectisme religieux, où Renan se complaisait aussi (4), est la perpétuelle tentation des dilettantes : aujourd'hui, comme au troisième siècle, au temps des Sévère, ils élèvent volontiers une statue à Jésus dans leur oratoire domestique, à côté de Moïse, d'Orphée, d'Abraham et de Platon.

A cette tentation qui séduit toujours les âmes molles, la science toute neuve de l'histoire des religions prêtait alors une séduction nouvelle ; ce danger était dénoncé dès lors par quelques catho-

(1) Bientôt paraîtra, chez Beauchesne, à Gand, un livre sur le P. Léonce de Grandmaison, dont l'auteur, le R. P. Lebreton, a eu l'amabilité de nous communiquer ce chapitre inédit.

(2) Ce plan avait été écarté par le préfet de la Seine : il est cité dans le Compte rendu, p. 16.

(3) *Hibbert Lectures*, p. 378, cité ib., p. 17.

(4) Ainsi dans ce passage de *l'Avenir de la Science*, p. 488, transcrit ici : « J'aime cette foi simple comme j'aime la foi du moyen âge, comme j'aime l'Indien prosterné devant Kali ou Krishna, ou présentant sa tête aux roues du char de Jagatnata... Le paysan sans religion est la plus laide des brutes. »

liques perspicaces : l'abbé de Broglie, Mgr de Harlez, le P. van den Gheyn. Ils sentaient d'ailleurs que l'histoire des religions n'était pas seulement un danger, mais qu'elle pouvait et devait devenir une force ; ils s'y consacraient eux-mêmes et appelaient les catholiques à s'associer à leurs efforts (1).

En conclusion de ses notes, le jeune philosophe écrivait : « La science des religions est un danger pour la foi des simples, mais aux mains des savants non seulement catholiques, mais simplement droits de cœur, elle a déjà rendu, et rendra de plus en plus hommage à la vraie Religion ». Cette confiance de l'étudiant n'était pas sans mérite : non seulement la science des religions était alors le plus souvent mise au service des passions antireligieuses, mais elle était traitée avec une telle désinvolture que même parmi ses parrains plusieurs en étaient choqués (2).

Bien des années après la rédaction de ces notes, le Père de Grandmaison rappelait encore le désarroi qui avait troublé pendant si longtemps l'étude comparée des religions (3) : en 1898 paraissait le livre d'Andrew Lang, *The Making of Religion* : le célèbre anthropologiste reniait les doctrines animistes qu'il avait jusqu'alors professées ; cette volte-face courageuse lui valut, comme il l'écrivit lui-même plus tard (4), « d'être rejeté comme un paria hors de l'église anthropologique, où président M. Tylor, M. Huxley, M. Herbert Spencer, sir Alfred Lyall et M. Grant Allen ». Ces mouvements d'opinion accusaient l'incertitude, « l'état chaotique et factice (5) où se trouvait alors la science comparée des religions : les hypothèses les plus en faveur, animisme, magisme, totémisme, étaient manifestement ruineuses. La documentation elle-même manquait de rigueur. Un historien formé à l'étude des civilisations classiques éprouvait une invincible défiance vis-à-vis de tant de textes errants, sans état civil, sans origine, sans date ; et souvent les textes mêmes lui manquaient, il devait travailler sur des rites ou des légendes que des voyageurs avaient notés en passant, et peut-être mal observés et mal compris. Si l'on ajoute que parmi ceux qui faisaient profession d'étudier l'histoire des religions plusieurs étaient des sectaires « camouflés en éru-

(1) Dans ses notes, le jeune philosophe décrit l'essor de la science nouvelle : en Hollande d'abord, où la loi du 1^{er} octobre 1877 laïcise les quatre universités (Leyde, Utrecht, Groningue, Amsterdam) et y remplace l'enseignement de la théologie par celui de la science des religions ; puis dans les divers pays d'Europe, et particulièrement en France : en 1876, la mission de M. Guimet en Orient ; le 10 janvier 1880, décret créant l'enseignement de la science des religions, le premier titulaire de la chaire est A. Réville ; le 29 janvier 1880, le même enseignement est fondé aux Carmes et inauguré par l'abbé de Broglie ; en 1880, création, à l'École des Hautes Études, de la section religieuse. En 1880, fondation de la *Revue d'histoire des Religions*, en 1889, des *Annales du Musée Guimet*, et de la *Revue (catholique) des Religions*, qui devait se fondre plus tard avec le *Muséon*.

(2) Dans l'avant-propos qu'il écrivait pour le *Manue*, de Tiele, M. Vernes jugeait ainsi l'état présent de l'histoire des religions :

« Si nos hiéroglyphes les plus sérieux font preuve d'une déplorable absence de méthode de plus en plus visible en cette fin de siècle, rachètent-ils au moins ce défaut par la solidité de leurs tableaux de détail, par la sûreté de leurs informations sur tel peuple, telle époque ? Hélas, là aussi il faut répéter : fantasmagorie, fantaisie... Oui, dans le domaine de l'histoire des religions on prend beaucoup de libertés incompatibles avec la rigueur des méthodes historiques. Chacun pousse sa pointe hardiment sans s'être mis suffisamment au courant des travaux antérieurs, sans prendre la peine de distinguer entre les résultats avérés et d'audacieuses hypothèses, n'hésitant point parfois à mettre les uns et les autres sur le même pied, ce qui rend faciles les conjectures les plus risquées. Le plus timide, le plus craintif sur le terrain de la littérature classique ou de l'histoire générale est le plus hardi sur ce domaine. Les propositions les plus excentriques, les rapprochements les plus artificiels sont produits avec un sang-froid qui risquerait d'entraîner des jugements peu flatteurs pour les personnes. L'étymologie du moindre nom révèle des secrets longs comme des volumes. Les grandes routes sont désertées, on les laisse à qui veut les prendre. Pour sa part on pratique les sentiers étroits, on s'égare dans les fondrières ; par une marche onduleuse et brisée on rompt la piste, et soudain l'on vous offre comme le dernier résultat de la science une vieilleries qui traînent depuis quarante ans dans un coin ». (Avant-propos, p. XVI.) Je transcris ce passage sur les notes du P. de Grandmaison.

(3) *R. S. R.*, 12 (1922), p. 393.

(4) *The Origins of Religion* (London, 1908), p. 127. Cf. la chronique du P. FR. BOUVIER, *R. S. R.*, 2 (1911), pp. 84 sqq.

(5) P. DE GRANDMAISON, *R. S. R.*, 12, p. 393.

dits (1) », on comprend l'attitude de ceux qui condamnaient ces recherches ambitieuses.

Et pourtant le jeune étudiant de Jersey avait raison de s'intéresser si vivement à ces études; elles le méritaient non seulement par le danger qu'elles créaient, mais surtout par la lumière qu'elles pouvaient projeter sur l'histoire religieuse de l'humanité. Un chrétien, un théologien surtout, peut-il se désintéresser des croyances des hommes, de leurs cultes, de leurs prières? Il sait que Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage; peut-il n'être pas soucieux de recueillir, à travers l'humanité, les vestiges à demi effacés, mais lisibles encore, de ce témoignage?

Ces préoccupations du jeune philosophe se retrouvent dans l'un des premiers écrits du théologien. En janvier 1898, Léonce de Grandmaison, alors étudiant en théologie, donnait aux *Etudes* un de ses premiers articles: il s'y efforçait de rapprocher les uns des autres les « théologiens scolastiques » et les « théologiens critiques ». Il maintenait fermement les droits de la scolastique à « garder son rôle prépondérant dans la formation intellectuelle des théologiens »; il lui demandait de préparer ainsi les travaux ultérieurs de la théologie critique. Il signalait, à cette occasion, les conquêtes des historiens des religions :

L'Égypte et la Palestine sont méthodiquement fouillées avec quel bonheur, chacun le sait de ceux qui s'intéressent aux sciences sacrées. L'Iran, la Babylonie, après avoir livré tant de trésors, ne semblent pas à la veille d'être épuisés. Mais l'Orient classique ne suffit plus à la jeune science, ses Conquistadores ont passé la Mer Ténébreuse. Ce n'est plus l'Inde seulement, qu'on va pourtant soumettre à une investigation plus rigoureuse. C'est l'Afrique, du Soudan au Nil et des Nyanzas au Cap; c'est l'Extrême-Orient dont l'épigraphie se fonde, dont la philosophie s'achève. Le champ s'ouvre ainsi de plus en plus large aux recherches passionnantes de l'histoire comparée des religions, tandis que l'ethnographie des deux Amériques vient corroborer ou infirmer l'interprétation des données innombrables, mais d'une exégèse si incertaine, recueillies par les découvreurs de l'Europe préhistorique... La lutte est sur le terrain des faits; et donc, c'est là qu'on trouvera des armes pour fortifier les croyants et convaincre ceux qui doutent (2).

* * *

Quand l'étudiant devint professeur, il réserva à la science des religions, dans son apologétique, la large place qui lui appartenait; directeur des *Etudes*, il appela l'attention des catholiques français sur cette science trop mal connue et surtout trop mal traitée :

Aucune science, probablement, n'est plus précaire, plus sujette à erreurs, à variations, à palinodies que l'histoire comparée des religions. C'est un chantier où l'on amène pêle-mêle des matériaux bruts ou dégrossis, de valeur fort diverse, souvent infime. Faits mal observés, généralisations hâtives, interprétations « européennes » et modernes de coutumes incomprises. Sur place, d'après une idée directrice inspirée par des croyances ou des préjugés antérieurs, de laborieux ouvriers improvisent avec ces matériaux les édifices les plus divers. Quelques sages — tel le regretté Léon Marillier — ont beau protester, rien n'y fait : tout doit finalement s'expliquer par l'astrolâtrie, ou le totémisme, ou la magie, ou le sacré. Avec une once de faits on brasse un livre d'hypothèses (3).

M. Bros venait de faire paraître le premier volume d'une *Bibliothèque d'Histoire des Religions*. Tout en faisant quelques réserves sur ce premier essai, l'écrivain saluait avec sympathie ce travail « qui promet pour l'avenir plus encore qu'il ne donne dans le présent ». Il signalait aussi « l'enquête si intéressante poursuivie

par le directeur de l'*Anthropos*, le P. G. Schmidt, dans sa remarquable revue ».

Vers cette même date, les *Etudes* publiaient, sous la signature du P. Fr. Bouvier, deux articles sur le Congrès d'Histoire des Religions tenu à Oxford, 15-18 septembre 1908 (1). Dans la *Présidentiale Adress* qui termina ce Congrès, M. S. Reinach dit adieu au totémisme et à l'orphisme et célébra la fortune naissante de la mythologie astrale. Il venait de publier le troisième volume de *Cultes, Mythes et Religions*, et il préparait, ainsi qu'il l'annonçait dans la préface de ce volume, « une petite Histoire générale des religions, très courte, à l'usage des gens du monde, où ces idées prendront place avec quelques autres ». Quelques mois plus tard, le manuel paraissait. Son auteur « n'a pas cru pouvoir lui donner « de meilleur patron qu'Orphée, ce fils d'Apollon et d'une Muse, poète, musicien, théologien, mystagogue et interprète autorisé des dieux », n'ayant par-dessus tout, et « bien entendu, jamais existé ». Ce dernier trait le qualifie évidemment pour être le prince du domaine religieux, qui est, d'après M. Reinach, et par définition, celui de l'illusion (2).

Dans l'article auquel j'emprunte ces lignes, le P. de Grandmaison démontait pièce à pièce l'édifice construit ou plutôt rêvé par M. Reinach, et d'abord sa définition de la religion: «...un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés ».

Dans un livre célèbre, et se plaçant au point de vue évolutionniste qu'adopte M. Reinach, Edward Caird a mis à nu le vice de tout procédé qui prétend définir une notion riche et complexe (celle, par exemple, de religion) en partant d'éléments embryonnaires réputés premiers... Vous méconnaîsez l'idée même d'évolution. Vous revenez à la conception enfantine d'après laquelle il y a, entre les phases d'un même développement, non seulement continuité, mais identité matérielle; comme si l'homme futur était préformé dans tous ses traits, et caché à l'état d'homunculus, de raccourci, miniature d'homme, dans le germe humain! Tandis qu'au rebours, c'est l'étude de l'être parfait, évolué, adulte, qui permet seule de conclure à la présence, dans le germe, de virtualités inaperçues, et encore imperceptibles.

Aussi bien, l'application faite par M. S. Reinach de la méthode dénoncée par Caird suffit à la condamner. Non seulement elle l'amène à éliminer (il l'avoue) de la notion de religion, ce que l'humanité y a toujours placé : Dieu, les êtres spirituels, l'infini, mais elle l'accule à une définition si vague, si peu compréhensive, si peu spécifique, qu'elle vaut aussi bien d'un gouvernement, d'une police quelconque... A force d'étendre le concept, de l'élargir, de l'appauvrir, l'on arrive à un cadre vide, à une idole, presque à un mot.

Des objections plus graves encore surgissent de toutes parts, de l'histoire, de la philosophie : définir la religion par l'absence de contrôle raisonnable, c'est supposer que l'homme et d'autant moins religieux qu'il est plus raisonnable. L'histoire de l'humanité, et surtout de l'humanité chrétienne, rend l'erreur manifeste à tous les yeux : « Attribuer la religion qu'ont professée et pratiquée les plus beaux génies de l'humanité à une tare, à un vestige d'animalité, à un arrêt, sur un point capital, de leur développement intellectuel, c'est proprement une dérision ».

« Mais la thèse de M. Reinach est encore plus désespérée sur le terrain de la raison. Croit-il, pour avoir mentionné en une ligne, « le mystère et l'inconnaissable », en être quitte avec la conception religieuse du monde et de l'humanité? » Tout cela était ruineux, et les thèses philosophiques et les esquisses historiques. Et pourtant le petit livre allait se répandre partout, distribué par milliers dans les écoles normales, dans les bibliothèques populaires (3). On ne pouvait combattre efficacement cette propagande qu'en

(1) Le mot est du P. F. Bouvier, cité dans sa vie par son frère (Paris, 1924), p. 70. Dans ses notes de 1891, L. de Grandmaison relevait ce jugement de M. Verne sur Goblet d'Alviella : « M. Goblet d'Alviella, qui n'est pas un savant, pas même un érudit, est en revanche un lettré d'une curiosité très éveillée ». (*Revue critique*, 28 septembre 1883).

(2) *Etudes*, t. LXXIV, pp. 30 sqq.

(3) *Etudes*, t. CXVII, 20 novembre 1908, p. 563.

(1) « L'Histoire comparée des Religions », *Etudes*, t. CXVII, pp. 455-476 et 617-641.

(2) *Etudes*, t. CXIX, 5 avril 1909, p. 24.

(3) En septembre 1911 on signalait ce fait : « L'*Orphée*, de M. Reinach, a été vendu à 33.000 exemplaires en France; en Belgique, une agence de publicité en a acquis 6.000 exemplaires pour les distribuer gratuitement ou à vil prix » (*Semaine catholique d'Ethnologie religieuse*, p. 17).

opposant à ce manuel une œuvre qui couvrirait elle aussi ce champ immense de l'histoire des religions et y conduirait le lecteur loyalement et sûrement. L'entreprise dépassait la compétence d'un travailleur isolé; mais ne pouvait-on pas y faire concourir des collaborateurs formés aux mêmes méthodes et s'inspirant des mêmes principes? Le P. C. Martindale avait, en 1908, publié une collection d'études d'histoire des religions (1); le P. de Grandmaison avait écrit pour cette série un chapitre d'introduction: *The Study of Religions*. Il conçut le plan d'un manuel; ses occupations déjà très lourdes, ne lui permettaient pas d'en assurer la direction; il fut heureux de la remettre aux mains d'un de ses élèves et amis, le P. Huby. *Christus* parut en 1912; au livre léger et railleur qu'un dieu de rêve, Orpheus, couvrait de son nom, entraînant toute religion au pays des rêves, s'opposait une œuvre de science et de foi; le Christ, Dieu fait chair, y apparaissait, et vers lui convergeaient tous les efforts religieux de l'humanité. Le P. de Grandmaison donna à ce livre le chapitre liminaire et la conclusion (2), mais surtout il provoqua et soutint l'effort de son ancien disciple dans la composition de ce grand ouvrage.

On saisit ici un des traits les plus remarquables de la physionomie du P. de Grandmaison: professeur au scolasticat, plus tard directeur de revue, il fut, pour ses disciples et ses collaborateurs, un entraîneur incomparable; il excellait à les distinguer, à les former, à les lancer vers le but qu'ils devaient poursuivre; et, quand il les avait engagés ainsi, il soutenait jusqu'au bout, d'une direction discrète et sûre, d'une collaboration dévouée, loyale, oubliée d'elle-même, l'étude entreprise à sa suite.

* * *

Dans ce domaine si mal exploité encore de l'histoire des religions, il avait entraîné le P. Huby; il conduisait aussi le P. Fr. Bouvier. Nous rappellerons ci-dessous comment ce vieil étudiant, si timide qu'on le jugeait impropre à tout enseignement public, fut distingué par son professeur, le P. de Grandmaison, qui le demanda pour successeur. Le nouveau maître, surmontant à force de vertu ces obstacles qu'on avait jugés insurmontables, conçut bientôt, sous l'impulsion de son ancien professeur, des ambitions plus vastes. Il avait reconnu, au Congrès d'Oxford de 1908, que ces congrès internationaux d'histoire des religions étaient mal conçus et mal préparés; mais que l'on pouvait, avec beaucoup de profit pour les catholiques et particulièrement pour les missionnaires, organiser des réunions internationales où l'on étudierait de concert les problèmes soulevés par l'histoire des religions. Il communiqua ces vues au R. P. Schmidt, S. V. D., directeur de la revue internationale *l'Anthropos*. Ce dernier prit l'avis des supérieurs de congrégations de missionnaires, consulta un certain nombre de professeurs ou de savants catholiques, et se décida, en juillet 1911, à lancer une lettre-circulaire annonçant une réunion préparatoire. Cette lettre était contresignée par Mgr Le Roy, Mgr Casartelli, Mgr Ladeuze, le P. Allo, le P. Bouvier, le P. Gemelli, le P. de Grandmaison, le P. Lemonnyer. Le cardinal Mercier, pressenti, avait vivement encouragé le projet.

On se réunit à Louvain le 1^{er} septembre, sous la présidence du P. Schmidt; quarante membres prirent part à ces colloques que dirigea, sur la demande du P. Schmidt, le supérieur général des Pères du Saint-Esprit, Mgr Le Roy. L'échange de vues, animé et courtis, fit apparaître l'utilité de ces études religieuses, le danger qu'elles créaient pour la foi chrétienne quand elles étaient abandonnées aux adversaires de l'Eglise, la contribution féconde que les missionnaires y pouvaient apporter, les secours qu'eux-

mêmes y pouvaient trouver. Pour créer l'œuvre, pour diriger les Cours de vacances dont on envisageait la création, il fallait d'abord constituer une autorité et des cadres permanents. Le P. de Grandmaison exposa le rôle qui allait incomber au comité d'organisation, et surtout à son secrétaire général. Il lui faudrait non seulement une autorité incontestée, mais beaucoup de dévouement et d'abnégation. Il proposa au choix de l'assemblée le P. Schmidt, dont le nom rallia tous les suffrages. La charge du secrétaire général serait très lourde, surtout pendant la période d'organisation; il était opportun de lui donner un aide, un secrétaire général adjoint; obéissant à un désir du P. Schmidt, le P. de Grandmaison proposa et fit agréer pour ces fonctions le P. Bouvier, qui avait déjà prêté son concours pour la préparation du colloque. Restait à élire le comité; après une courte suspension de séance, le P. de Grandmaison donna lecture d'une liste provisoire qui comptait onze noms, non compris ceux des deux secrétaires, et celui du trésorier, non encore désigné. La liste fut agréée. Mgr Le Roy fit remarquer qu'un nom avait été oublié, celui du P. de Grandmaison lui-même; d'unanimes suffrages le proclamèrent élu. Le lendemain, cette organisation provisoire fut complétée par d'autres choix. Le P. de Grandmaison se fit l'interprète de tous pour remercier Mgr Le Roy, qui avait dirigé les débats, et Mgr Ladeuze, qui avait facilité cette rencontre. Il émit un vœu, auquel tous les congressistes souscrivirent: que S. Em. le cardinal Mercier fût prié instamment d'accepter la présidence d'honneur et le patronage officiel de la nouvelle institution. Mgr Ladeuze, chargé par le comité de transmettre ce vœu à Son Eminence, fut heureux de faire connaître le 16 octobre la réponse favorable qu'il avait reçue. L'œuvre des *Semaines d'Ethnologie religieuse* était fondée; le P. de Grandmaison avait apporté à cette fondation un concours très efficace; il la soutint toujours, en se maintenant autant qu'il le put dans le rôle effacé qu'il choisissait de préférence.

Dans les deux premières sessions qui eurent lieu à Louvain, le P. de Grandmaison traita, en 1912, de la religion personnelle et de la religion sociale (1), et en 1913 de l'étude psychologique des religions (2); ces mémoires se rattachent à l'étude générale de la religion que le Père développait alors dans ses conférences de Versailles. L'œuvre des *Semaines d'Ethnologie religieuse*, déjà en plein essor, fut arrêtée par la guerre; elle ne put être reprise qu'en 1922. Le P. Bouvier, qui avait été tué en 1916, était remplacé comme secrétaire général adjoint par le P. Pinard de la Boullaye. A Tilburg, où eut lieu la troisième session, le P. de Grandmaison étudia les *Mystères païens et le Mystère chrétien*: ce titre rappelait un livre récent de M. Loisy; le P. de Grandmaison reprend le même thème et le discute; il montre que les mystères païens ont emprunté à l'Eglise chrétienne beaucoup plus qu'ils ne lui ont donné; il reconnaît que l'Eglise a pris aux religions païennes quelques types artistiques, quelques symboles, « des détails de rites, de calendrier, de vocabulaire »; d'autre part, et ceci est beaucoup plus important, les apôtres du Christ ont annoncé ce que les meilleurs des païens adoraient à leur insu; ils ont apporté la réponse divine à ces supplications ardentes et confuses qui soulevaient l'humanité, à cette « immense espérance qui, à leur époque, traversait la terre », et connaissant les aspirations de leurs contemporains, les « apôtres se sont préoccupés de les satisfaire. Mais il n'est pas moins certain par l'histoire que, dans l'accomplissement de cette tâche, ils ont délibérément

(1) *Semaine d'Ethnologie religieuse*. Compte rendu analytique de la première session tenue à Louvain, 27 août-4 septembre 1912, pp. 156-164. Paris, Beauchesne, 1913. Le Père avait annoncé et recommandé cette session aux lecteurs des *Recherches*, 1912, pp. 368-370. Il en rendit compte dans les *Studies*, décembre 1912, t. I, pp. 641-654.

(1) Ces études, publiées par la *Catholic Truth Society*, ont paru en fascicules (1908 sqq.), puis en 3 volumes (1912).

(2) *L'Etude des Religions*, pp. 1-48; *La Religion catholique au XIX^e siècle* (en collaboration avec le P. ROUSSELOT), pp. 1222-1294.

(2) *Etudes*, t. CLXXIII (1922), pp. 515 sqq.; *Semaine d'Ethnologie religieuse*. Compte rendu de la troisième session, tenue à Tilbourg (6-14 septembre 1922), Engghien, 1923, pp. 456-470. Ce mémoire a été publié de nouveau dans *Jésus-Christ*, II, pp. 535-561.

tenu en suspicion — c'est trop peu dire : en abomination — les sources impures des mystères des Gentils ».

Toute cette discussion fit grande impression sur les auditeurs de la Semaine d'ethnologie; ferme, lucide, loyale, elle chassait les nuées et faisait apparaître, sur le clair horizon des origines chrétiennes, la lumière divine.

Même méthode et même conclusion dans la discussion sur « les dieux morts et ressuscités (1) » : Osiris, Dionysos Zagreus, Attis. Il suffit au P. de Grandmaison d'exposer ces légendes et ces rites pour faire évanouir les similitudes prétendues; il conclut : « La carrière de ces demi-dieux, « morts et ressuscités », ne comporte, en effet, ni passion, ni résurrection, au sens reçu de ces mots. Brisés par un accident tragique et involontaire, elle est suivie d'un redressement durable : là s'arrête l'analogie; dès qu'on veut en presser l'un ou l'autre terme, tout se dérobe. »

La méthode suivie dans ces discussions est celle du premier des controversistes chrétiens, saint Irénée, et c'est en effet la plus efficace : forcer la bête malfaisante dans le fourré où elle se cache, dans ces broussailles de mythes et de rites où l'on se perd et où l'on s'enivre, et la montrer telle qu'elle est, création difforme des rêves et des passions humaines.

Ces exemples, empruntés aux derniers travaux du P. de Grandmaison, font voir aussi comment l'étude comparée des religions se resserrait pour lui de plus en plus autour de Jésus-Christ. De cet immense domaine il avait parcouru bien des provinces, non sans doute pour les découvrir comme peuvent le faire des missionnaires ou des linguistes, mais pour les explorer à la suite, des meilleurs guides; il avait étudié ainsi l'Islam, les religions de l'Inde et de la Chine; mais de plus en plus un problème absorbait toute son attention : le problème du Christ (2).

J. LEBRETON, S. J.,
Professeur à l'Université catholique de Paris.

De l'état présent de la philosophie

L'Idée dans le thomisme

La pensée est essentiellement réaction. Contre la matière, contre le monde intelligible, contre elle-même, contre le déploiement des autres pensées. De cette effervescence méthodique, la philosophie tire sa substance. Mais il y a la méthode, et celle-ci n'est elle-même que par son ordination à l'objet qui la règle. Au fond de cette loi qui accorde l'empire souverain à l'objet de la pensée, on découvre le vide de la pensée, la *tabula rasa* de son être, joint à la tendance foncière qu'elle a, comme inscrite en sa structure, de se tourner vers le dehors pour y puiser sa subsistance. Telles sont les constatations premières du sens commun dont le thomisme veut donner une transcription philosophique conforme à la fois au réalisme qui couve instinctivement au fond même de la réflexion de tout homme et à la métaphysique aristotélicienne, d'essence réaliste elle aussi, que le thomisme prétend fondre en sa synthèse.

Mais saint Thomas n'a pas écrit une *Théorie de l'Idée* (3). Le problème de la connaissance ne se posant pas, pour lui, de la

(1) Ce mémoire, publié dans les *Recherches*, 1927, pp. 97-126, a été reproduit dans *Jésus-Christ*, II, pp. 510-532.

(2) Jamais cependant il ne fut indifférent aux questions religieuses, ni aux périls qu'elles peuvent créer; ce souci du danger le porta à étudier à plusieurs reprises la théologie et ses différentes écoles : *Études*, t. CXXXI, pp. 352 sqq.; t. CXXXIII, pp. 161 sqq.

(3) PIERRE GARIN, *La Théorie de l'Idée suivant l'École thomiste*, 2 vol., Paris, 1930, Desclée, De Brouwer et Cie.

même façon que pour les modernes contraints par l'Idéalisme d'ériger en discipline philosophique spéciale la critique du savoir. Il est loin, toutefois, d'avoir supposé la question résolue et de ne pas s'être intéressé à un domaine dont l'exploration semble s'imposer désormais au seuil même de l'investigation métaphysique : il suffit de lire ces textes rebutants, acérés, sinueux, où une pensée pleinement maîtresse d'elle-même s'exprime sans littérature, pour ramasser, presque à chaque pas, une ample moisson doctrinale. Et quelle sera la récolte, si, de saint Thomas, nous passons à ses fidèles commentateurs, si peu connus, hormis des spécialistes, mais dont l'intuition avide et pénétrante a fouillé en tous sens la vaste pensée du Maître, étalant en pleine lumière ses raccourcis, ordonnant rigoureusement les relations sous-jacentes de ses idées les plus profondes, développant jusqu'à l'extrême ses thèmes préférés, à ces Sylvestre de Ferrare, Cajétan, Jean de Saint-Thomas, princes de l'intelligence, et, comme l'a dit naguère Maritain, « à ce qu'il y a de plus byzantin, de plus méprisables aux yeux des princes de la Sorbonne » ! On conçoit ce labeur énorme : dépouiller non seulement l'œuvre de saint Thomas, mais en plus celle de ses principaux disciples, afin d'en extraire une critériologie qui souligne, par sa puissance, l'unité massive de l'École thomiste et signale à l'attention des philosophes une doctrine capable, par son ampleur et sa vivante fécondité, d'apporter au désaxement d'une réflexion critique qui s'effrite de plus en plus en doctrines instables, non sans doute un redressement salutaire (la philosophie ignore ces brusques conversions), mais l'assurance motivée qu'il existe au delà de l'Idéalisme, dont la multiplicité masque mal la faiblesse et invite au scepticisme, un système sauvegardant les droits du réel et les exigences de l'esprit. Bref, une invitation à la confiance.

Le travail de M. Pierre Garin sur la théorie de l'idée suivant l'École thomiste possède ainsi une portée historique et doctrinale considérable, et c'est précisément de son aspect historique que se dégage son aspect doctrinal. L'histoire peut en effet s'entendre soit comme *archéologie* des systèmes, soit comme *architecture* des doctrines. L'archéologue de l'histoire de la philosophie se penche sur les sources, les dates, les liaisons, l'évolution; il fait œuvre d'analyse; l'architecte organise le contenu des doctrines selon ses axes principaux et le saisit, tout brûlant encore de son jaillissement, au centre même de la pensée qui la crée, en cette intuition spéciale et unique où la vie de l'esprit imbibé encore son expression littéraire; il fait œuvre de synthèse. On peut dire sans exagération que M. Pierre Garin est désormais un des noms principaux du thomisme actuel pris non seulement comme moment, et moment essentiel, du rythme historique de la philosophie, mais encore comme pensée active, pensée débordante, visant à conquérir l'univers intelligible. Pourquoi cela? Parce que M. Pierre Garin possède à un rare degré le don d'être métaphysicien.

Les vrais métaphysiciens sont rares et, à ce point de vue, le thomisme contemporain, si merveilleusement pourvu qu'il soit de prospecteurs du côté de l'histoire, souffre d'une absence quasi totale de conducteurs du côté de la métaphysique. Si cette carence s'avérait durable, il nous semble que le prodigieux succès de sa renaissance serait compromis sans appel. Le thomisme possède une ontologie dont la force abstraite ne le cède à aucune autre pour l'extension ou la profondeur, mais cette force demande, exige, pour se stabiliser dans la durée et y faire rayonner ses feux, d'être transposée dans une pensée concrète, informée par une pensée individuelle qui lui communique la chaleur d'une réflexion pénétrant jusqu'à ses substractions les plus cachées et lui insufflant sa vitalité. Quoi qu'on fasse en philosophie, et même (peut-être surtout) en histoire de la philosophie, la métaphysique commande; elle règne à l'insu des dispositions effectives du philosophe ou de l'historien, et plus elle sera vécue, et profondément, authentiquement vécue, plus l'œuvre aura cette coloration qui ne trompe pas et dénonce la présence de l'être, c'est-à-dire du durable ou de l'éternel. Or, le travail de M. Pierre Garin est traversé d'un bout à l'autre par une conscience aiguë de la richesse expansive et de la densité lumineuse des grandes thèses de la métaphysique thomiste qui convergent vers la théorie de la connaissance et dont l'unité systématique n'est perceptible qu'au regard tenace du penseur saisissant leur cohésion en sa source. Cette difficulté d'ordre intellectuel, jointe à la difficulté d'ordre matériel signalée plus haut, est surmontée par M. Pierre Garin avec la libre aisance d'un esprit pour qui l'obstacle est un excitant supérieur, et cette réussite donne la mesure de la vigueur de son tempérament spirituel.

La tâche était cependant hérissée d'impédiments. La mentalité réaliste de l'Ecole thomiste apparaît à la plupart des penseurs étrangers à cette attitude comme une aberration anachronique. Il s'agissait donc d'exposer objectivement et conformément aux lois strictes de la méthode historique le contenu doctrinal du thomisme relatif à cette matière, sans le gauchir ou l'interpréter, sans y introduire, comme souvent on l'a fait, certains ferments suaréliens ou kantien qui en vicent le sens original, en y maintenant fermement le réalisme d'une si dure intransigeance, et en y glissant au surplus cette persuasion insensible, cette douce insinuation qui conquiert lentement la réflexion du lecteur et l'amène, sinon à l'adhésion, du moins au changement de son attitude primitivement rebelle ou agressive. Pour cela, il fallait opérer, sans modification, une transcription radicale de la théorie, une refonte complète qui laisse pourtant intacte la plénitude de la représentation thomiste de la connaissance, de façon à la rendre directement assimilable à la mentalité moderne, pénétrée, même chez certains thomistes convaincus, de sympathie, inconsciente et dangereusement latente, pour l'idéalisme critique. On perçoit l'infinie délicatesse que nécessite pareille opération. Deux moyens pour y atteindre se sont offerts, semble-t-il, à M. Pierre Garin.

D'abord une traduction de la pensée thomiste dans un vocabulaire philosophique qui ne paraisse pas trop rébarbatif aux oreilles modernes, et ici, malgré les apparences, l'entreprise pouvait directement conduire à la plus extrême incompréhension des caractères spécifiques de l'épistémologie thomiste. La question du vocabulaire est en effet dominante en philosophie : discipline spéciale, elle met en œuvre des outils appropriés à son but qui est d'étendre la totalité de l'intelligible dans la simplicité de son regard. En tant que telle, elle requiert, comme les mathématiques ou la boxe, une technique spéciale qui s'exprime dans son vocabulaire. Or, celui-ci n'est pas composé de matériaux morts, définitivement figés dans l'immuabilité à la façon d'objets solides, mais de matériaux conceptuels vivants du fait de leur participation spontanée à la vie même de l'esprit pensant. En d'autres termes, le vocabulaire philosophique subit la causalité instrumentale de la pensée philosophique. C'est assez dire que la tournure de cette pensée, qu'elle soit idéaliste ou réaliste, influence directement le vocabulaire qui la traduit et c'est pourquoi la réflexion philosophique contemporaine use de termes techniques tout imbibés d'idéalisme comme elle. D'autre part, et par réaction presque inévitable de l'outil sur la main de l'ouvrier, un vocabulaire teinté d'idéalisme peut faire glisser l'esprit qui le manie sur la pente de sa propre inclination, à moins que le contrôle de l'esprit ne soit assez actif pour conjurer le péril et faire passer dans l'instrument, d'une manière continue, sa vertu souveraine. C'est le cas chez M. Pierre Garin, non pas qu'il abandonne complètement un outillage aussi souple, aussi résistant à l'épreuve que le lexique scolastique dont la plasticité s'est révélée surprenante, mais il redresse la tendance — irritante chez certains thomistes mineurs — qu'à un instrument très perfectionné de suppléer, par ses actes propres, à l'impulsion de l'esprit qui le guide et que guette toujours la sclérose et la paresse intellectuelle. La lettre tue. Du reste, comme M. Maritain, avec moins de ferveur poétique que lui, mais avec autant d'habileté stylistique, il enchâsse sa terminologie dans un contexte qui amplifie sa résonance, et y mêlant avec adresse les mots d'un vocabulaire philosophique post-thomiste les plus aptes à accentuer son emprise, il donne à son étude un ton particulier et singulièrement suggestif. Sa manière, à première vue, se rapproche de celle du R. P. Wéber.

Ensuite, une systématisation du donné thomiste qui n'offre rien de scolaire ou de didactique. Les dés sont jetés : pour étendre le prestige de la philosophie chrétienne, il ne s'agit plus de bâtir une *Somme* où l'intention pédagogique paralysait, à moins d'être doné du génie du Maître lui-même, l'essor de la compréhension. Des ouvrages conçus selon cette méthode ont assurément leur prix, mais ils n'atteignent qu'un public d'élèves ou de philosophes formés déjà conquis. Ce qu'il faut retenir de l'antique présentation des problèmes, c'est moins son ordonnance matérielle que son organisation puissamment articulée, celle qui ne se révèle qu'à la longue, lorsqu'au bout d'une sagesse laborieusement acquise la pensée se retourne sur le chemin parcouru et appréhende en une intuition clarifiante, en un coup d'œil presque intemporel, l'origine profonde de l'enchaînement des raisons et le concept simple qui les rassemble sous son égide. L'ouvrage de M. Pierre Garin ne souffre pas de ce vice, peu remarqué, qu'ont nombre d'études, intéressantes par ailleurs, de certains philosophes contemporains,

scolastiques ou non, et chez lesquelles le déploiement des idées est comme embourbé dans une présentation des problèmes dont la rigueur syllogistique ne fait qu'empâter le progrès de la démonstration. Le syllogisme n'a pas fait son temps, il est éternel : « Toucher au syllogisme, c'est toucher à la nature humaine ». Parfois, en des matières nettement définies, cette marche en trois temps est exigée, mais le plus souvent il faut que la conviction inébranlable qui naît du raisonnement par syllogismes soit revêtue de *persuasion* et un tel procédé emporte l'assentiment du lecteur lorsque le syllogisme se fait invisible, non pas noyé sous un fatras adventice, mais emporté dans la continuité ininterrompue du flux de la pensée. L'art de M. Pierre Garin est ici digne d'être cité en exemple : nous ignorons tout de lui, nous ne savons s'il est jeune ou vieux, mais la maîtrise dont il fait preuve mérite plus que la louange.

* * *

Résumer les deux volumes de M. Pierre Garin n'est pas possible. Il est très difficile de condenser en quelques pages, pour des lecteurs non prévenus, la substance ramifiée d'un livre de cette qualité. Nous irons droit à un chapitre essentiel consacré à la passivité de l'esprit. « La théorie de la passivité de l'intelligence humaine constitue l'un des grands scandales opposés par le thomisme à la pensée moderne ». Sous un relativisme apparent, celle-ci reste, comme toute pensée digne de ce nom, avide d'absolu. Et cet absolu, elle le place dans son activité jaillissante de pensée éprise de mesure, close sur elle-même, depuis Descartes et Kant, par son propre décret, et pourtant sans cesse agitée de velléités de passer la limite de son être. Le mérite de M. Pierre Garin est de montrer, dans une lumière si pure qu'elle force l'admiration, combien la doctrine thomiste de la passivité de l'esprit respecte mieux les droits et la fécondité immanente de l'intelligence qu'un idéalisme attirant qui place d'emblée, dans cette même intelligence, une activité illusoire, antérieure à son modelage par l'objet.

Limitons d'ailleurs le débat : « connaître envisagé sous l'aspect de son achèvement, reste simplement une manière d'être les objets, reste le fait d'être ces objets d'une certaine façon », c'est-à-dire d'une façon idéale ou représentative. De cet angle, la connaissance en son point de maturité est une contemplation de l'objet et déborde assurément les catégories de l'activité ou de la passivité. D'autre part, le thomisme admet que l'acquisition de ce contenu de la connaissance « consiste en une réception au sens plénier du mot, réception où l'esprit n'apporte aucun élément de ce qui est pensé, mais subit au contraire, pour arriver à la possession de cette donnée, l'impression du dehors. En ceci réside le point précis sur qui porte la thèse thomiste de la passivité de l'intelligence humaine ». Or, cette passivité antécédente est requise par la nature même de la pensée qui n'est pensée qu'en tant que pensée pensante et pensée vivant effectivement, en face de l'objet, son acte de pensée. Grâce à sa passivité, l'esprit est vivifié par l'objet, il produit vitalement l'acte de connaissance, « émet une genèse de vivant, se donne une disposition de vivant ». Écoutons ce texte merveilleux de Jean de Saint-Thomas, si bien traduit par M. Pierre Garin : « C'est pourquoi il y a un concours unique et indivisible de la pensée et de l'objet, puisque ce total est vivant, déterminé, spécifié. Ce qui est spécification vient de l'objet, ce qui est vital vient de la faculté. Malgré ce discernement, l'un ne peut agir sans l'autre : nous ne saurions imaginer un influx vital non déterminé ou, par contre, un contenu déterminé qui ne soit pas de la pensée vivante ». On voit comment le thomisme introduit à sa vraie place cette magnifique notion de *vie spirituelle* mal exploitée par l'Idéalisme qui en reprochait faussement l'absence chez lui. A coup sûr, l'esprit humain, comme toute intelligence finie, est totalement et brutalement réceptif : immergé dans la matière, il voit les conditions de son exercice lié à cette modalité inévitable de son existence; il est de soi tourné vers le dehors; Dieu seul, « pur éclair de pensée éternellement subsistant », comme dit le R. P. Garrigou-Lagrange, tire de Lui-même l'intégralité d'une connaissance qu'il ne reçoit que de Lui.

Fidèle à sa méthode, qui est de montrer sur chaque point de la théorie de la connaissance l'unité profonde du Maître et des Commentateurs principaux, — en indiquant son origine dans cette intuition typique, irréductible à toute autre, à ce sens plénier des nécessités internes de l'être et de la pensée, auquel se reconnaissent les vrais thomistes chez qui il ne fait jamais défaut, M. — Pierre Garin justifie chaque fois son excès par d'abondantes citations de saint Thomas et de ses disciples marquants que furent Sylvestre

de Ferrare, Cajétan et Jean de Saint-Thomas. Son choix judicieux et large sans prolixité nous introduit ainsi à la lecture de ces penseurs, les deux derniers surtout, si ignorés du grand public ou même des philosophes dont l'érudition est la plus considérable, et qui, si distants soient-ils du Maître, soutiennent victorieusement la comparaison avec les plus pénétrantes intelligences de tous les temps. De son travail, qui restera un des meilleurs de la Renaissance thomiste au XX^e siècle, se dégage, dans un faisceau de lumière qui éclaire d'un bout à l'autre une théorie dont la difficulté est classique, les axes principaux et les grandes lignes architecturales de la doctrine thomiste de la connaissance. Qu'on ne croie point être en présence d'un exposé sec où la minutie le dispute à la lourdeur : non, il circule dans ce livre un souffle permanent de logique hardie qui s'introduit jusqu'aux ressorts les plus secrets de la pensée qui fit naître et entretient depuis des siècles une construction spirituelle dont l'ampleur et la vigueur éveillent chez tout homme qui la connaît un sentiment d'admiration justifiée. On devine en lui une puissance de méditation informée par un amour ardent du métier de philosophe : ce n'est pas seulement un *corps* de doctrines qu'il nous livre, c'est l'*âme* qui l'exhausse jusqu'à la vie.

L'histoire de la philosophie ainsi comprise sert inévitablement au progrès de la philosophie même. Une conclusion capitale se dégage de son œuvre : il existe manifestement entre tous les thomistes qu'il a étudiés « une profonde unité de vues concernant la nature de la représentation. Cette unité de vues existe entre ces Auteurs, précisément parce que ces Maîtres ont véritablement possédé une « vue » puissante, une intuition métaphysique de ce qu'est la connaissance. Ayant atteint cette hauteur de compréhension, ils se trouvent guidés durant toutes leurs descriptions par une sorte d'instinct merveilleux qui accorde, comme à point nommé, chacun d'eux avec les affirmations essentielles de ses collègues ». Sans doute, certaines divergences notables apparaissent-elles parfois entre eux, par exemple au sujet de l'épineuse théorie de l'intellect agent, mais outre qu'elles tiennent plus à une question de vocabulaire qu'à une question de fond, elles sont incapables de désagréger cette unité foncière et sont, malgré tout, supportées par des fondements essentiels communs et par un type de pensée et de méthode investigatrice indivises. Nous pouvons ainsi « contempler *ces spectacles presque unique dans l'histoire de la philosophie, d'un système qui demeure vivant à travers plusieurs époques et plusieurs régions, d'une Ecole qui se perpétue sans se démentir, en maintenant les affirmations les plus délicates et les plus profondes sur des réalités essentielles à la pensée de l'humanité* ».

En face de l'anarchie où se dissolvent les autres Ecoles, lorsqu'elles se libèrent de l'influence de leur fondateur, et notre temps en donne maints exemples, le thomisme dresse un monument d'une facture indestructible où ne se manifeste aucune lézarde, non point seulement grâce à l'unification qui rassemble ses tenants dans la même foi révélée, mais surtout grâce à une attitude philosophique identique et à une vision semblable des exigences absolues impliquées dans la texture du réel dont ils veulent saisir l'intelligibilité. Ce sens précieux de l'être, qu'ils possèdent tous à des degrés différents et selon des modes différents, les orientent tous, en ce qui concerne la théorie de l'idée, vers une conscience étonnamment vive de la perfection propre à la pensée humaine et de l'absolu auquel elle aspire. La lecture attentive de leurs œuvres s'avère ainsi capable de restituer à notre temps la réalité qu'il devine d'une façon confuse et dont la possession peut rendre à son désir aveugle qui s'épuise la force qui galvanise et qui sauve.

MARCEL DE CORTE.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Le Mystère sur la colline

J'avais conservé du vieux Bon Dieu un souvenir plein de charme. Nous pèlerinions à Tancrémont à tout le moins une fois l'an. Sous la conduite d'une grand'mère au grand cœur que n'effrayaient ni nos incartades dans les buissons du chemin, ni nos turbulences autour de l'escarpolette... La pente se faisait moins raide. L'air plus vif du plateau nous giffait. Dressées à l'éventaire de l'auberge, des tartes aux prunes sur lesquelles le couteau de l'aubergiste écrasait d'aventure une guêpe gourmande. Dans l'ombre de la chapelle, Lui en chemise longue et si drôlement coiffé, tel un chirurgien au bonnet. On se disputait bien un peu pour piquer les bougies dans les clous noircis : humble et fervent luminaire. Et l'on ne manquait jamais de faire halte l'après-dîner, à l'orée de cette clairière aux lapins où des derrières blancs n'attendaient que nos battements de menottes pour détalier du serpolet à la futaie.

Le centenaire de l'Invention de la Croix amène sur la colline la foule des dimanches. Foule bariolée et naïve, ainsi qu'il convient. Les autobus de fortune font des affaires et des nuages de poussière. Culs-de-jatte glapissants, camelots et leur camelote, distributeurs d'images. Au bord de la route, deux vieilles ont cédé aux sollicitations du photographe ambulancier. Et parce qu'il leur a recommandé de faire « une belle figure », elles sourient d'un sourire édenté et stupide à l'objectif qui les fascine.

* * *

Le théâtre s'élève au fond d'un cirque naturel, avec, pour décor mouvant, les branches en éventail des sapins droits. Des praticables, conçus par Henri Ghéon, sur des plans successifs, sont coupés d'escaliers. Le jaune cru, l'ocre, le vert foncé, le bleu vif font, sous le soleil vainqueur des nuées, des taches heureuses. Un campement de scouts : tentes alignées, drapelets frissonnants. Près de quatre mille spectateurs, assure-t-on. Pourtant l'orage nocturne aura retenu les plus prudents.

Ce titre de Mystère pourrait prêter à confusion. Le jeu médiéval est à peine évoqué. Le texte que voici n'a rien de populaire. Peut-être attendaient-ils, quelques-uns des quatre mille, en ce théâtre de verdure, d'autres *Cloches de Corneville*? Mais Ghéon a fait sévère, souvent grandiose, parfois grandiloquent, dans la ligne des tragiques grecs. Le coryphée n'a pas son équivalent sur la scène du moyen âge. C'est lui (Albert Fabsbender) qui va mener le jeu, guider les évolutions d'un chœur mixte et mi-parti : les vert et blanc (parlants), les violet et beige (chantants). Le coryphée à la voix sonore, au geste large, méritera toute louange.

* * *

Un prélude musical — sonneries de cuivres, vocalises sans paroles — annonce le dialogue du péché originel :

Il y eut deux arbres — dans le Paradis.

Si nous avons quelques réserves à formuler, ce serait ici le lieu. Le talent du compositeur n'est pas en cause, ni la virtuosité des musiciens, des chanteurs. Mais le cadre écrasant du cirque où tiendraient aisément vingt mille personnes se fût prêté au déploiement d'énormes masses chorales. L'orchestre ne joue pas son rôle : il est maigre. Sans le vouloir tonitruant, nous l'eussions désiré plus majestueux. Ghéon, me souffle-t-on, aurait eu peur du bruit. L'aventure est commune, l'aventure des *Erinnyes*. Duquesnel,

directeur de l'Odéon, avait émis le vœu d'entendre, sous la musique des alexandrins de Leconte de Lisle, une orchestration légère, sorte d'accompagnement mélodique. L'intransigent poète se débattit longtemps. « Trop de bruit ! » protestait-il aux répétitions. Et sa mauvaise humeur tournait en imprécations eschyléennes contre le pauvre Massenet, coupable d'étouffer les vers marmorens. L'abbé Jacquemin n'aura pas encouru l'ire de M. Henri Ghéon.

Ce dialogue dans le Paradis est d'une poésie à la Greban, avec le tintement joli, comme tintent les coquilles « pèlerines », du décasyllabe à rimes plates et de l'octosyllabe. Mais Hélène apparaît (Suzanne Bing),

Reine de l'attitude et princesse des gestes.

L'ancienne servante d'auberge, l'humble fille dont nous parle l'histoire sait, à son tour, « descendre, pâle, un grand escalier clair ». Depuis l'époque héroïque du Vieux-Colombier, Suzanne Bing a vieilli. Elle a gardé pourtant cette voix chaude qui fait ici merveille dans la périlleuse épreuve du plein air.

Constantin a engagé la bataille contre Maxence, malgré les supplications de sa mère, malgré l'horreur du sang qu'il faut verser. Le *Labarum* est un signe de victoire. Constantin vaincra par ce signe. La première partie s'achève, tandis que la vieille impératrice saisit de ses mains tremblantes, élève le signe lourd, « parce que le nouveau Dieu exige beaucoup de ses servants ».

Si nous avons moins goûté la prose des récitatifs aux intentions trop visiblement littéraires, toute la scène dialoguée (Hélène aux prises avec le coryphée, puis avec Constantin) est d'un mouvement dramatique à souhait. Ce n'est pas se montrer exigeant que de regretter chez Ghéon acteur (Constantin) les qualités que chacun se plaît à louer chez Ghéon écrivain.

* * *

La seconde partie ne comporte guère que la mise en scène des catastrophes familiales qui fondent sur ces autres Atrides. La faveur populaire salue en Crispus, fils de Constantin, le futur César. Constantin en a pris ombrage. Trompé par les faux rapports de sa seconde femme Fausta, jalouse, enviieuse et cruelle, l'empereur fait périr le valeureux jeune homme. Fausta dévoilée sera mise à mort à son tour. Le sang appelle le sang.

Le passage le plus émouvant est le *lamento* d'Hélène, deux fois meurtrie, grand'mère de l'assassiné, mère de l'assassin, sur le cadavre de Crispus. On dirait d'une Pietà. « Voici la mère douloureuse... La passion du Christ recommence... » Une simarre d'or fait avec la désolation du visage — bouche tordue, les yeux hagards — un contraste d'une ironie féroce. Penché vers la scène et s'en détournant par instants, partagé entre la compassion et la détestation du crime, le cœur est un personnage vivant. « Allons chercher la Croix ! » clame-t-il après Hélène, la Croix, symbole de paix, de résurrection et d'amour.

* * *

Nous sommes arrivés au point culminant du drame. Les deux premières parties, en manière de prologue, pâlisent devant ce pèlerinage douloureux d'Hélène aux pieds nus, dans des voiles couleur de cendre, sur la route du calvaire. Elle s'avance à pas comptés, soutenue par deux femmes qui lui ressemblent par l'anéantissement d'une indicible affliction. Adieu, Rome ! Adieu, Byzance !

*Elle a déposé la puissance, elle a dépouillé l'apparence,
Pour épouser la pénitence, pour entrer dans la profondeur.*

Le programme annonçait l'interprétation d'un jeu spécial (*le Chemin de la Croix*) par « Les Compagnons de Jeux » de Paris, sous la direction de Henri Brochet. Sans vouloir faire nulle peine aux « Compagnons de Saint-Lambert », nous dirons que nous avons atteint, grâce à ces artistes parisiens, à une très haute émotion d'art, dans la fine pointe de l'esprit — et du cœur.

Quatre pèlerins, précédés d'un récitant, montent au Golgotha. Un long manteau noir les enveloppe de deuil. Ils vont, à demi courbés sous le poids de l'effort et de la honte. A chacune des stations douloureuses, ils miment — avec quelle vérité, quelle intensité dramatique ! — la scène que vient d'évoquer le récitant. Le texte les soulève, soulevé lui aussi par la grandeur du sujet le plus grand. La quatrième station (la rencontre de Jésus et de sa Mère) est d'un pathétique grave et sobre, poignant.

Inexprimable douleur !

Et la vôtre qui s'y joint,

Mère ! Donnez-lui les pleurs

Que nos yeux ne pleurent point.

Pareils à des sanglots qui se brisent, les cuivres scandent un thème du *Stabat*. Suzanne Bing n'est plus Hélène. Vacillante et debout, elle est toute la douleur humaine. Le soir descend. Dans l'air plus pur les grands sapins suspendent le geste plus noir de leurs branches. Au moment où Jésus meurt, quand les pénitents s'agenouillent, un homme est si ému qu'il s'agenouille dans le public. Prestige de l'art souverain ! L'illusion dramatique, c'est cela.

Rouge et or, avec des gestes fous sous l'oblique averse de lumière, Satan s'est dressé sur la montagne sainte. « Christ est mort ! Qu'attendez-vous, stupides femelles ? Les vers et l'eau ont rongé fibre à fibre le bois d'infamie. Il n'y a plus de Croix ! Voici revenir mon règne ! Voici Vénus, dans sa nudité fleurie, et Cybèle, mère des dieux ! Il n'y a plus de Croix, plus d'arbre sacré ! Il y a le chêne et le cèdre, le hêtre et le sapin, le ficus et le palmier. Il y a Apollon, Prométhée. Et il y a le vieil homme, le vieil Adam, toujours vert et malicieux, avec ses bras révoltés et ses sarcasmes triomphants ».

Mais Hélène a fait creuser au pied de la roche nue. Le miracle se déroule, conforme à la légende. Des trois croix exhumées, celle de Jésus, celles des deux larrons, la Vraie, la Seule, la Sainte, le bois sacré, le bois aimable, le bois divin, l'attouchement d'un enfant mort et qui ressuscite à la vie suffit à l'indiquer à l'évêque et au peuple, par l'intercession d'Hélène pénitente. Et Suzanne Bing, en ses voiles de cendre, regarde s'élever sur un ciel d'apothéose — le Golgotha est devenu Thabor — le « Signe »...

Constantin fera oraison. David aussi, le fornicateur ; même Caïn qui laisse tomber la pierre du fratricide ; même Judas. Car il était bon, il était juste et salutaire que le Mystère de paix s'achevât ainsi sur une promesse d'indulgence plénière, de totale rémission. Pourquoi Judas tout seul serait-il réprouvé ?

* * *

L'instant est venu de rendre au vieux Bon Dieu de Tancrémont l'hommage des cœurs sincères. Des scouts, un peu intimidés, ont gravi le proscenium. Ils disent, accompagnés par le chœur, la complainte naïve : l'image découverte à Beyrouth par un pèlerin de chez nous, le passage d'outre-mer sur un voilier aux voiles blanches, le portement de croix par les sentiers wallons jusqu'à Theux, jusqu'en l'église paroissiale, l'afflux des croyants, des souffrants, des pauvres, les boiteux guéris, les perclus, les malades,

(Tous les maux du monde en une salade !)

puis la grande pitié de la tourmente révolutionnaire, et le Bon Dieu enfoui dans le charbon de Joseph Mathonet. Ils disent « L'in-

vention » merveilleuse comme un beau conte, la chapelle qu'on bâtit, les espoirs qui renaissent, les prodiges qui recommencent, « parce qu'il ne faut jamais désespérer de rien ». Et, sur l'invitation du coryphée, un brave petit homme qui détaille si bien le quatrain jure de ne plus perdre, plus jamais, ce qui est retrouvé, pour n'avoir plus à chercher ce qui était perdu.

* * *

Le cortège processionnel se rend à la chapelle. L'enfant ressuscité a de bonnes joues roses. Sur le visage épanoui des choristes le fard coule au creux des larmiers. Hélène paraît soudain plus lasse. Constantin-Ghéon a le sourire de Constantin Maxime Auguste, le victorieux. Le coryphée n'a pas cessé d'étendre les mains.

Sur le passage de la Croix la foule qui s'écarte vibre encore d'une émotion simple. *Sancta simplicitas!* Un garçon a perdu son soulier. Le limonadier liquide ses tartelettes. De faire le compte des bouteilles débouchées et des pièces trébuchantes, il songe, mélancolique, au thermomètre en acuit...

Le soir tombe, rose et gris et bleu, sur les horizons ardennais. C'est l'heure du gendarme à poste fixe, qui multiplie les signaux compliqués; l'heure du garde champêtre.

... Le vieux Bon Dieu de Tancrémont, dans sa chemise de bois, penche un peu plus la tête vers le buisson ardent que font autour de son repos les mille points d'or des bougies votives.

Tancrémont, 4 septembre 1932.

FERNAND DESONAV,

Les idées et les faits

Chronique des idées

Dom Ursmer Berlière

Le 15 août, au milieu des splendeurs de la glorieuse Assomption de la Vierge, Dom Ursmer Berlière célébrait ses noces d'or monastiques; douze jours après, le samedi 17, le moine jubilaire, succombant à l'épuisement, entrait dans le repos éternel.

Le prodigieux travailleur qui sa vie durant entassa des trésors d'érudition, dont la Bibliographie compte environ 400 numéros, qui n'écrivit pas moins de 20,000 pages, déposait la plume, mais il fallut que la mort la lui arrachât, car il se flatta jusqu'à sa dernière heure de poursuivre son labeur pour achever des œuvres interrompues. Il s'inclina d'ailleurs avec l'humilité du moine devant la volonté de Dieu, confessant le néant de tout ce qui n'est pas fait pour Lui.

Celui qui était ainsi relevé de son poste n'avait que depuis une année doublé le cap du septuagénariat. Né à Gosselies en 1861, enfant d'une famille nombreuse, sorti d'une échoppe de cordonnier, — il restera peuple sous le froc — initié au rudiment du latin par les vicaires de la paroisse, ayant fait ses humanités et sa philosophie au Séminaire de Bonne-Espérance, il s'en vint frapper à la porte de l'abbaye de Saint-Benoît, à Maredsous, le 1^{er} mars 1881, pour devenir profès, à vœux simples, le 15 août 1882.

Rude début dans la vie au foyer domestique, rude début dans sa famille religieuse : il est envoyé pour ses études théologiques à l'abbaye, récemment reprise par Beuron, de Seckau, en Haute-Styrie, où règne la pauvreté, sous un climat rigoureux, dans un milieu strictement allemand. Il y gagnera la connaissance perfectionnée de cette langue qui devait lui être instrument nécessaire. Rentré à Maredsous, il y sera, après sa prétrise en 1886, attaché à l'École abbatiale, où il professera jusqu'en 1892.

Sur les bancs de l'école, il avait manifesté une ardente curiosité pour l'histoire, devenue bientôt sa branche favorite, qu'il enseigna au Collège abbatial. Il ne s'y improvisa pas en pur autodidacte, comme on le pense communément. La Providence, en effet, avait mis sur son chemin deux hommes d'exceptionnelle valeur qui, dans une large mesure au moins, suppléèrent pour le jeune religieux à la carence de l'enseignement supérieur. Souvent, en effet, Dom Berlière se plut à rendre hommage à son maître des novices Dom Boniface Wolff, moine de Beuron, qui, pour n'avoir pas laissé d'œuvres écrites, n'en était pas moins doté d'une vaste érudition concernant les matières ecclésiastique et monastique, ce qui lui permit d'orienter le Fr. Berlière vers cette histoire, et son condisciple le Fr. Germain Morin, vers la patrologie : les deux ont fait grand honneur à leur maître. Ils n'eurent pas moins à se louer de la féconde direction qu'ils purent recevoir du chanoine

Bouquillon, dont la science morale était loin d'épuiser les hautes capacités intellectuelles.

Ainsi s'explique ce fait à première vue déconcertant que Dom Berlière, à l'âge de vingt-neuf ans, étranger à toute formation universitaire, ait inauguré sa carrière scientifique, en 1890, par le premier volume du *Monasticum belge*, resté son ouvrage capital, continué seulement en 1928-29, et regardé par les juges compléments comme son meilleur titre au prix quinquennal d'histoire qui lui fut décerné en 1931. L'apparition du *Monasticum* révélait un maître et justifiait les plus ambitieuses espérances. Il apparaissait que le jeune auteur avait pris possession du champ immense de la littérature monastique et qu'on était en droit d'attendre de lui une œuvre monumentale.

Dénombrant toutes les abbayes des deux provinces de Hainaut et de Namur, pour chacune d'elles il dressait l'inventaire impeccable des sources, résumait son histoire, fournissait la nomenclature des Abbés, avec notices. Le tome I, VIII-375 pages, formé de deux livraisons, fut terminé en 1897; le tome II, 1928-29, ne comprend que la province de Liège, 236 pages in-quarto. Les matériaux pour la continuation étaient amassés et pour ainsi dire, à pied d'œuvre; l'auteur n'aura pas eu la joie d'achever cette tâche dont il fut détourné par les circonstances et dont, il faut le reconnaître, il se détourna lui-même, entraîné par sa mobilité scientifique vers toutes les pistes qui s'offraient à lui. Je note cette appréciation du premier volume formulée par M. Pirenne, qui tenait en haute estime Dom Berlière et la lui témoigna avec amitié en assistant à son jubilé monastique et, hélas, quinze jours après, à ses funérailles : « Ce premier volume, paru en 1890, avait été salué comme un de ces livres fondamentaux qui garnissent les rayons de labeur dans toute bibliothèque savante ».

Qu'y voulez-vous? Dom Berlière était possédé du démon de la recherche et des fiches. Il était né archiviste, explorant les sources avec une passion fébrile, donnant la chasse au document, le flairant, le dépouillant, en extrayant le détail inédit, le fixant sur fiche, formant des liasses de fiches sur d'innombrables sujets, les enrichissant avec patience au fur et à mesure des découvertes, les reliant un beau jour par quelques faibles transitions et, à point nommé, il en sortait un article de revue, une brochure, un livre et, pendant quarante-cinq ans d'un labeur acharné, obstiné, héroïque, il a couru à perte d'haleine sur le champ de l'érudition monastique, il l'a hersé en tous sens, il en a remué toutes les mottes avec une infatigable et dévorante ardeur.

* * *

Chargé en 1895 de la direction de la *Revue bénédictine* qu'il conserva jusqu'en 1905, il en fut pendant ces années le plus abondant pourvoyeur; il y versa des lingots d'érudition, qui n'étaient

cependant, suivant un joli mot de M. Pirenne, « que les copeaux de son atelier ». On reste confondu devant la variété des sujets traités : monastères belges, Gembloux, Afflighem, Saint-Hubert, etc., grands Abbés, Mathieu Moulart de Saint-Ghislain, Jacques de Marquais de Saint-Martin à Tournai, et bien d'autres; Congrégations bénédictines, les Exempts de Flandre, la Présentation de Notre-Dame, etc. L'érudition de l'auteur ne se contient pas dans les limites de la Belgique, elle déborde sur le monachisme à l'étranger, en Autriche, en France par le nouveau supplément de l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*.

Il y aurait lieu de signaler encore de précieuses monographies consacrées à divers aspects du bénédictinisme, la Familia, les Ecoles claustrales, les Fraternités monastiques, le Recrutement, les Elections abbatiales, le Droit de présentation, les Chapitres généraux, l'Exercice du ministère paroissial, la courbe du nombre des moines. Quelle particularité a pu échapper aux investigations de celui que sa science rendait pour ainsi dire contemporain de toutes les périodes du passé. C'est à l'effet de recueillir tout ce qui concerne ce domaine qu'il a fondé le *Bulletin d'Histoire bénédictine*.

Je ne tenterai pas d'ailleurs ici l'énumération des périodiques belges ou étrangers auxquels Dom Berlière prodiguait sa collaboration intarissable. Il suffisait de lui faire signe, il accourait et toujours avec de l'inédit, avec une trouvaille qui faisait les délices des amateurs.

* * *

Il était au rest: impossible que lancé comme il l'était à la poursuite des documents et à leur rapide analyse, obéissant à sa vocation de pionnier de la science, chargé d'amasser des matériaux pour les grandes constructions historiques, il eût été difficile au moins que l'historien fût à la hauteur de l'explorateur d'archives. Il n'a pas manqué d'ailleurs de faire œuvre d'historien proprement dit mettant en valeur sa documentation dans des ouvrages de synthèse. Il a donné à la collection Pax l'*Ordre monastique des origines au XII^e siècle*, un volume du plus haut intérêt qui faisait espérer une suite. Il y avait réuni des conférences de vulgarisation faites aux dames de Bruxelles. On remarquera surtout le chapitre sur *L'Œuvre civilisatrice des moines*, qui porte vraiment la marque d'un maître. *La Dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de saint Benoît*, rapidement parvenue au troisième mille, prouve assez par son succès le charme plein d'onction de ce livre édifiant. *L'Ascèse bénédictine des origines à la fin du XII^e siècle* est assurément un livre puissant, chargé d'informations, embrassant dans un vaste ensemble toute l'activité spirituelle des enfants de saint Benoît, tous les éléments et tous les facteurs de l'ascèse bénédictine, après en avoir longuement étudié les sources. C'est, je pense, dans cet ordre d'idées, l'ouvrage le plus complet de Dom Berlière, mais il faut reconnaître que la synthèse ne s'y dégage pas suffisamment de l'analyse et que le riche découvreur de sources fait tort à l'écrivain désireux de mettre en lumière les grandes lignes de l'histoire. La seconde partie est tout entière tissée de citations qui n'apparaissent pas toujours comme le développement logique de la pensée,

* * *

On sait que du jour où Léon XIII ouvrit au monde savant les Archives vaticanes, l'idée se fit jour d'en utiliser les ressources au bénéfice de l'histoire nationale. C'est le chanoine Cauchie qui attacha le grelot, proposant la création d'une Ecole belge à Rome. Mais c'est Dom Ursmer Berlière que le ministre Jules de Trooz chargea de réaliser le projet, en 1902. Quelle bonne fortune pour le grand archiviste d'être appelé à l'exploitation de pareils trésors! Il circonscrivit à la recherche et à la mise au jour des documents intéressant notre Histoire nationale le dessein beaucoup plus vaste de M. Cauchie. Il commença par les inventories; dès 1903 il en présente un aperçu général; en 1904 il publie l'*Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes*, c'est-à-dire les registres des créances et des acquits, au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai; en 1906, l'*Inventaire des « Diversa Cameralia » de 1389 à 1500*; en 1905, il avait donné à la Commission royale d'Histoire les *Causes belges en Cour de Rome*, éditée des documents sur *Louis Sanctus de Beeringen*, ami de Pétrarque, rédigeait un ouvrage sur les *Evêques auxiliaires de Cambrai, de Tournai*, et plus tard de *Liège*. Mais son œuvre romaine capitale fut la publication, en 1906,

d'un fort volume comprenant soit *in extenso*, soit en analyses, les *Suppliques de Clément VI* (1342-1352), avec une introduction très précieuse sur l'organisation des services de la curie et des tables qui sont un modèle, au dire de M. Pirenne. Ainsi étaient inaugurés les *Analecta Vaticano-Belgica*. Après cinq ans d'activité, Dom Berlière demanda d'être relevé de ses fonctions. L'honneur lui reste d'avoir créé l'Institut belge, de l'avoir installé au Palazzo Rusticucci et de l'avoir organisé. Lorsque, en 1922, l'Institut fut rattaché à la Commission royale d'Histoire et sa direction confiée à un Comité, le premier président de celui-ci, élu à l'unanimité, fut Dom Berlière, chargé de remettre sur pied l'œuvre qu'il avait créée vingt ans auparavant. Il occupa cette présidence active de 1922 à 1930. Il remit l'Institut en marche, reprit la publication des *Analecta*, recruta de nouveaux collaborateurs. Lui-même fit paraître, en 1924, les *Lettres de Clément VI*, en 1929 les *Collectories pontificales dans les anciens diocèses de Cambrai, Thérouanne et Tournai au XIV^e siècle*, en 1932 enfin, les documents sur le *Grand Schisme*, rassemblés par Karl Hanquet.

La somme de labeur consacrée à ces transcriptions de textes, à leurs annotations est effrayante; elle paraît disproportionnée à l'importance de ces publications qui, si on les jugeait vraiment nécessaires, requerraient la main d'une dactylo plutôt que celle d'un savant. L'exception naturellement le travail posthume de Karl Hanquet, qui a exigé la confrontation de 15.000 fiches.

Les œuvres monastiques et les œuvres romaines n'épuisent pas encore la production presque infinie de Dom Berlière. Il faudrait y ajouter les *Varia* qui sont innombrables. Ne citons que trois volumes de *Recherches historiques sur la ville de Gosselies*, traités avec magnificence, *Maredsous et Marenne*, *Les Evêques auxiliaires*, les contributions à la *Biographie nationale*.

Jeune encore, il avait été le bibliothécaire de Maredsous et certes fut-il conservateur méritant de cette magnifique collection de livres naguère encore admirée par MM. Pirenne et Lahaye. En 1912, il accepta la dure mission de conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Bruxelles, mais qu'il résigna dès le 21 juillet 1914.

La Commission royale d'Histoire l'avait appelé dans son sein comme membre suppléant en 1891, comme membre effectif en 1907. Correspondant de l'Académie royale en décembre 1913, il fut nommé titulaire le 6 mai 1919. Depuis 1930, il était consulteur de la Congrégation des Rites pour la section d'histoire.

Les honneurs académiques, les distinctions jusqu'à la commanderie des ordres de Léopold et de la Couronne n'ont pas manqué au modeste religieux que toute sa science et sa grande renommée n'ont pas empêché d'être un vrai moine, fidèle à l'observance, modèle des vertus monastiques. Par son immense labeur qui fait penser à Mabillon, à Monfaucon, il a fait revivre en lui les traditions de son Ordre; par sa vie intérieure; et la pratique de l'ascèse bénédictine, il s'est montré digne fils de saint Benoît. Il est de la race des moines qui ont transmis les trésors de la science antique au monde moderne, il fut leur continuateur. Il a bien mérité de son Ordre, de l'Eglise et de la Patrie belge.

J. SCHYRGENS.

VIENT DE PARAITRE :

Chez Flammarion : Dans la collection « Hier et Aujourd'hui », à 3 fr. 75, le volume, orné de quatre planches hors texte en héliogravure : V. BLASCO-IBANEZ, *Chine*, traduit par Renée Lafont.

C'est le récit coloré du séjour que l'écrivain espagnol fit, peu de temps avant sa mort, à Pékin, à Shanghai et dans l'intérieur de la Chine; c'est la pittoresque évocation des temples, palais, jardins féériques et de toutes les singularités de la vie chinoise.

RENE BAZIN : *Pie X*.

Nul mieux que le regretté René Bazin n'a compris et rendu la bonté, et le courage du grand pape réformateur.

La vie de Pie X, né dans une pauvre famille de la campagne vénitienne, et que son mérite, sa sainteté, élèvent de degré en degré jusqu'au pontificat suprême, n'est pas seulement un sujet d'étude et de méditation : c'est une fresque merveilleuse dont le cadre va s'élargissant, depuis l'humble maison paysanne de Riese, où naquit le petit Beppi, jusqu'au trône de saint Pierre.

PAUL MORAND : *A. O. F.* (de Paris à Tombouctou).

Paul Morand a parcouru l'Afrique centrale, Dakar, le Niger, Tombouctou, le Soudan, la Haute-Volta, la Côte d'Ivoire. Il a vu des villages noirs, des rios noirs, des fêtes africaines, écouté le chant des noirs, le tamtam, le silence des nuits tropicales. Et cela nous vaut aujourd'hui un trésor étincelant de descriptions, d'anecdotes, de définitions, d'aperçus spirituels, cocasses sur les mœurs et sur les paysages. Chaque notation livre le secret d'une richesse. On ne lit pas le voyage; on le vit.